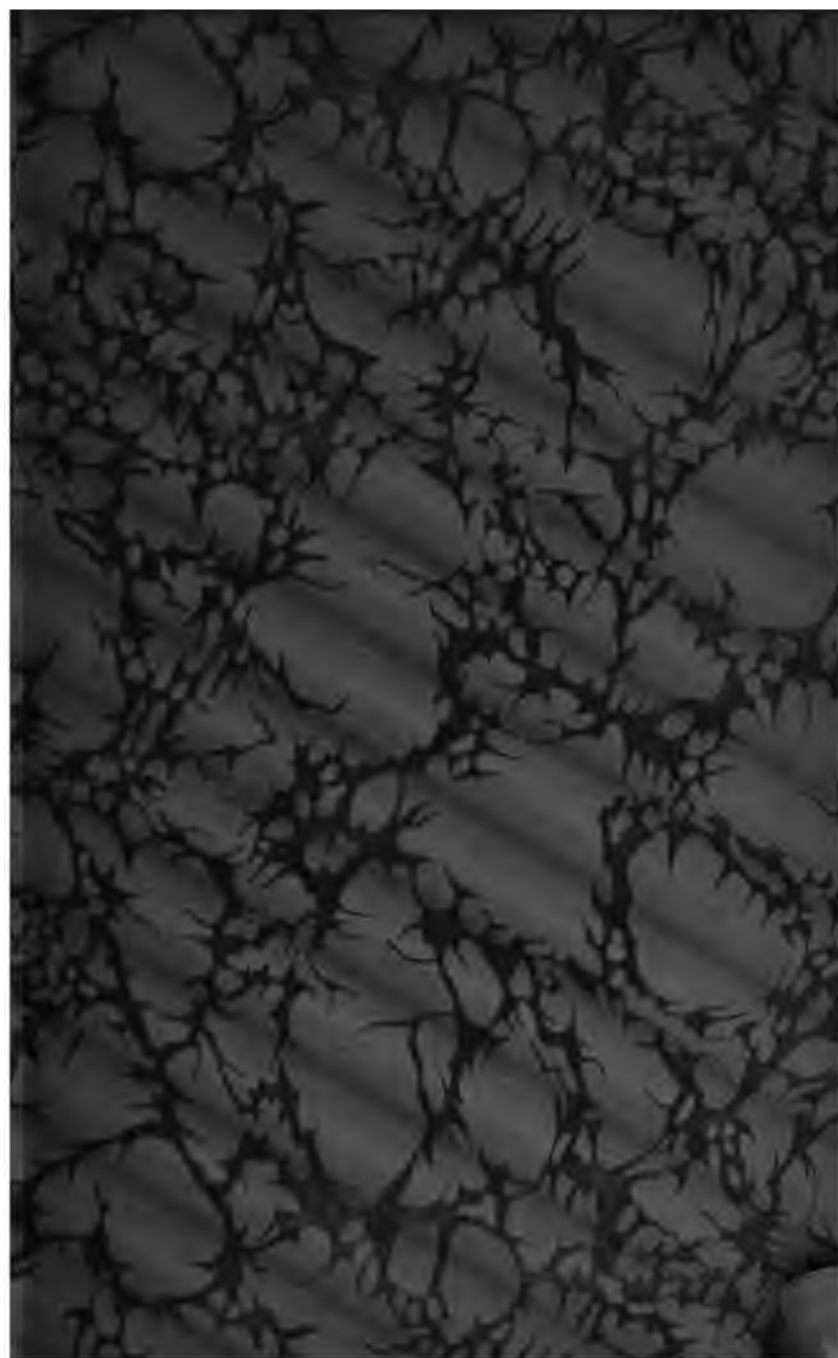


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR







*LE MARQUIS DE PIERRERUE*

---

# LE CARMEL

DE

# VAUGIRARD



## OUVRAGES

DE

# FERDINAND FABRE

---

| | |
|---|---|
| LES COURBEZON ............................................ | I vol. |
| JULIEN SAVIGNAC ............................................ | I vol. |
| MADEMOISELLE DE MALAVIEILLE ............................ | I vol. |
| LE CHEVRIER ............................................ | I vol. |
| L'ABBÉ TIGRANE ............................................ | I vol. |
| LE MARQUIS DE PIERRERUE : LA RUE DU PUITS-QUI-PARLE.. | I vol. |
| — — LE CARMEL DE VAUGIRARD .... | I vol. |

---

Paris. — Imprimerie Alcan-Lévy, rue de Lafayette, 61.

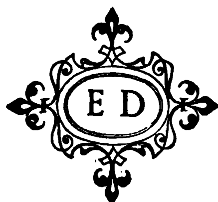
*LE MARQUIS DE PIERREFUE*

---

# LE CARMEL
DE
# VAUGIRARD

PAR

FERDINAND FABRE 1830 - 1898



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
*Libraire de la Société des Gens de Lettres*
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1874





# LE CARMEL

## DE

# VAUGIRARD [1]



## I

Si le travail est toute la dignité de l'homme, cette dignité une fois foulée aux pieds, il peut devenir encore la plus noble des expiations. Quand Théven Falgouët, immolant sa fierté à son amour, eut accompli le suprême sacrifice qu'on exigeait de lui, il ne vit qu'un moyen de se réhabiliter à ses propres yeux, ce fut de travailler ardemment. S'il parvenait à réaliser l'œuvre qu'il sentait s'agiter vivante dans son esprit, il oserait aborder M. de Pierrerue sans rougir. En créant un chef-d'œuvre, en effet, n'aurait-il pas rendu au centuple les maigres écus qu'il avait osé recevoir ?

Plein de mille pensées généreuses et hautes, il se

(1) L'épisode qui commence *le Marquis de Pierrerue* a pour titre : *La Rue du Puits-qui-Parle.*

rendit rue Jacob, à l'hôtel de Bretagne, et implora de madame Rigal la remise des papiers qu'il avait laissés dans son ancienne chambre. La propriétaire, qui n'avait obtenu aucune réponse de Brest, se fit d'abord tirer l'oreille ; mais, finalement, elle livra à Falgouët tous ses cahiers, se contentant de lui réclamer en retour une reconnaissance de sa dette. Notre Breton signa le billet de madame Rigal, prit son paquet bien ficelé et s'en alla.

Falgouët connut toutes les délices du travail solitaire et libre. Un moment, il se vit reporté à cette belle époque de sa vie où, nouveau dans les choses intellectuelles, il s'adonnait à l'étude avec l'enthousiasme naïf d'un néophyte et l'adorable sincérité d'un enfant. Hélas ! depuis ces jours de primitive ferveur scientifique, que de chutes, que de misères ! N'importe ! il se plaisait à confondre la rue Servandoni avec la rue Royer-Collard.

En janvier, la nuit commence de bonne heure. Théven, dès que les ténèbres envahissaient sa chambre, recourait à la lampe et poursuivait le chapitre entamé. Jamais il ne s'était senti plus de vigueur morale, jamais les idées n'avaient afflué plus nettes, plus franches, plus énergiques dans son cerveau. Autrefois, dépouiller une phrase des mots parasites, des incidentes maladroites était une besogne pénible et devant laquelle il avait souvent reculé. Aujourd'hui, l'expression propre arrivait d'elle-même sous sa plume son style s'élevait jusqu'à la clarté puissante des maîtres, et il en avait fini avec les tournures gauches et laborieuses de

l'écrivain qui ne sait ni sa langue ni sa pensée. Quel émerveillement que cette illumination intérieure presque subite ! Quand il penchait son front dans sa main, s'interrogeant sur ce singulier phénomène, il voyait toutes les souffrances endurées pendant de longues années, et, de ce ressouvenir, il concluait que la douleur avait engendré le talent.

Mais cette solution ne le satisfaisait qu'à demi. Acharné à l'explication d'un inexplicable mystère, il finit par mêler au problème le nom de Claire de Pierrerue, et fit incontinent découler d'elle tous les bénéfices de son heureuse transformation.

« Cette jeune fille, écrivait-il à Victor Ferrall, unique confident de sa passion, a allumé dans ma tête
« un soleil qui brusquement a dissipé toutes mes om-
« bres. Grâce à elle, il n'est pas un point de mon sujet
« où ne tombe une éclatante lumière. »

Cette fièvre s'apaisa, et un matin, Théven Falgouët, qui s'était assis à sa table pour reprendre la besogne accoutumée, se sentit comme dégoûté de son œuvre. Sa tête était vide d'idées. Il rejeta la plume, et, sans plus ample délibération, sortit.

Un instant après, notre Breton remontait la rue de Sèvres, puis s'engageait dans la rue du Bac, gagnant les Missions-Étrangères. Véronique n'était pas dans sa loge, et la grille surmontée d'une petite croix qui donne accès dans le jardin du séminaire s'étalait ouverte à deux battants. Falgouët s'élança, gravit quatre à quatre

les marches du grand escalier de pierre de taille, et toucha à la porte de monseigneur Tamisier. Il hésita. Enfin il frappa un coup timide.

L'abbé Bresson parut aussitôt.

— Pourrais-je voir monseigneur de Lha-Ssa ?

— Monseigneur n'est pas dans la maison ; il est sorti depuis une heure à peu près avec M. le marquis de Pierrerue.

— Croyez-vous, monsieur l'abbé, que si je revenais dans l'après-midi ?...

— Je ne saurais vous garantir que vous rencontrerez Sa Grandeur aujourd'hui. Elle est auprès d'une malade, et...

— Une malade ! interrompit Théven.

Puis, d'une voix presque éteinte, il ajouta :

— Vous ne pensez pas, au moins, que la malade soit mademoiselle de Pierrerue ?

— Je ne puis rien vous préciser à cet égard.

Falgouët se retira.

Une fois dans la rue, notre Breton se mit à courir ; il ne gouvernait plus sa tête, qui se perdait dans toutes sortes de suppositions funestes. Évidemment, c'était Claire qui était malade. Peut-être cette chute de la fin décembre, qu'on avait affecté de traiter légèrement, avait-elle provoqué quelque grave lésion intérieure ? D'abord ce n'est qu'une entorse au pied, une contusion à la tête, un point douloureux dans la région dorsale, et puis, tout à coup, voici la mort ! Une terreur effroyable envahit Falgouët et lui fit claquer les dents entre les mâchoires. Oh ! comme il regretta ces jour-

nées de travail qu'il avait trouvées si délicieuses! Quelle autre œuvre lui restait-il donc à accomplir en ce moment que l'œuvre immense de son amour ? Pourquoi avait-il déserté cette œuvre sacrée? Son livre réalisé pouvait-il être mis en balance avec la conquête de Claire? N'aurait-il pas dû comprendre, d'ailleurs, que si M. de Pierrerue, monseigneur Tamisier, tous les Organisateurs de la *Société de Secours Intellectuels*, dont il avait accepté les bienfaits, l'abandonnaient complétement à sa solitude, à sa liberté, un malheur seul pouvait expliquer cette excessive réserve ? En lui tendant la lettre de M. de Pierrerue, monseigneur Tamisier ne lui avait-il pas dit : « *Nous nous reverrons bientôt ?* » Pourquoi l'évêque le laissait-il sans nouvelles ? On était en février, trois semaines s'étaient écoulées depuis son entretien avec monseigneur, et il n'avait vu personne, pas même Grippon!

En comptant les longs jours passés dans la chambre de la rue Servandoni, sans autre préoccupation que celle de son roman commencé, Falgouët se demanda si réellement il aimait Claire de Pierrerue, s'il n'aimait pas mieux son art, c'est-à-dire son égoïsme et sa vanité. Habitué par un instinct analytique surprenant à plonger à toute heure le regard en lui-même, à lire dans les secrets de sa nature comme en un livre ouvert, il jugea bientôt que la question de son avenir littéraire s'évanouissait totalement devant son amour. Sa claustration rigoureuse de ces derniers temps ne tenait nullement à son ambition, mais à son orgueil. Malgré qu'il en eût, le serpent signalé dans la lettre de M. de

Pierrerue, l'étreignait toujours sous ses froides écailles ; c'était lui qui, au moment où il avait voulu retourner soit aux Missions-Etrangères, soit à la rue du Puits-qui-Parle, lui avait sifflé ces mots perfides à l'oreille :

— Arrête !... Tu ne peux reparaître devant eux : ton front rougit.

Harcelé par des réflexions poignantes, Falgouët vaguait à travers les rues, ne s'inquiétant en aucune façon de son chemin. Tout à coup il s'arrêta et se passa la main sur le front pour en essuyer les gouttes de sueur qui y perlaient de toutes parts. Il regarda devant lui. Il se trouvait à l'entrée de la rue des Postes. L'esprit est un tyran formidable, et, par une habitude ancienne, le corps obéit lors même qu'il n'est pas commandé. Saisi d'épouvante, il fit volte-face; mais il n'avait pas atteint la rue du Faubourg-Saint-Jacques que, tournant encore une fois sur ses talons, il remonta vers l'Estrapade.

« Il faut que je me punisse, murmura-t-il, et que, pour Claire, j'écrase la tête au serpent dont parle l'*Imitation*. »

Il marchait à grands pas, d'une allure délibérée, la face illuminée de je ne sais quel singulier épanouissement. Il toucha bientôt au mur clôturant le jardinet de M. de Pierrerue. La rue du Puits-qui-Parle était déserte. Notre Breton, qui, par peur d'une reculade, ne voulait plus penser, leva la main et tira le bouton de cuivre de la sonnette. Il attendit bravement. La porte s'ouvrit enfin. O miracle ! mademoiselle de Pierrerue

se tenait devant lui souriante et pleine de santé. Ce coup l'étourdit, et, muet, presque chancelant, il s'appuya aux jambages de la porte.

— Entrez donc, monsieur, entrez! lui dit la jeune fille.

— Mademoiselle, balbutia-t-il, je venais prendre des nouvelles... de monsieur votre père.

— Mon père va bien, je vous remercie.

— J'ai appris, tout à l'heure, aux Missions-Etrangères, que monseigneur Tamisier était retenu auprès d'une personne malade, et j'ai craint...

— Monseigneur et mon père sont auprès de madame de Prémians qui est souffrante, en effet.

— Dans ce cas, je ne pourrai avoir l'honneur de présenter mes respects à M. le marquis?

— A moins qu'il ne vous plaise de l'attendre. Il ne tardera pas à rentrer. J'ai cru que c'était lui qui sonnait.

Falgouët hasarda un pas dans le jardin. Il se sentit flairer aux jambes. Fox faisait des siennes.

— Ne vous effrayez pas, monsieur, dit Claire, c'est une bête excellente.

Notre Breton, à qui son bonheur coupait la parole, pour toute réponse, allongea les doigts vers l'épagneul et le caressa. On marcha vers la maison. La jeune fille allait en avant, causant avec Fox, qui s'était rapproché d'elle. Théven venait derrière, tout ébahi.

En pénétrant dans le vestibule, Falgouët, qui n'osa suivre Claire vers le salon entr'ouvert, s'assit sur la banquette où, quelques jours auparavant, il avait rencontré Wasmus accroupi.

— Vous ne pouvez rester là, monsieur, lui dit la jeune fille surprise. Il gèle dans cette pièce.

Puis, s'adressant à une vieille femme plantée à la porte du cabinet du marquis :

— Françoise, mettez du bois au feu.

Elle disparut avec Fox.

— Passez, monsieur, dit Françoise en désignant à Falgouët la porte du salon.

Il ne sut pas résister.

Quand Françoise, le foyer une fois garni, se fut retirée, Claire, abandonnant son chien, avec lequel elle jouait près d'une des fenêtres, et s'avançant vers Falgouët resté debout dans une attitude fort embarrassée, lui dit à bout portant :

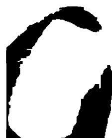
— Vous aimez donc bien mon père, que sa santé vous cause tant de souci?

— Mademoiselle, répondit Théven, je respecte infiniment M. de Pierrerue; mais j'oserai l'aimer un peu, si vous daignez me le permettre.

— Oh! je ne suis point jalouse! aimez-le, aimez-le beaucoup... Du reste, ajouta-t-elle avec une fierté qui laissait deviner chez cette jeune fille une connaissance précoce du caractère paternel, vous ne sauriez placer ni mieux ni plus haut les sentiments dont votre cœur est capable.

— Je le sais, mademoiselle, murmura Falgouët, gagné par une émotion subite.

En ce moment, Claire tenait attachés sur lui ses grands yeux bleus d'une limpidité céleste; elle les



baissa, et le Breton crut s'apercevoir qu'ils étaient devenus humides... Par un élan d'oiseau, elle se remit à voltiger à travers le salon, appelant Fox, qui renversa deux chaises pour courir à sa maîtresse.

— Oh! le maladroit, fit-elle, le maladroit!

Et, tout essoufflée, elle tomba dans une bergère, où elle resta.

Falgouët, qui avait fini par prendre un fauteuil, s'y tenait plongé dans une sorte d'extase. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, provoquait chez lui des idées heureuses. La grâce et la profondeur, qui s'amalgamaient d'une façon si adorable dans le caractère de mademoiselle de Pierrerue, le ravissaient. Jamais il ne s'était vu à pareille fête.

« Mais c'est le ciel, cette maison, se disait-il bouleversé par des sensations intimes enivrantes, c'est véritablement le ciel! »

Allongeant le bras par un geste enthousiaste, sa main effleura un livre étalé sur un guéridon. Il se pencha et reconnut l'*Encyclopédie*. Elle était ouverte à l'endroit où commençait son article sur Lamennais.

— Eh quoi! mademoiselle, vous vous occupez de philosophie religieuse? demanda-t-il.

— Pourquoi cela?

— Ce volume...

— Oh! n'allez pas croire que j'aie relu vos pages sur M. de Lamennais. La présomption serait trop forte. Les matières que vous traitez dans l'*Encyclopédie* peuvent bien intéresser mon père ou monseigneur Tamisier; quant à moi, je préfère la *Perfection Chrétienne*

de Rodriguez ou la *Vie des Saints* de Godescard.

— Et vous avez raison dans vos préférences, mademoiselle. La foi est au-dessus de la discussion, comme le ciel est au-dessus de la terre.

— Pourquoi discutez-vous, alors ?

— C'est une infirmité de ma raison, de mon âme, si vous aimez mieux.

— Votre âme est donc malade ?

— Dans ce siècle d'agitation et de trouble, la plupart des âmes le sont, mademoiselle.

— Grâces à Dieu, monsieur Falgouët, je vous réponds que la mienne se porte bien.

Elle se leva et regarda curieusement le jeune homme. Théven était ébloui. Il se tut. Mademoiselle de Pierrerue ouvrit un pupitre incrusté d'écaille, en retira une feuille de papier, la plia en quatre, et, l'ayant placée en manière de signet dans l'*Encyclopédie*, ferma le volume.

— Voulez-vous me permettre de vous demander, mademoiselle, pourquoi vous marquez ce livre à cette page ? Quelqu'un doit donc encore lire mon pauvre article ?

— Certainement, répondit-elle avec une espièglerie charmante.

— Un membre, sans doute, de la *Société de Secours Intellectuels ?*

— Vous ne vous trompez pas.

— M. Duport?

— Non.

— M. de la Salvetat, peut-être?

— Pas davantage. Ne cherchez pas. Ce livre est destiné à une Religieuse.

— A mademoiselle Claire-Antoinette de Pierrerue?

— Je sais que monseigneur Tamisier vous a appris le nom de ma tante.

— On lit donc des livres de controverse religieuse au couvent des Carmélites de Vaugirard?

— Ma tante est Supérieure de la communauté, monsieur. D'ailleurs, ses vertus lui ont mérité, de tout temps, les plus grands priviléges dans son Ordre.

— Mon travail va lui paraître bien ennuyeux.

— Ce n'est pas l'avis de mon père, monsieur Falgouët. Il sait que tous les sujets sont également accessibles à la haute intelligence de sa sœur... Puis, ajouta-t-elle d'un ton quelque peu altier, il faut bien que ma tante apprenne à vous connaître, puisque vous êtes désormais un *enfant* de la *Société de Secours Intellectuels.*

Falgouët sentit une chaleur intolérable lui envahir le front et les joues. Il se leva.

— Mademoiselle, dit-il, il est possible que M. le marquis soit retenu auprès de madame de Prémians bien au delà de vos prévisions. Voici deux heures, et certains devoirs impérieux me réclament rue Servandoni.

Claire devint pâle.

— Monsieur, murmura-t-elle, suivant le Breton qui se retirait, je n'ignore pas pourquoi vous me quittez. Je vous ai fait de la peine.

— Oh! mademoiselle...

— Oui, j'ai eu tort de vous appeler un *enfant* de la *Société de Secours Intellectuels.* Avec l'orgueil qui vous tourmente, peut-être avez-vous pu penser que ce

mot cachait je ne sais quel dessein de vous humilier. Vous ne me connaissez pas, je suis simple, je ressemble à mon père.

— Vous êtes grande et généreuse comme lui! s'écria Falgouët.

Il se retourna vers elle, et, tout égaré, lui tendit la main. Claire la saisit, puis la serra avec une adorable familiarité enfantine.

— Demeurez, lui dit-elle aussitôt, cela me fait plaisir... Tenez! aimez-vous la musique? Voulez-vous que je me mette au piano? J'ai là justement la *Messe du pape Marcel*, de Palestrina. Je vais vous jouer le *Credo*. Vous verrez, c'est admirable!

— Non, interrompit Théven, à qui les battements précipités de son cœur ne permettaient pas de longues paroles; non, répéta-t-il.

Il se rassit. Claire, debout devant lui, le considérait avec inquiétude.

— Est-ce que vous souffrez? lui demanda-t-elle.

— Au contraire.

— Alors, vous êtes content de rester?

— Oui.

— Si je vous retiens ainsi, c'est que mon père sera heureux de vous voir... Puis, franchement, je suis bien seule depuis quelque temps. Figurez-vous que c'est tout au monde si, en trois semaines, je suis sortie une ou deux fois. Mon père ne quitte pas madame de Prémians... Voyons, voulez-vous que je vous fasse un peu de musique?

— Vous aimeriez donc à vous promener à travers Paris?

— A travers Paris ? Oh ! non. Je n'ai jamais vu Paris, et m'en soucie peu. Mais j'ai vu le jardin des Carmélites, et je l'aime !... Il est si grand !... Quand je songe que mon père m'avait promis de m'amener chez ma tante aujourd'hui ! Il avait préparé lui-même l'*Encyclopédie* pour l'emporter. Il devait rentrer de bonne heure, et vous voyez comme il me tient parole.

Elle accompagna ces mots d'une petite moue triste, et, sautillant comme une bergeronnette, se posa sur le tabouret rond du piano.

Mademoiselle de Pierrerue préluda par ces notes larges, solennelles, qui distinguent à un si haut point la musique religieuse. Les premières phrases du *Credo* étaient simples et grandioses. Mais Théven ne les entendit pas. En proie à une passion qu'il redoutait de laisser éclater, il s'épuisait en efforts pour refouler les mots brûlants qui lui montaient aux lèvres, et était incapable d'une attention quelconque. — S'il se jetait aux pieds de Claire..., s'il lui déclarait son amour..., s'il lui disait : « Oh ! moi, je n'agirais point comme votre père, je ne vous quitterais pas une heure, une minute dans ma vie... » — Mille folies semblables lui traversaient le cerveau. Sans en avoir presque conscience, il s'était mis à marcher fiévreusement à travers le salon. Soudain, il alla vers le piano et eut l'audace d'arrêter les mains de mademoiselle de Pierrerue sur les touches du clavier.

— Ce jardin des Carmélites ?... dit-il.

— Vous ne trouvez donc pas cette musique belle ?

interrompit la jeune fille, toute vibrante de l'inspiration du vieux maître, qu'elle interprétait avec un talent supérieur.

— Ce *Credo* de Palestrina est sublime... Mais, en ce moment, je pensais à ce jardin de Vaugirard où vous vous complaisez...

— J'aime aussi beaucoup la chapelle des Carmélites : elle possède un portrait authentique de sainte Thérèse, que ma tante apporta d'Espagne. Quel trésor, n'est-il pas vrai ?

— Peut-être, à force de retourner à ce couvent, finirez-vous par y rester un jour.

— Qui sait ?... Je suis dans les mains de Dieu.

— Et aussi un peu dans celles de monsieur votre père.

— Oh ! pour mon père, ce n'est pas lui qui s'opposera à mon entrée en religion... Moi, d'abord, ajouta-t-elle d'un ton enfantin, je me suis expliquée catégoriquement là-dessus, et j'ai dit à ma tante Antoinette : « Si vous voulez que je vienne m'enterrer ici, vous « me permettrez d'amener Fox et d'apporter mon « piano. »

*M'enterrer !...* Pauvre enfant ! elle avait prononcé ces mots avec un sourire. Falgouët frissonna.

— Et que vous a répondu votre tante Antoinette ? demanda-t-il.

— Elle m'a embrassée, puis elle m'a murmuré à l'oreille bien doucement : « Pour le piano, nous verrons. »

— Et ce malheureux Fox ?

— Que voulez-vous ? il restera dans le monde.

— Et vous ne regretterez personne?

— Puisque mon père sera autorisé à me voir.

Ses jambes ne soutenaient plus notre Breton. Il glissa sur un siége.

Au même instant, le roulement d'une voiture ébranla la ruelle du Puits-qui-Parle. Elle s'arrêta à la porte du jardin.

— Enfin, voici mon père! s'écria mademoiselle de Pierrerue. Nous aurons encore le temps d'aller à Vaugirard.

Elle bondit lestement de son tabouret, jeta sur ses épaules un élégant mantelet de velours noir et s'approcha de la grande glace de la cheminée. Falgouët, qui la dévorait des yeux, restait confondu de la souplesse harmonieuse de ses mouvements. Il la voyait dans la glace nouant les brides de son chapeau et se faisant d'adorables petites mines... Eh quoi! elle se préparait à le quitter! Qui sait s'il la reverrait jamais! Toutes les sensations sont extrêmes chez l'homme profondément épris, et un adieu de quelques minutes lui paraît toujours un adieu éternel. Il eut envie — de quoi n'eut-il pas envie? — de la saisir dans ses bras, — de la voler à son père, — de..... La civilisation aura beau faire, tout prévoir et tout arranger, la passion sincère restera puissante comme la nature, violente et sauvage comme elle. On ne règlemente pas l'amour.

Cependant Claire, brillante de toutes les beautés et de tous les charmes, se dirigeait vers la porte du salon.

— Aurai-je le plaisir de vous revoir, mademoiselle? osa lui demander Théven.

— Certes! il faut bien que je vous prêche encore un peu. Nous n'avons pas dit un mot du *Septième Chapitre* de l'*Imitation*, et vous vous souvenez que je vous l'ai recommandé.

— Aussi l'ai-je lu deux fois.

— C'est très gentil cela. Nous verrons s'il vous a été de quelque profit.

— Quand le verrons-nous?

Grippon entra brusquement.

— Mademoiselle, dit l'homme d'affaires dévisageant Falgouët d'un regard oblique, madame de Prémians vous réclame auprès d'elle. Elle va mieux et retient M. le marquis à dîner. Françoise va vous accompagner tout de suite. La voiture de madame la comtesse est là.

— Fox! appela Claire.

Le chien fit un bond.

Théven, sans se préoccuper de la présence de Grippon, regarda mademoiselle de Pierrerue traversant le jardin, suivie de sa vieille nourrice.

Les chevaux piaffèrent et partirent.



## II

Falgouët prit son chapeau, se disposant à sortir.

— Peste! comme vous êtes pressé, lui dit Grippon avec un sourire ironique.

Le Breton, atteint, le toisa de la tête aux pieds.

— Je cours rejoindre Rosa, riposta-t-il. J'ai hâte de l'entendre me raconter la fin de vos prouesses galantes.

Tout le front dénudé de l'intendant se plissa. D'un geste brusque, il ferma la porte du salon, et, revenant vers Théven :

— Vous connaissez donc la retraite de Rosa? lui demanda-t-il.

Falgouët devina qu'il avait revu la jeune artiste.

— La retraite de Rosa? Parbleu! elle demeure rue de l'Épée-de-Bois. N'est-ce-pas là que vous la logez d'habitude?

— Prenez garde à vous, monsieur!

— N'est-ce pas rue de l'Épée-de-Bois, chez Rosa Keller, que vous lûtes un court poëme de Maurice Verdier commençant par ce vers :

*« Le sultan Mahmoud, en une citerne... »*

— Monsieur Falgouët, s'écria Grippon mis hors de lui par tant de piqûres, vous êtes un méchant homme. Vous méritez d'être puni, et vous le serez cruellement. Dieu m'en est témoin, comme M. de Pierrerue, moi aussi, je vous aurais fait du bien.

— Je ne vous eusse jamais permis cela, monsieur.

— Même s'il se fût agi de vous rendre possible un mariage avec mademoiselle Claire?

— Espérez-vous me faire croire que M. le marquis de Pierrerue est capable de subir l'ascendant d'un homme de votre sorte?

— Doutez de mon pouvoir si cela vous plaît, il n'en est pas moins vrai que, par moi, cette maison vous sera désormais interdite.

— Par vous?

— Par moi seul.

— Comment! vous oseriez?...

— Je serai impitoyable comme vous l'êtes.

Le Breton s'était élancé, la main levée. L'homme d'affaires, dont la face venait de revêtir un caractère de résolution tout à fait inconnu, ne bougea pas. Avec intrépidité il attendit l'assaillant. Mais, arrivé près de lui, Falgouët sentit soudainement toute énergie lui manquer; au lieu de frapper, son bras retomba inerte.

— Ma foi, lui dit dédaigneusement Grippon, il est fort heureux que vous n'ayez pas poussé à bout votre dessein : vous étiez perdu... Allons, puisque, malgré vos tentatives violentes, vous vous êtes conduit assez sagement pour éviter une rupture entre nous, j'oublie vos attaques et je reste votre ami. Au fait, peut-être me suis-je montré un peu trop chatouilleux. Mais aussi pourquoi revenir sans cesse à Rosa Keller ? Chacun, ici-bas, porte sa blessure cachée, monsieur Falgouët. J'ai la mienne, et je n'entends pas qu'à tout propos vous y posiez les doigts et me fassiez crier. Ne me serait-il pas facile, à mon tour, d'enfoncer le couteau dans votre cœur et, avec les nerfs que je vous vois, de vous condamner à un supplice cent fois pire que la mort ?

Théven l'écoutait dans une sorte d'hébétement. A chaque parole sortie de la bouche de son adversaire dans ce duel formidable, il avait acquis la certitude de plus en plus entière que, désormais, il n'était plus le maître de sa destinée, que sa destinée dépendait de Grippon, et, sous la pression de cette pensée désolante, il avait senti pour ainsi dire le sentiment lui échapper. Enfin, il revint à lui, et, un instant, le dégoût faillit étouffer l'amour. Il eut le courage de tenter quelques pas vers la porte. Mais quand il dut l'ouvrir, il hésita, et, vaincu par la passion dont il était le jouet, il se retourna vers l'homme d'affaires, tout abattu, tout pantelant, dans un état à faire pitié.

Grippon triomphait. Comme pour se renseigner définitivement sur les dispositions intimes de Falgouët,

il lui lança un dernier regard attentif ; puis, lui saisissant brusquement le bras :

— Françoise peut rentrer d'un instant à l'autre, lui dit-il, l'entraînant hors du salon. Venez, nous causerons plus tranquillement chez moi.

Ils traversèrent le jardinet du marquis, remontèrent une partie de la ruelle du Puits-qui-Parle et s'arrêtèrent au seuil d'une porte donnant sur la rue des Postes. L'intendant tira une clé et ouvrit. Théven suivit son guide à travers un escalier en colimaçon, qui tournait au fond d'un vestibule sombre et délabré. Ils gravirent deux étages.

— Entrez, monsieur, lui dit Grippon.

Falgouët pénétra dans une pièce assez vaste, éclairée par une fenêtre mansardée. Le soleil couchant d'un beau jour de février frappait directement cette fenêtre unique, et, se glissant à travers les vitres veuves de rideaux, emplissait la chambre de rayonnements.

— N'est-ce pas qu'il fait bon ici ? dit l'intendant se frottant les mains. Quel charmant réduit ce serait pour un homme d'étude comme vous !

En articulant ces mots, il recueillait avec une précipitation singulière, tant sur une grande table de bois blanc que sur le carreau où elles se trouvaient éparpillées, de nombreuses pages de papier. Falgouët remarqua que ces pages étaient criblées de chiffres.

« Ce Wasmus est incorrigible, grommela Grippon. Quel désordre ! quel désordre ! »

Dans un des tiroirs de la table, il serra soigneuse-

ment les feuilles ramassées çà et là ; puis, allant au Breton :

— Eh bien ! vous restez muet ? lui demanda-t-il. Le logement n'est donc pas de votre goût ?

Falgouët semblait rêver : il regardait vaguement les murailles, d'où pendaient les lambeaux d'une tapisserie à fleurs jaunes détachée des châssis par l'humidité.

— Certes ! reprit l'intendant, s'il vous était agréable d'habiter cette chambrette, j'en ferais renouveler les papiers et rafraîchir un peu les peintures. Je ne vous garantis pas, par exemple, le changement du mobilier : la *Société* n'est plus assez riche...

— On vous a donc prié de m'offrir un gîte chez vous ?

— Ici, vous n'êtes pas chez moi, monsieur Falgouët ; vous êtes chez M. le marquis de Pierrerue.

— Dans ce cas, M. de Pierrerue désire me voir quitter l'hôtel où il m'a lui-même conduit ?

— Il ne m'a rien dit de semblable. Mais, s'il vous plaisait de vous installer rue des Postes, je n'aurais aucune peine à obtenir son agrément.

— En vérité, monsieur, je reste confondu de l'art que vous déployez pour être utile à un homme qui vous est à peu près inconnu. Voulez-vous me permettre de vous demander les motifs d'un intérêt si brusque et si pressant ?

Falgouët n'avait pu s'empêcher d'empreindre ces paroles d'une vague nuance d'ironie. Grippon grimaça légèrement. Il se remit, et répondit d'une voix grave, solennelle :

— Ces motifs, monsieur, sont des plus sérieux et des plus honorables. Seulement, je vous le déclare tout de suite, au lieu de se rapporter à vous, ils se rapportent uniquement à la *Société de Secours Intellectuels*. Monseigneur Tamisier, dans le long entretien que vous avez eu ensemble, vous a esquissé la vie du Fondateur de cette *Société*. Incontestablement, M. de Pierrerue a eu la plus grande, la plus généreuse idée du siècle. Avant lui, d'autres, à la tribune, dans des écrits multipliés, avaient signalé l'invasion incessante de principes subversifs de tout ordre social; mais ni orateurs, ni écrivains n'avaient découvert le remède à ce mal endémique de notre civilisation. Lui seul, pauvre gentilhomme languedocien, sans appui, presque sans fortune, trouva le moyen de vaincre irrémédiablement la Révolution, et ce fut en lui arrachant, jour à jour, les forces qui devaient rendre son triomphe inévitable. L'histoire dira bientôt quels services a rendus à la France, au monde, Claude Abrial de Pierrerue. En attendant l'heure éclatante de la justice, la *Société de Secours Intellectuels*, que nul pouvoir en Europe n'a eu l'intelligence d'encourager, épuise ses dernières ressources. Que madame la comtesse de Prémians, depuis longtemps malade, meure demain, et il est impossible de prévoir ce que deviendra l'Institution destinée à sauver la Monarchie. Ce qui est incontestable, c'est l'impuissance de ses Organisateurs aux abois à empêcher sa complète ruine. A moins d'un miracle, nous touchons donc à la fin d'une des plus nobles entreprises humaines... J'ignore, monsieur Falgouët,

si vous avez des principes religieux bien fermes, et si l'esprit de moquerie que vous avez laissé paraître en plus d'une circonstance ne va pas trouver matière à s'excercer de nouveau. Quoi qu'il en soit, vous saurez que notre marquis a vu la main de la Providence dans votre rencontre de la nuit de Noël. L'affection soudaine que vous lui avez inspirée, unie à l'idée persistante du secours qu'il attend d'en haut, a-t-elle aveuglé le Fondateur? Je ne puis le dire. Dans tous les cas, il demeure convaincu que Dieu vous a conduits l'un vers l'autre, dans cette nuit de réjouissance universelle, pour l'accomplissement définitif des plus grands desseins. Il fallait voir quand, dans la dernière réunion générale de la *Société,* on annonça votre acquiescement, la joie de ce vieillard presque auguste pour nous! « — Oh! s'écria-t-il, les yeux inondés « de larmes, le Seigneur n'a pas voulu que je mourusse « sans consolation, et il m'a accordé ce jeune homme « plein de force et de génie pour continuer l'œuvre com- « mencée!... »

La voix de Grippon s'était attendrie et ses paupières semblaient humides. Falgouët se sentit secoué par une émotion violente.

— Monsieur Grippon, dit-il, oubliant ses répugnances, M. le marquis de Pierrerue a trop présumé de mon intelligence; mais il n'a pas trop présumé de mon cœur.

— Décidément, vous êtes tout à fait des nôtres?

— Je l'ai dit à monseigneur Tamisier : J'appartiens désormais à la *Société de Secours Intellectuels.*

— Alors, vous vous résignez à tous les sacrifices?

— A tous.

— Prenez garde! M. de Pierrerue a des exigences terribles...

— Elles ne seront jamais au-dessus de mon dévouement.

— Pour l'heure, M. de Pierrerue ne songe qu'à une chose : vous précipiter dans son œuvre et vous y absorber tout entier. Etes-vous déterminé à jeter les forces vives de votre jeunesse dans un gouffre dont Dieu seul voit le fond?

— J'y suis déterminé.

— Vous aimez donc bien mademoiselle Claire?

— Moi!

Théven pâlit.

Il ajouta, après une pause de quelques secondes :

— Je vous en prie, monsieur Grippon, ne parlons pas de mademoiselle de Pierrerue. Cela me fait trop de mal.

— Vous avez peur de ne pas être aimé?

— Je ne suis pas assez fou pour oser espérer que mademoiselle de Pierrerue daignera jamais abaisser un regard jusqu'à moi.

— Et pourquoi le cœur de cette jeune fille ne se laisserait-il pas toucher? Vous n'êtes pas, après tout, un garçon si mal découplé!... Et votre avenir littéraire donc?... Mademoiselle Claire est une personne intelligente et bien faite pour goûter la jouissance délicate que procure un nom célèbre.

— Hélas! murmura Falgouët avec une tristesse pé-



nétrante, rien n'est moins certain que ma réussite dans les Lettres.

— Tout le monde y croit... même vos amis.

— Je me connais plus intimement et plus profondément qu'on ne me connaît.

— Eh bien, soit! Admettons que ces fatalités multiples, qui brisent la carrière de tant d'hommes supérieurement doués, paralysent l'essor de votre talent et vous empêchent d'atteindre à votre niveau, ne vous restera-t-il pas, comme dédommagement aux illusions perdues de votre femme et aux vôtres...

Grippon s'interrompit. Manifestement, il hésitait.

— Quoi donc? quoi donc? demanda Falgouët haletant.

— Votre grande fortune, parbleu!

Notre Breton regarda son interlocuteur avec un étonnement indicible.

— Ma fortune? balbutia-t-il.

— Venez ici et causons!

L'intendant se laissait tomber sur un vieux canapé échoué dans un coin, et indiquait à Théven une place à côté de lui.

— Voyons, lui dit-il d'une voix câline, voyons, soyez franc avec moi. Que diable! vous savez bien que je ne suis pas votre ennemi... A combien évaluez-vous à peu près la fortune de votre père?

Falgouët ne répondit point. La méfiance, assoupie dans son âme par des espérances radieuses, se réveillait. Grippon, qui, dans le désordre affecté d'une causerie amicale et libre, avait glissé sa main jusqu'à l'é-

paule du jeune homme, devina, à certaines vibrations nerveuses dont son épiderme perçut la sensation, qu'il s'était trop pressé de mettre la griffe sur sa victime. Par trop de précipitation, il avait risqué de faire fausse route. Il se ravisa vivement.

— Je ne me souviens plus guère, dit-il, si c'est monseigneur Tamisier ou mon ami Wasmus qui m'a parlé de M. Jéhoël Falgouët, de Brest. Wasmus, comptant beaucoup de clients au Ministère de la Marine, et monseigneur Tamisier, ayant été, comme vous le savez, aumônier de la flotte, ont pu connaître également l'un et l'autre la position d'un des fournisseurs les plus considérables de l'Etat... Du reste, cela n'a aucune importance, et, si je vous ai demandé le chiffre de la fortune que vous devez hériter un jour, c'est uniquement que je songe aux souffrances où je vous vois. Vous m'offenseriez, monsieur Falgouët, si, encore une fois, vous alliez vous récrier contre mon zèle à vous servir. Tenez! faut-il absolument vous révéler le secret de ce zèle?...

Grippon se leva et arpenta la chambre à longues enjambées. Il gesticulait avec indignation.

— Mon secret! s'écria-t-il se plantant devant Falgouët : non! non!

— Que signifie?...

— Cela signifie que je ne veux rien vous dire.

— Mais...

— Vous me trahiriez peut-être, et je serais chassé de cette maison.

— Moi vous trahir! moi!

Il s'était mis debout.

— Je vous jure, monsieur... fit-il avec les gestes d'une supplication ardente.

— Vous voulez mon secret ?... le voici : Si vous ne l'épousez bientôt, mademoiselle Claire est perdue pour vous. Avant trois mois, son père l'aura enfermée aux Carmélites de Vaugirard.

— Mon Dieu !

— Mon zèle, jeune homme, n'est pas pour vous seul.

— Ah ! monsieur, monsieur... Comment reconnaîtrai-je jamais !... Moi qui vous calomniais dans mon esprit...

Des sanglots sortaient de sa bouche et des larmes tombaient de ses yeux. Le fruit lui paraissant mûr, Grippon se hâta de le cueillir : il jeta ses deux bras au cou de Falgouët, et l'embrassa.

— Mon ami, dit-il, soyez sans inquiétude : nous sauverons mademoiselle Claire. Si je vous presse de venir demeurer rue des Postes, j'aurai la franchise de vous l'avouer, c'est moins pour faire réaliser une économie à notre *Société* besogneuse, que pour avoir sous la main un aide puissant dans l'accomplissement d'un plan hardi. Ce plan, vous le devinez, est d'empêcher M. de Pierrerue de sacrifier sa fille aux passions religieuses et politiques qui le dominent. Peut-être, malgré le très cordial intérêt que m'inspira toujours mademoiselle Claire, l'eussé-je abandonnée à sa destinée malheureuse, si le Ciel n'eût pris soin de vous envoyer pour me donner un courage capable de surmonter tous

les obstacles. — Mon Dieu, m'écriai-je souvent dans l'angoisse, montrez-moi votre visage. *Ostende mihi faciem tuam.* Et Dieu, qui avait entendu ma prière, vous mit sur les pas du Fondateur. Dès les premiers mots que notre marquis dit de vous, après avoir ouï la lecture de votre critique à propos de Lamennais, moi qui vous connaissais et vous appréciais déjà, vous ayant aperçu à l'estaminet Taranne, j'entrevis comme une lueur d'espoir. Mais cette lueur devint une éclatante lumière quand, m'étant entretenu avec mademoiselle de Pierrerue, je pus constater que votre vue, soit à Saint-Sulpice, soit dans le cabinet de son père, l'avait pour ainsi dire bouleversée de fond en comble. Que le Ciel soit béni! pensai-je, cette adorable enfant n'est pas encore morte au monde; puisqu'elle se débat, elle vivra!

— Est-ce possible? est-ce possible?

— Laissez-moi conduire les choses, et je réponds d'un résultat favorable. Surtout, que M. de Pierrerue ne soupçonne pas la fortune de votre père. Si le Fondateur vous savait riche, vous cesseriez sur l'heure d'appartenir à la *Société*, et vos relations avec nous seraient irrémédiablement rompues. Gardons le million de Brest pour frapper un grand coup, le jour où, mise dans l'embarras par la mort de madame de Prémians, la *Société*, après avoir secouru tant d'infortunes, aura besoin d'être secourue à son tour... Certainement vous n'êtes pas homme à refuser deux et trois cent mille francs à M. de Pierrerue, si cette somme lui devenait jamais nécessaire.

— J'ignore absolument quelle fortune pourra me laisser mon père ; mais, grande ou petite, je serai trop honoré d'être admis à la consacrer tout entière à la *Société de Secours Intellectuels*.

— Je n'en voulais pas savoir davantage ! s'écria Grippon, dont tout le visage s'épanouit.

Puis, comme s'il craignait d'avoir dévoilé les convoitises qui l'agitaient si profondément, il ajouta :

— Je veux dire qu'il ne m'en faut pas davantage pour savoir que vous êtes tout à fait digne de mademoiselle de Pierrerue.

Il ouvrit la porte de la chambrette et commença à descendre l'étroit escalier. Son enquête faite sur le cœur et la fortune de notre Breton, il se dérobait maintenant. Que pouvait-il apprendre désormais ? Falgouët le suivit avec une docilité enfantine. Ils s'arrêtèrent au bas de la dernière marche : une nuit complète avait envahi le vestibule, et il devenait difficile de s'y guider. Tout à coup, Théven éprouva une sensation désagréable : les mains froides, visqueuses, de l'intendant venaient de s'abattre sur ses mains.

— Par ici, mon cher enfant, lui dit-on.

La porte de la rue s'entre-bâilla. Sous les feux du gaz qu'on venait d'allumer, il parut à Falgouët que la figure de l'homme d'affaires avait changé d'expression. Il crut y démêler je ne sais quelle grimace diabolique.

— Vous reverrai-je bientôt, monsieur ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Pas avant trois jours.

Le Breton se sentit poussé, et, la porte se refermant, il se trouva seul dans la rue.

Au même instant, un éclat de rire sec, tranchant, cruel comme un coup de fouet qui vous cingle la face, retentit dans l'obscurité.

— Misérable! misérable! s'écria Falgouët bondissant sous l'affront.

Il allait ébranler la porte de l'intendant, quand un homme se dressa soudain devant lui. Il reconnut Gaspard Wasmus.

— Est-ce vous qui avez ri? lui demanda-t-il, furieux.

— C'est bien possible, répondit l'autre, je suis d'un naturel fort gai.

Théven, saisi d'une inexprimable honte, tourna le dos à Wasmus, et, par la rue des Postes, gagna l'hôtel Servandoni.



## III

Comme Falgouët passait devant le bureau de M. Leclerc, Joseph lui remit une lettre.

— La personne qui a laissé ce billet pour vous, lui dit le domestique, vous attendait à six heures ; hâtez-vous, monsieur, il en est près de sept.

Le Breton rompit le cachet et lut ces simples mots :

« Bonjour, mon cher Théven. Vous dînez ce soir « avec moi à la Renaissance.

« Votre

« VICTOR FERRALL. »

Il prit ses jambes à son cou.

Il entra dans le café.

— Ces messieurs sont là-haut, lui dit un garçon.

Lorsque Falgouët parut au premier étage de l'estaminet de la Renaissance, une douzaine de jeunes gens, assis autour d'une large table, se levèrent en grand tumulte.

— Le voilà! le voilà! s'écrièrent-ils tous.

Etourdi, le Breton n'osa faire un pas.

— Victor Ferrall n'est donc pas ici? demanda-t-il.

Ces quelques mots étaient à peine sortis de sa bouche, qu'un des convives s'élançait vers lui et le serrait dans ses bras.

— Mon brave Théven! mon brave Théven! répéta Ferrall.

Il conduisit son ami vers la table et lui présenta un siége. Falgouët s'assit machinalement. Il était fort pâle. Tout le monde le regardait avec surprise. L'embarras de Ferrall devenait manifeste, et l'on chuchotait.

— Je vous le dis en vérité, murmurait Brissonneau à l'oreille de Krüger, l'homme qui vient d'entrer marche vers un affaiblissement nerveux des plus terribles, et je crains bien qu'il ne faille bientôt m'occuper de lui.

Cependant Victor Ferrall, acharné à divertir ses camarades d'un incident qu'avec leurs dispositions peu bienveillantes pour Falgouët, ils devaient trouver ridicule, avait servi lui-même son ami. Celui-ci commençait à manger. Tout à coup il releva la tête, et, considérant Brissonneau dont les yeux restaient obstinément fixés sur lui.

— Eh bien! docteur, lui dit-il, avez-vous réussi à déterminer mon cas?



— Pas encore : je cherche...

— Voulez-vous un conseil ? Changez l'objet de vos observations.

— Pourquoi donc ?

— A votre place, je craindrais, par une plus longue insistance, d'impatienter le malade.

— L'humeur du malade importe peu au praticien : il accomplit un devoir.

— Votre devoir alors, monsieur, est de ne pas me regarder comme vous le faites depuis un instant, riposta le Breton, dont les joues s'empourprèrent.

— Théven ! interjeta Ferrall d'un accent plein d'autorité.

— Mon cher Falgouët, dit Brissonneau avec calme, tout le monde ici connaissait vos travers d'esprit ; mais Salmon nous ayant rapporté des choses merveilleuses de votre cœur, personne ne vous tenait plus rancune. Répondez, devons-nous oublier le récit touchant de Salmon et nous souvenir seulement de vos offenses ?

— Mes offenses ?...

— Pour n'en citer qu'une, vous vous êtes assis tout à l'heure à notre table, et nous attendons encore l'honneur d'un salut.

— C'est juste, hasarda Karolus Bertrand.

— Vous faut-il la vérité vraie, messieurs ? s'écria Maurice Verdier d'une voix glapissante : Falgouët est venu à la Renaissance pour Victor Ferrall, non pour nous. Victor Ferrall, et c'est assez.

Théven haussa dédaigneusement les épaules ; puis il se leva, fit le tour de la table et alla droit à Brissonneau.

— Mon cher ami, lui dit-il, quand Salmon vous parlera de moi, écoutez-le; il a raison, il a toujours raison.

Il échangea aussi quelques mots avec Krüger et Bertrand, tout émus de cette scène inattendue. Évitant Verdier, il regagnait sa place, quand un petit homme, dont l'œil sans regard, les tempes affreusement creusées annonçaient de récentes souffrances, lui barra le passage.

— Et moi? murmura ce malade.

— Comment, s'écria Falgouët, Salmon!

— C'est la faute à Brissonneau... Une fluxion de poitrine à bombarder le rhinocéros du Jardin-des-Plantes, mon cher... Six semaines de lit à l'hospice de la Pitié, quoi!... Mais ce diable de Brissonneau a si mal conduit les choses que me voilà condamné de nouveau à m'éreinter le tempérament pour le plus grand plaisir des *bourgeois*.

— Tant pis pour vous! Cela vous apprendra à être paresseux.

Et, lui ayant pressé les mains avec effusion, il alla se rasseoir à côté de Ferrall.

Falgouët n'articula plus un mot. Ses amis eurent beau reprendre la conversation interrompue, il ne s'y mêla aucunement. A quoi pensait-il? Bientôt son isolement moral devint tel qu'il n'entendit même pas deux ou trois plaisanteries de mauvais goût lancées à son adresse par Maurice Verdier :

— Puisque Rosa Keller vous adore, et qu'il vous répugne visiblement d'exposer une vie embellie désor-

mais de tous les charmes, j'attendrai la première infidélité de votre maîtresse pour exiger de vous la réparation qui m'est due.

Théven, à cette minute, repassait dans son âme enivrée son entretien avec mademoiselle de Pierrerue. Il ne bougea pas. Le rimeur, enhardi, allait poursuivre, lorsqu'une chaise fut remuée au bout de la table, et Salmon apparut debout, les traits encore plus décharnés que tout à l'heure, mais l'œil étincelant de fièvre et de vie.

— Verdier, dit-il d'une voix ferme, je vous donne ma parole d'honneur que Rosa Keller n'est pas la maîtresse de Falgouët, et que, présentement, nul ici, excepté moi, ne sait où demeure cette fille.

— Voyons, mon cher pneumonique, je vous en prie, n'abusez pas de votre faiblesse, répondit le poète.

— Drôle! s'écria le paysagiste.

Ne trouvant qu'un verre sous sa main, il le jeta à la tête de Verdier, qui fut assez heureux pour l'éviter. Les choses prenant une tournure sérieuse, les amis s'interposèrent. Brissonneau, Krüger, Bertrand retinrent dans leurs bras Salmon, amené à une sorte de fureur, tandis que Ferrall, qui avait saisi Verdier, le poussait vers l'escalier, lui disant d'un ton bref :

— C'est une affaire entre nous deux. Vous avez insulté mon ami le plus cher. Mes témoins s'entendront avec les vôtres demain matin. Maintenant, je vous ordonne de sortir.

Verdier, penaud, s'en alla.

Les garçons servirent le café, et chacun des convives

le prit en silence. Le malaise était général. Falgouët gardait sa même attitude d'extrême préoccupation. Soudain, Ferrall lui toucha l'épaule du bout des doigts. Il tressaillit.

— Que me voulez-vous ?

— Venez !

Théven promena autour de la table un regard étonné, le regard d'un homme sortant d'un songe ; puis il se leva et suivit son ami.

Comme il traversait le café sur les pas de Ferrall, une voix l'appela. C'était Verdier, debout près du comptoir ; sa mine était piteuse.

— Mon cher Falgouët, dit le poète d'un air dégagé, ne m'en veuillez pas : le bourgogne a tout fait... Du diable, si c'était moi qui conduisais ma langue tout à l'heure... J'aime toujours Rosa, et vous savez la chanson : *C'est l'amour qui nous mène...* qui nous mène aux sottises...

Avant que le Breton, abasourdi, eût placé un mot, Ferrall, las d'attendre, la main sur le loquet de la porte, était intervenu.

— Ne faites pas de mauvais rêves, Verdier, dit-il ; puisque vous étiez gai, on vous pardonne.

— Que s'est-il passé ? demanda Falgouët.

Ferrall, pour toute réponse, montra la porte entr'ouverte.

Ils sortirent.

Nos jeunes gens s'engagèrent dans la rue des Saints-Pères. Ferrall était calme et marchait d'un pas régulier ; Falgouët, tantôt en avant, tantôt en arrière de



son compagnon, semblait ne plus s'appartenir. Un démon avait touché le ressort principal de sa machine, et désormais il était impuissant à la gouverner. Ils atteignirent le bout de la rue sans échanger une parole.

— M'expliquerez-vous enfin ce que signifie le pardon dédaigneux que vous venez d'accorder à Verdier ? demanda le Breton.

— Parbleu ! cela signifie que je lui pardonne ses torts.

— Ses torts envers vous ?

— Envers moi, apparemment.

— Soyez sincère, ce n'est pas de vous qu'il s'agit.

Ferrall se tut.

— Adieu ! Je vous reverrai demain. Il faut que je sache tout de suite...

Il s'élançait de nouveau dans la rue des Saints-Pères, quand Ferrall l'arrêtant :

— Théven, lui dit-il avec une gravité triste, c'est pour vous que je suis arrivé aujourd'hui de Toulouse. Faut-il que je reparte ? Je vous l'avoue, puisque vous m'y contraignez, les médecins voulaient me garder là-bas deux mois encore ; mais il m'a paru que vous étiez en danger ici, et je leur ai échappé.

Falgouët ne sut que se jeter au cou de son ami et pleurer. Bras dessus, bras dessous, ils s'avancèrent vers le Pont-des-Arts.

Il faisait une de ces nuits claires et douces qui marquent, à Paris, la fin de l'hiver. La lune, inondant de rayons les quais, les places et les rues, marchait au pas

dans un ciel paisible criblé d'étoiles. C'était partout de grandes portions de lumière, coupées brusquement par les ombres noires tombées des toits. La ville, lasse d'agitation et de bruit, entrait peu à peu dans ce vaste silence où, toutes les vingt-quatre heures, elle recueille des forces pour l'agitation et le bruit du lendemain.

Comme nos deux jeunes gens gravissaient les quelques degrés qui exhaussent le Pont-des-Arts au-dessus du niveau général de la chaussée, minuit sonna à l'horloge de l'Institut.

— Où allons-nous ? interrogea Falgouët.

— Vous souvient-il de nos promenades nocturnes d'autrefois, Théven ? lui dit Ferrall. Vous, vous aviez lu un livre; moi, j'avais essayé d'écrire une scène de comédie, et, nous rencontrant le soir, nous nous communiquions nos observations sur les travaux de la journée. Souvent nos opinions concordaient à merveille. Il arrivait pourtant que nous nous chamaillions, et c'était plaisir d'entendre deux hommes qui s'aimaient, se gratifier, à propos de je ne sais quel romancier ou quel poète, des épithètes les plus salées. Avez-vous oublié qu'un matin de septembre l'aube nous surprit à l'entrée de Fontenay-aux-Roses ? Partis la veille, vers les onze heures, de la Renaissance, nous avions passé la nuit entière à travers bois, essayant de nous mettre d'accord sur ces deux immenses génies : Molière et Shakespeare. Vous, séduit, dompté par la grandeur tragique de Shakespeare, vous exigiez pour votre idole une place supérieure à celle du poète français ; moi, dominé, ébloui par la puissance comique de

Molière, par cette faculté-maîtresse du bon sens qui éclate à chaque page de son œuvre, et sans laquelle un grand homme reste toujours infirme par un côté, je voulais pour mon dieu un piédestal plus élevé que tous les piédestaux. A cette époque d'éclosion juvénile et d'enthousiasme, vous ne me demandâtes jamais où nous allions. Il vous suffisait de savoir que nos âmes marchaient vers la connaissance de l'art, le but sublime de nos efforts, et vous ne vous préoccupiez nullement du chemin où se traînaient nos pas. Pourquoi m'adresser cette question aujourd'hui ? Depuis mon départ; seriez-vous devenu moins artiste, Falgouët ?

— Depuis votre départ, en effet, il s'est accompli en moi d'énormes changements, murmura le Breton comme honteux.

— C'est pour vous sauver de vous-même et vous conserver tel que je vous connus que je n'ai pas hésité à quitter le Midi. Quand l'amitié est profonde, elle impose des devoirs qu'on n'est pas maître d'éluder. Tout d'abord, je crus à une amourette ; mais vos dernières lettres m'ont appris la profondeur du mal, et, tremblant pour vous, je suis accouru. Si, depuis des années, nous n'avions pris l'habitude d'échanger nos plus secrètes pensées, de confondre pour ainsi dire nos deux âmes ; si surtout vous ne m'aviez mis au courant des détails intimes de votre position actuelle, je me garderais d'intervenir dans les affaires délicates de votre cœur. Mais, puisque vous n'avez rien voulu me cacher, souffrez qu'à mon tour je sois d'une entière franchise : Théven, l'aventure où vous êtes engagé vous sera fatale,

et, à moins d'un pas en arrière, je vous vois perdu.

— J'aime mademoiselle de Pierrerue.

— Et pensez-vous obtenir sa main ? Ne l'espérez pas. Si j'ai bien compris le caractère de M. de Pierrerue, tel que vous me l'avez dépeint, ce marquis ne mariera jamais sa fille à un homme sans titre et sans nom. M. de Pierrerue est un personnage féodal ; sa fameuse *Société* me le montre plus qu'aucun autre entiché des idées rétrécies de sa caste. J'en conviens, au premier aspect, la *Société de Secours Intellectuels* apparaît comme une création de quelque grandeur. Mais, si on y regarde de plus près, ce superbe monument gothique s'écroule, et une chose seule reste debout, l'incroyable folie de son architecte. Est-il admissible, qu'un seul des jeunes gens de cette *Société*, à moins de supposer que l'acceptation de l'aumône ne brise tout ressort moral, puisse rendre, un jour, les services qu'on attend de lui ? M. de Pierrerue ignore donc que plus on élève une âme dans la science, dans la lumière, plus on lui donne d'indépendance, et que la reconnaissance n'implique pas l'avilissement? Voilà, mon ami, ce que vous avez gagné à railler sans cesse mes enthousiasmes politiques : le premier théoricien politique venu vous a pris dans ses filets. S'il vous eût plu de ne pas suivre en amateur les idées de votre temps, de vous attacher à une doctrine, de croire comme moi que la Révolution est sainte, et qu'il y aurait sacrilége à nous, issus du peuple, à porter la main sur elle, vous n'eussiez point donné, tête baissée, dans les puériles embûches qu'on vous a tendues.

— Je vous ai dit, Ferrall, que j'aime mademoiselle de Pierrerue.

— Et moi je vous répète que son père préfèrera mille fois le couvent pour elle à un mariage avec vous, protégé de la *Société de Secours Intellectuels.* Cela éclate aux yeux, il entrait dans les plans de M. de Pierrerue d'imprimer un cachet de honte aux hommes qu'il s'attache. Pourquoi ne pas fonder une *Société de Crédit* au lieu d'une *Société de Secours?* Cet autoritaire féroce n'a pas voulu laisser à ses victimes l'espérance de s'affranchir jamais par le remboursement des sommes reçues. On ne sort pas de son enfer. Révoltez-vous, Falgouët: vous avez accepté trois cents francs de M. de Pierrerue, et mademoiselle de Pierrerue le sait. Si votre amour, encombré d'obstacles de toutes sortes, devait, à force d'héroïsme, les surmonter tous, il se briserait contre celui-ci: *Vous avez été secouru!*

— Pitié, Ferrall, pitié! murmura le Breton courbant la tête.

— Courage, mon cher Théven, courage! Rompez la chaîne qu'on vous a rivée au pied, vous le pouvez encore. J'arrive de Toulouse avec quelque argent, et vous ne me refuserez pas la joie de vous venir en aide en cette circonstance terrible. Demain, vous renverrez ses trois cents francs à M. de Pierrerue, et vous lui direz que votre liberté n'est pas à vendre. Oh! alors, quelle vie nouvelle pour vous et pour moi aussi, car, vous le savez, j'ai appris à ne pas séparer mon bonheur du vôtre! Je vous lirai la comédie que j'apporte de là-bas, et vous me lirez les pages nouvelles de votre livre.

Le plan de votre ouvrage me plaît : il est vaste, grandiose, et les caractères de vos personnages sont marqués au coin d'une grande originalité et d'une grande puissance. Allons, Théven Falgouët, quand il vous plaira, vous serez un romancier de premier ordre. Certes, je ne prétends pas qu'il ne vous reste plus de progrès à faire! Votre phrase, d'ailleurs très nette et très ferme, manque encore de légèreté. Et moi, plus ancien dans la carrière, ai-je donc acquis toutes les qualités nécessaires à l'homme qui a l'audace d'écrire sa pensée ? Peut-être mon style va-t-il d'une allure plus dégagée que le vôtre, peut-être pétille-t-il davantage; mais où prendrai-je ces trésors de sensibilité, d'émotion, qui font qu'en vous lisant mes yeux se mouillent sans cesse ? où trouverai-je surtout ces couleurs qui communiquent la vie à vos paysages, et qui, un jour, placeront les grèves de la Bretagne à côté des vallons de la Sicile, des guérets du Mantouan, des campagnes du Berry, immortalisés par Théocrite, Virgile, notre admirable George Sand ? Toutes ces questions, d'un intérêt si haut, si personnel, nous les agiterons ensemble, longuement, amoureusement. Nous retournerons surprendre l'aurore à Fontenay, à Meudon, dans les bois de Ville-d'Avray. N'est-ce pas, Théven, que vous vous sentez encore neuf pour les plaisirs d'autrefois, et que la crise douloureuse où je vous retrouve ne vous a pas diminué ?

Ferrall attendait une réponse. Le Breton resta muet. Sans y prendre garde, nos jeunes gens avaient déserté les quais de la Seine et se promenaient maintenant

devant l'église Saint-Germain-des-Prés. Persuadé que, pour avoir raison des incertitudes de son ami, lequel se débattait sans doute, il convenait de brusquer les choses, de lui imposer pour ainsi dire une décision, Ferrall ouvrit vivement son portefeuille, en retira un billet de banque de cinq cents francs et le lui glissa dans la main.

— Eh bien, non ! s'écria Falgouët, secouant sa torpeur et repoussant le billet d'un geste, je ne rendrai pas cet argent. Il vous est facile, à vous qui ne voulûtes pas connaître la femme, de parler d'elle avec cette rude indépendance. Pour moi, je suis loin d'une telle liberté d'esprit sur un pareil sujet. Plus d'une page de mes pauvres essais vous a touché, me dites-vous. Si cela est vrai, attribuez-le à la femme, qui me posséda du plus loin que je me souvienne. A dix ans, j'aimais une petite fille avec laquelle je folâtrais sur les falaises rocheuses de Plogoff ; plus tard, ce fut une jeune fille de la corderie de mon père; enfin, j'aime mademoiselle de Pierrerue, et cet amour, dont les autres furent comme l'initiation inconsciente, quoi que vous puissiez dire d'éloquent, de juste, de raisonnable, me tient asservi pour jamais. Je me rappelle la réponse pittoresque et pourtant pleine de sens de Rosa Keller, un jour que, devant elle, vous vous targuiez de n'avoir eu pour la femme que des caprices passagers.

« — Tant pis pour vous ! répliqua cette fille. Malheur à l'artiste qui ne sut aimer qu'à vol d'oiseau. »

« Plus d'une fois, vous vous êtes plaint de ce que les amis auxquels vous communiquiez vos manuscrits,

tout en rendant hommage à la puissance de vos conceptions, à l'ampleur étonnante de votre style, à la logique souveraine des caractères tracés, fussent unanimes à vous reprocher quelque sécheresse et quelque froideur. Je me révoltais avec vous par admiration pour votre esprit si vaste, par reconnaissance pour mille services intellectuels reçus, par cette timidité que la force imposa toujours à la faiblesse. Mais vous faut-il mon jugement affranchi de toute contrainte? Victor Ferrall, vos amis ont raison, votre œuvre est incomplète : vous n'avez pas aimé !

Il fit une pause. Il poursuivit :

— Vous me parliez tout à l'heure de Molière, et vous exaltiez le bon sens, qui vous paraît la faculté-maîtresse de cet incomparable génie. Et la passion, Ferrall? Répondez ! les vers poignants d'Alceste sont-ils sortis de la tête ou du cœur de ce pauvre grand homme, qui aima jusqu'au ridicule, jusqu'à la mort? Soyez publiciste, philosophe, historien, soyez tout ce qu'il vous plaira ; mais ne soyez pas artiste si la femme vous fait peur. Tenez, il me tarde de vous lire les dernières pages ajoutées à mon livre. Assurément vous y découvrirez un éclat, une lumière, une chaleur pénétrante jusqu'ici inconnus de moi. Excusez mon orgueil ; la forme, si rebelle à mes efforts, est domptée cette fois, glorieusement domptée. Le dieu amour a paru, et un ordre sublime s'est établi dans mon âme : la langue, qui se cabrait à tout propos comme une bête sauvage, a subi le frein, et l'idée, hérissée d'obscurités sans nombre, s'est montrée à moi dans sa radieuse splendeur.

— Vous êtes fou, Théven, interrompit Ferrall avec une impatience indignée.

— A divers degrés, tous les grands artistes le furent, mon ami, et vous ne contesterez pas que je leur ressemble du moins par un côté. N'allez pas vous imaginer pourtant que, si la sagesse, gardienne des moindres actes de votre vie, laisse la mienne flotter à l'aventure, je m'aveugle absolument sur les difficultés de ma situation. J'ai de la raison à mes heures, Ferrall, et je ne suis pas incapable de juger froidement M. de Pierrerue. Je vous dirai, par exemple, que la *Société de Secours Intellectuels* ne m'en imposa jamais. Seulement, moins sévère que vous, dans cette sorte de conspiration contre le siècle, j'ai vu plutôt l'erreur d'un grand caractère uni à un esprit étroit qu'une œuvre digne de moquerie. Pourquoi ne vous l'avouerais-je point? Satisfait d'avoir des principes artistiques, et jugeant la politique placée trop haut ou trop bas, souvent j'ai senti mes yeux devenir humides à la pensée de tous ceux à qui, dans cet exécrable Paris, M. de Pierrerue avait, avec le pain du corps, distribué le pain de l'intelligence, et j'ai eu envie de tomber aux pieds de cet homme. Ferrall, vous possédez un père, une mère qui est votre idolâtrie; votre famille ne vous laissa jamais manquer d'argent. O mon ami, je vous en conjure, ne soyez pas implacable pour ceux qui ont souffert la pauvreté !

Un brusque sanglot coupa la voix à Falgouët. Ferrall le regarda et vit son visage ruisseler de larmes.

— Théven ! mon noble Théven !

— Ne me méprisez pas, balbutia le Breton, ne me méprisez pas, c'est mon cœur qui a ouvert ma main.

— Je vous aime, je vous aime davantage.

— Une grâce : jurez-moi que votre amitié ne tentera plus de me détourner de mon amour.

— Je vous le jure.

— Adieu!

— Non, je ne vous quitte pas.

— J'aurais pourtant du plaisir à me trouver seul, dit le Breton avec un accent de prière.

Ferrall n'insista point. Il se retira.



# IV

A peine Falgouët eût-il vu la silhouette de son ami se perdre dans l'obscurité, que, saisi d'un irrésistible besoin de solitude, il courut se cacher sous l'arcade du porche accédant à l'église Saint-Germain-des-Prés. En dépit d'une lune éclatante, là l'ombre était épaisse, et, si quelque passant attardé venait à traverser la rue, notre Breton comptait bien ne pas être aperçu. Quelle honte, en effet, pour lui d'apparaître, même à un inconnu, dans un état si complétement pitoyable! Certes Falgouët avait à sa portée un moyen tout naturel d'échapper aux regards indiscrets, c'était de rentrer à l'hôtel Servandoni. Ce moyen, il ne songea pas à l'employer. En proie à des pensées amères, à un désespoir cuisant, comme la bête étourdie par le plomb du chasseur qui n'ose pas encore regagner son trou et se tapit

au premier taillis que lui offre le hasard, il s'était blotti au plus proche, là où il avait trouvé le silence et la nuit. Il resta plus d'une heure sous l'arceau ténébreux, la tête dans ses deux mains, repassant son long entretien avec Ferrall et tentant d'héroïques efforts pour arracher de son cœur saignant le trait que son ami y avait enfoncé par ces quatre mots : « *Vous avez été secouru !* »

La blessure s'élargissait, mais le fer, trop engagé dans les chairs, ne venait pas. Oh ! il en avait le pressentiment vague, l'argent reçu serait le ver rongeur de son amour et à la longue le détruirait. Sa situation douloureuse se déroulait devant son imagination effarée comme une spirale sans fin, et, à mesure que sa réflexion l'engageait plus avant dans la route tournoyante et sombre, il sentait l'air lui manquer, puis il étouffait.

Tout à coup, pris d'une sorte de vertige, il bondit hors du porche. Sa face se trouva en pleine lumière ; elle était livide comme celle de Dante sortant des cercles infernaux.

— Ferrall, s'écria-t-il d'une voix étranglée, Ferrall, sauvez-moi !

Comme personne ne lui répondait :

— Où êtes-vous, Ferrall ? où êtes-vous ?

Même silence. Épouvanté de son isolement, il partit à grands pas dans la direction de la rue Servandoni.

— Vous avez donc la police aux trousses ? lui cria quelqu'un, au moment où il franchissait la place Saint-Sulpice.

Falgouët alla vers un banc. Un homme s'y tenait à demi couché. Il reconnut Salmon.

— Que faites-vous là ? lui demanda-t-il.

« — . . . . . . Mais à ce qu'il paraît,
Je ne *chevauche* pas à travers la forêt. »

« Pardon, je quitte Verdier, et les vers d'*Hernani* me sifflent encore aux oreilles comme des balles. Sous prétexte que je suis trop faible pour rentrer seul chez moi, il voulait me reconduire, et il m'a fallu avaler une tirade. Le diable emporte cet imbécile avec ses rimes retentissantes! S'il eût persisté à m'accompagner, nous nous serions déjà pris à la gorge.

— D'autant plus que Verdier, paraît-il, s'est fort mal comporté à la Renaissance.

— Comment! Ferrall vous a dit ?...

— Qu'il a été très insolent, et que moi, particulièrement, j'ai eu à souffrir de ses coups de langue.

— Parbleu! il croit que vous lui avez enlevé Rosa.

— Je ne l'écoutais pas... Je pensais à... Mais enfin, je vous en prie, quelle est la nature de ses offenses envers moi? Ma dignité...

— Ne vous montez pas la tête, Falgouët : la chose n'en vaut pas la peine. J'ai appelé Verdier un imbécile, c'est un sot qu'il fallait dire. Il ne mérite en aucun cas d'être pris au sérieux... Comprend-on que Rosa Keller ait pu s'attacher à un aussi pauvre homme!...

En articulant ces derniers mots, la voix du paysagiste tremblait de colère.

— Eh quoi ! vous aussi, Salmon, vous avez été pi-

qué par la tarentule, après Krüger, après Ferrall, après Verdier, après ?...

— O mon ami, vous ne savez pas avec quel dévoûment m'a soigné Rosa ! J'ai souvent passé une semaine entière sans visite de nos camarades. Elle, je la voyais chaque jour, et jamais elle ne me tendit des mains vides : du tabac, des oranges, des biscuits et quelquefois une bouteille de vieux bordeaux qu'elle me remettait en cachette. Comment, lorsque l'hospice était fermé pour tous, restait-il ouvert pour elle? C'est tout simple : elle avait charmé la sœur Supérieure ! Le métier de cette fille, voyez-vous, est de séduire. Ce don lui vient-il du ciel ou de l'enfer ? je l'ignore ; mais elle le possède dans sa plénitude. Rosa Keller se montre, et l'on est subjugué, et on lui obéit, et on l'aime... à moins, ajouta finement le peintre, que, détaché comme vous d'une roche bretonne, on ne comprenne pas la beauté et l'on persiste à demeurer devant elle aussi impassible, aussi froid que le granit natal.

— Je l'ai proclamé cent fois : Rosa Keller est un grand cœur !

Salmon quitta son banc et essaya quelques pas sur l'asphalte de la place. Soudain, il se suspendit au bras de Falgouët. Il chancelait.

— Vous ne pouvez donc pas marcher?

— Peut-être eût-il été prudent de ne pas repousser les offres de Verdier.

— Me croyez-vous capable de vous abandonner seul dans la rue ?



— Non, certes! mais...

— Mais?

— Mon cher, vous préserve le ciel d'une fluxion de poitrine!... Quant à accepter votre bras jusque chez moi, cela est absolument impossible.

— Montez alors dans ma chambre et passez-y la nuit. Je loge à deux pas d'ici.

— Non, non! on m'attend...

Par un effort, le peintre se dégagea et tira droit devant lui.

— Vous aurez beau vous en défendre, s'écria Falgouët, dont Salmon, par ses réticences, avait excité la curiosité, vous êtes souffrant encore, et, malgré que vous en ayez, je m'attache à vous, je ne vous laisserai qu'à votre porte.

— Me promettez-vous, en effet, de n'aller que jusqu'à ma porte?

— Vous avez donc bien peur qu'on franchisse votre seuil?

Ils arrivaient dans la rue de Vaugirard. Salmon s'arrêta; il promena un regard inquiet sur Falgouët.

— Eh bien? lui dit celui-ci.

— Eh bien! ce n'est pas pour moi que j'ai peur, c'est pour *elle*.

— Pour *elle?*

— Oui, pour Rosa Keller, qui vous aime et qui en mourra.

Le Breton eut envie de s'esquiver, mais le peintre lui avait repris le bras et le lui serrait étroitement.

— Vous ne vous figurez guère, mon ami, poursui-

vit Salmon après un repos, combien est triste la vie d'hôpital. Pour moi, dès que je pus tirer mes jambes du lit et me traîner à travers la cour, je n'eus qu'une idée : m'en aller loin, bien loin des cataplasmes, des tisanes et des sœurs de charité. En vain Brissonneau, en vain l'excellent docteur Michon me répétaient-ils que mon état réclamait des ménagements, que je ne devais pas songer à quitter la salle Saint-Antoine avant trois semaines, je ne songeais qu'à cela, et me sentais devenir fou à la pensée d'une plus longue claustration dans le gouffre de misères où la maladie venait de me jeter. Cependant Rosa Keller avait deviné mes tortures, et, une après-midi, comme je m'ennuyais à jouer une partie de dames avec un pauvre diable de phthisique, elle m'apporta mon billet de sortie. Je lui sautai au cou, pleurant de joie comme un enfant.

« — Tu sais, je t'amène chez moi, me dit-elle.

« — C'est donc un enlèvement ?

« — Tout juste. Je t'enlève aux médecins, mais je leur ai promis d'achever ta guérison.

« — Fichtre ! je ne prévoyais pas tant de bonheur... Merci, j'ai mon chenil de la rue d'Enfer.

« — Je vois ce qui t'inquiète : tu crains d'être à ma charge.

« — Point ! je crains que vous ne soyez pas à la mienne. »

« Elle sourit et me tendit une lettre. Cette admirable fille était allée, le matin même, chez Tubal, marchand de tableaux, rue Laffitte, et avait obtenu pour moi une commande de cinq cents francs, sur lesquels deux cents francs d'avance.

« — A présent, auras-tu le courage de me suivre? me demanda-t-elle.

« — Jusqu'à la fin de mon argent. »

« Elle me conduisit chez elle, en effet. Hier, nous avons entamé le troisième louis.

— Et quand le dixième sera dépensé?

— Alors, je retournerai dans ma glacière de la rue d'Enfer... Mais, qui sait? peut-être, d'ici là, aurai-je réussi à consoler un peu cette pauvre fille. Elle est si malheureuse!... J'économise comme un avare pour gagner le plus de temps possible.

— Je vous plains, Salmon.

— Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, c'est elle!

Les deux amis avaient atteint la place du Panthéon.

— Toute réflexion faite, ne venez pas plus loin, Falgouët, dit brusquement le paysagiste.

Depuis un instant, des soupçons de toute nature agitaient l'esprit de Théven. Quoi! Rosa Keller habitait le quartier du Panthéon!... Peut-être demeurait-elle rue des Postes, peut-être rue du Puits-qui-Parle... En ces coïncidences singulières, Falgouët, toujours aux préoccupations dévorantes de sa vie, flairait à plein nez la main de Grippon.

— Mon cher Salmon, dit-il, je vous jure qu'à moins d'y être autorisé par vous, je ne révèlerai à personne l'adresse de Rosa. Vous pouvez donc me permettre d'arriver jusqu'à sa porte.

Le peintre ne répondit pas; il passa de nouveau son bras sous le bras du Breton, et ils se remirent en marche.

A l'entrée de la rue d'Ulm, ils firent une halte.

— Falgouët, dit Salmon, mon amitié pour vous fut toujours rehaussée d'une grande estime, et vous méritez que je vous parle à cœur ouvert. Je n'aime pas Rosa Keller. Si, en vous entretenant d'elle, plus d'une fois je n'ai pas été maître de cacher mon émotion, c'est que cette fille souffre et que je suis son obligé. Vous vous en souvenez, dans ma maladie elle me donna les premiers soins, les plus efficaces; grâce à son dévouement je vis, et ma tête s'égare à la pensée qu'ayant tant fait pour moi, je ne puis rien faire pour elle. Vraiment il s'agit bien d'amour entre nous! Rosa Keller n'est plus la femme que vous avez connue : autant elle se montra facile aux caprices de nos camarades, autant elle répugnerait aux liaisons où nous la vîmes engagée. A l'avenir, elle veut vivre seule, travailler seule... Cependant, depuis que la passion de la solitude et celle du travail se sont emparées si vivement de son âme, Rosa Keller dépérit à vue d'œil. J'étais à peine entré à l'hôpital que l'altération de ses traits me frappait. Que se passait-il? Je l'interrogeai.

« — Je sais ce que c'est, » me répondit-elle.

« Ma sollicitude ne parvint pas à lui arracher un mot de plus. Mais, avant-hier, après une syncope de quelques minutes, cédant à un attendrissement profond, comme je la soutenais dans mes bras, sa bouche s'ouvrit, et deux noms s'en échappèrent faiblement.

— Deux noms? s'écria Thévenin dont la poitrine se gonflait.

— Le vôtre d'abord, le vôtre... Voilà comment j'ap-

pris qu'elle vous aime. Je ne lui adressai aucune question; mais tout naturellement son cœur trop plein déborda. Alors, je sus depuis quelle époque la séduction avait commencé. Cela remontait à un an. Elle vous avait vu chez Victor Ferrall, vous avait entendu discuter avec lui le *Wilhelm Meister* de Goëthe, et, comme un poison mortel, une passion sans espoir l'avait envahie tout entière. Désormais, la chaîne de ses honteuses et plates amours lui était devenue trop lourde; pour la rompre, elle n'avait attendu qu'une occasion. Cette occasion, votre rencontre à mon chevet la lui fournit, mon pauvre Falgouët. Malheureusement, quand elle allait s'ouvrir à vous, vous lui fîtes connaître que vous aimiez ailleurs, et lui portâtes à votre insu le coup qui l'a tuée.

— Je suppose bien que Rosa Keller n'a pas prononcé le nom de la personne.....

— Elle l'a prononcé.

— Vous savez donc?...

— Je sais que vous aimez mademoiselle Claire de Pierrerue.

— C'est infâme! J'eusse cru cette fille incapable de violer un secret.

— Falgouët, vous êtes cruel. Ecoutez-moi, je vous prie. J'étais installé chez Rosa depuis quelques jours à peine, qu'une chose me frappait surtout : son assiduité au travail. Sauf les heures prises dans la journée pour aller au Louvre recueillir des renseignements indispensables à une œuvre commencée, elle ne quittait guère le coin de sa fenêtre, où elle dessinait dès le matin.

Par l'intermédiaire d'un homme très répandu dans le clergé de Paris, une librairie religieuse de la rue Cassette l'avait chargée d'illustrer la *Vie de saint Benoît, du Mont-Cassin*, et elle voulait, à tout prix, se montrer digne et de la confiance du libraire et du haut intérêt de son protecteur. Pourtant Rosa avait jeté sur le papier cent croquis, tous hardiment enlevés, et des douze sujets imposés, elle n'en attaquait encore aucun. Etait-ce impuissance? Non, car les coups de crayon essayés çà et là attestaient une souplesse de main étonnante, une entente merveilleuse de la composition. Comment expliquer ces retards?... Une après-midi, elle me parut plus découragée qu'à l'ordinaire.

« — Qu'avez-vous ? lui demandai-je.

« — Je souffre de la tête. »

« En effet, son visage était affreusement enflammé. J'ouvris la fenêtre toute grande et nous nous y accoudâmes.

« — Vous travaillez trop, lui dis-je.

« — Ce saint Benoît me rendra folle, murmura-t-elle. Imagine-toi que je n'ai découvert le type de mon saint, ni au Louvre, ni au Cabinet des Estampes de la rue Richelieu. Quant à sa sœur, sainte Scholastique, pas le moindre profil. Chaque maître, depuis Pietro Novelli jusqu'à notre Lesueur, a composé ces deux figures à sa façon.

« — Faites comme eux, parbleu! Et tenez, puisqu'il vous faut des têtes, en voici deux qui me paraissent ne pas manquer de caractère. »

« Au même moment, devant la porte du séminaire

des Irlandais, un vieillard, ayant au bras une jeune fille, causait avec un ecclésiastique. Le vieillard se présentait de face, chapeau bas. Je ne vis jamais attitude plus distinguée, plus fière, plus noble, plus magistrale. La jeune fille semblait distraite; elle regardait à droite, à gauche, une fois même elle tourna les yeux de notre côté. Quelle expression à la fois énergique et suave! Sans que je m'en aperçusse, Rosa quittait la fenêtre, où l'admiration me retenait cloué, et, quand je la rejoignis dans la chambre, elle avait déjà, à grands traits, esquissé son premier sujet tout entier.

« — C'est superbe! m'écriai-je.

« — N'est-ce pas? dit-elle.

« — Mais comment êtes-vous parvenue à croquer si lestement ces deux physionomies ?

« — J'ai fait autrefois le portrait de cette jeune fille. Elle s'appelle mademoiselle Claire de Pierrerue. Elle est avec son père... »

« Ce dessin, amené aujourd'hui à son degré de perfection définitif, est un chef-d'œuvre ; c'est en le terminant que Rosa Keller est tombée évanouie et que, sans s'en douter, avec votre nom, elle a articulé celui de sa rivale.

— Vous osez appeler mademoiselle de Pierrerue la rivale de cette fille ?

— Cette fille va payer de sa vie le malheur de vous avoir rencontré sur ses pas.

Les deux jeunes gens n'échangèrent plus une parole. Ils s'arrêtèrent devant une maison basse et d'assez piètre apparence de la rue des Irlandais. Ils se donnèrent

une poignée de main silencieuse. Le peintre leva le bras vers le bouton de la sonnette.

— A propos, lui demanda Falgouët, ne pourriez-vous me montrer ce dessin de Rosa Keller ?

Salmon hésita. Puis, tout à coup :

— Rosa dort maintenant... Elle ne vous verra pas.... Venez !

La porte s'ouvrant, ils se glissèrent dans l'escalier.



# V

Les deux amis s'arrêtèrent au premier étage. Salmon frotta une allumette contre le mur, saisit sur une planchette, dans une encoignure, un flambeau de cuivre, et le palier se trouva éclairé.

— Surtout, parlons bas! murmura le peintre.

Un loquet fut soulevé doucement, et ils pénétrèrent dans une grande pièce plus longue que large, dont les carreaux, mal retenus par le plâtre usé, branlaient sous la pression des pieds. A droite, en entrant, deux fenêtres étroites ouvraient sur la rue des Irlandais, et vis à vis les deux fenêtres se dressait un petit lit en fer, drapé misérablement d'une grosse couverture de laine brune à bordure tailladée. Les murailles étaient blanchies au lait de chaux et présentaient, çà et là, des gravures collées avec des pains à cacheter. Le mobilier,

qui se bornait à quelques chaises de merisier, à une table en bois de sapin comme on en rencontre dans toutes les cuisines parisiennes, à une commode de noyer, avait un air de pauvreté et de tristesse singulièrement accru par le désordre où l'on voyait toutes choses. Dans un coin, à deux pas du lit, des assiettes qu'on avait négligé de nettoyer; près du poêle, dont la cendre coulait à porte pleine, un sac de coke répandu; plus loin, un vaste carton effondré, d'où s'échappaient pêle-mêle dessins, croquis et feuilles de papier blanc; enfin, là-bas, sur le dossier de je ne sais quel vieux fauteuil garni en panne rouge effiloquée, une robe de soie noire, et puis, traînant à terre, des bottines maculées de boue.

Tandis que Théven promenait un œil morne sur tant de misères, Salmon, qui avait marché sur la pointe des pieds, s'escrimait à fermer un rideau de damas bleu passé qui pendait, comme un grand lambeau, tout au fond de la chambre. Mais plus il mettait de précautions à pousser les anneaux sur la tringle, plus ils résistaient, et une fois l'étoffe, trop tendue, jeta un petit cri qui annonçait un déchirement.

« Ma foi, j'y renonce, » marmotta le paysagiste entre ses dents.

Il revint vers le Breton.

— Mon cher Falgouët, lui dit-il, prenez une chaise et ne bougez pas. Rosa dort très légèrement... Ce rideau a le diable au corps : si je m'y acharnais davantage, il volerait en éclats.



Puis, dessinant un geste qui étalait avec une complaisance cynique et railleuse le dénuement honteux de cet intérieur :

— N'est-ce pas qu'il est joli, le mobilier de M. Grippon ?

— Grippon? répéta Théven se soulevant de son siége, Grippon ?

— Chut!

— C'est donc Grippon qui a logé Rosa Keller rue des Irlandais?

— Certainement.

— Et vous avez souffert cela, vous ?

— De quel droit l'aurais-je empêché? Rosa est libre de vivre à sa guise, d'aller ou de ne pas aller où il lui plaît. Ne vous ai-je pas dit que, de moi à elle, il n'existe d'autre lien qu'un lien d'affectueuse gratitude ? D'ailleurs, à vous parler franchement, je ne vois pas pourquoi, ayant, à une autre époque, accepté les bienfaits de M. de Pierrerue, elle les eût refusés aujourd'hui.

— Il n'est pas question de M. de Pierrerue, mais de son intendant, Jean-Baptiste Grippon.

— Eh bien! M. Jean-Baptiste Grippon est un intendant fort gentil.

— Vous ne connaissez pas cet homme.

— Il se peut, mon cher Falgouët, que, dans la situation délicate où votre amour vous place vis à vis de M. de Pierrerue et de sa fille, M. Grippon vous ait été plus d'une fois désagréable. L'intendant me paraît fort dévoué à son maître, et peut-être a-t-il cru le servir en contrariant vos projets. Quels que soient ses torts

envers vous, je ne veux pas méconnaître les services qu'il a rendus à Rosa. Quand, après mon entrée à l'hospice, cette pauvre fille, atteinte au cœur par des révélations inattendues, errait à travers la montagne Sainte-Geneviève comme une bête blessée, et était sur le point de consommer je ne sais quel lamentable suicide, M. Grippon lui ouvrit cet asile, et, en faisant sonner haut le nom de M. Pierrerue, eut l'autorité de l'y retenir. Vous l'avouerai-je? durant les premiers jours, l'intendant dut même pourvoir à tous les besoins de cette malheureuse désespérée...

— Et Rosa, si fière, a permis qu'on l'humiliât à ce point?

— Vous lui aviez porté un tel coup qu'elle était déterminée à se laisser mourir de faim. Pourtant son héroïsme tomba avec la fièvre brûlante qui l'embrasait, et elle mordit en fin de compte au pain de M. de Pierrerue.

— Quelle honte!

— Falgouët, pour vous comme pour moi, il y aurait, en effet, honte et lâcheté à accepter de semblables aumônes; mais il s'agit d'une femme, songez-y!

Le Breton tressaillit. Les derniers mots de Salmon venaient de déchirer le voile qui, une minute, lui avait caché son propre abaissement. En vérité, c'était bien à lui à reprocher ses faiblesses à Rosa Keller! Il craignit que le peintre n'eût pressenti l'abjection où il était lui-même tombé, et de la tête aux pieds, des gouttelettes de sueur froide lui pointèrent à la peau.

— Ce dessin de saint Benoît?... balbutia-t-il, redou-



tant un silence qui peut-être eût permis à Salmon de le fouiller jusqu'aux entrailles.

— Je vais vous le montrer... Mais, auparavant, puisque vous me paraissez soucieux de la fierté de Rosa, apprenez que notre artiste vit désormais de son travail. Il n'a tenu même qu'à M. Grippon d'être remboursé des quelques sous dépensés pour elle. Rosa, ayant ces jours derniers touché cent cinquante francs de son libraire, s'entêtait à cette restitution, et il a fallu l'obstination plus forte de l'intendant pour l'obliger à lâcher prise. Le marquis de Pierrerue donne et ne veut pas qu'on lui rende.

« — Chez lui, la charité est absolue, comme chez Dieu, » a conclu M. Grippon.

« Tant d'insistances de la part de Rosa Keller ne dénoncent-elles pas une âme capable de défier toutes les détresses? Qui nous assure que vous ou moi, placés dans sa position désastreuse, nous n'eussions pas faibli? J'ai prouvé par dix ans de lutte que je ne suis pas dépourvu de toute énergie; il n'en est pas moins vrai que, lorsque Rosa me racontait son attitude stoïque devant un malheur écrasant et les pensées fortes qui lui venaient à l'esprit, je me sentis rougir plus d'une fois. Qui sait si, précipité dans cet abîme de douleur, je n'eusse pas capitulé? Tenez! la maladie me touchait à peine que je vous demandais de l'argent. Au caractère que je lui connais, notre jeune artiste se fût laissé transporter à la Pitié, avant d'appeler personne à son secours.

— A Dieu ne plaise que je cherche à refroidir votre

enthousiasme pour Rosa Keller! Je crois que vous n'êtes pas suffisamment renseigné, voilà tout. Je vous en prie, interrogez Grippon.

— Quoi! l'intendant...

— Ce n'est pas la première fois que Grippon rencontre Rosa Keller. Vous m'avez avoué qu'en d'autres temps, M. de Pierrerue témoigna quelque intérêt à cette fille. C'est justement à ces temps-là que je fais allusion. Grippon fut très galant, et j'ai bien peur qu'aujourd'hui... Mais à propos, vous oubliez toujours ce dessin...

Salmon se leva.

— Falgouët, dit-il d'une voix étouffée, mais où l'on démêlait une irritation profonde, je veux que vous voyez Rosa; quand vous l'aurez vue, vous n'oserez plus la calomnier.

— Puisque vous m'y contraignez, je vous donne ma parole d'honneur que Grippon a été son amant!

Le peintre n'entendit rien, il avait pris le flambeau d'une main crispée, se dirigeant vers le fond de la chambre. Il écarta légèrement le rideau de damas, puis fit au Breton un geste impératif. Je ne sais quelle curiosité malsaine le poussant, celui-ci obéit.

Le spectacle qui s'offrit aux yeux de Falgouët était navrant. Dans une alcôve noire et sans air, apparaissait une misérable couchette de bois peint. Sur le matelas unique de cette couchette se dessinait une forme humaine. Rosa Keller reposait appuyée tout entière sur le dos, et sa tête, doucement relevée par l'oreiller, se

trouva tout à coup en pleine lumière. Théven frissonna. Malgré les nouvelles sinistres de Salmon, il n'avait pu prévoir un si épouvantable changement chez cette fille, naguère si fraîche, si gaie, si jolie.

Hélas ! le peintre disait vrai, Rosa Keller avait reçu le coup de la mort. Le front portait des taches presque livides, les joues étaient creuses, et les yeux, cachés sous les arcades sourcilières béantes comme des trous, semblaient avoir diminué de volume. Le nez seul, où la maladie, pour ainsi parler, avait fait éclater les coups de ciseau du divin sculpteur, se montrait dans les proportions de ses lignes d'une pureté admirable et conservait à cette face moribonde une noblesse, une distinction surprenantes. Évidemment, Dieu avait posé là la marque d'une beauté intelligente et supérieure. Les cheveux, en ondes épaisses, coulaient le long des tempes, négligemment partagés par les doigts.

A mesure que Falgouët contemplait ce visage, si beau dans sa ruine et dans sa destruction, il se sentait gagné par une pitié immense. Douloureusement troublé jusqu'au fond de l'âme, il voulut tout voir. Il regarda le col aminci, les clavicules saillantes, les seins affaissés, il suivit de l'œil le corps qui allait en s'aplatissant sous la couverture et s'évanouissait enfin.

Il se tourna vers Salmon.

Salmon pleurait.

Il se pencha sur Rosa pour écouter sa respiration oppressée. Comme un cri trop longtemps contenu, un sanglot déchirant s'échappa de sa poitrine. Salmon le saisit au bras vivement et le poussa hors de l'alcôve.

— Que fais-tu là, mon ami ? demanda Rosa Keller, subitement réveillée.

— Je rentre... Je n'ai pas envie de dormir... et je cherche un livre à lire, balbutia le peintre.

— *Wilhelm Meister* est sur cette chaise, prends-le, c'est fort ennuyeux... J'ai un battement de cœur !... Tu n'as pas entendu crier ?

— Crier ? pas le moins du monde.

— Ah ! ça, dis donc, toi, tu as l'air tout drôle. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose à la Renaissance ?

— Rien, absolument rien.

— Tu as vu Ferrall ?

— Je l'ai vu ; il arrive de là-bas en très bonne santé.

— Et *lui*, a-t-il paru à ce dîner ?

— Oui.

— Que t'a-t-*il* dit ?

— A moi personnellement peu de chose.

— *Il* ne t'a pas demandé si tu m'avais vue ?

— Comment m'eût-*il* fait cette question ? *Il* ne me croit pas mieux informé sur votre compte que Verdier, Brissonneau ou Krüger.

— Tu aurais pu *lui* laisser deviner par un mot...

— Une autre fois, si cela vous plaît...

— Non, non, je t'en prie, ne *lui* parle jamais de moi !... Il faut *le* laisser aimer mademoiselle de Pierrerue. *Il* est digne d'elle, et je suis indigne de *lui*... Couche-toi, va, Salmon.

— Et vous, ma chère Rosa, vous rendormirez-vous, si je me couche ?

— Certes !

— Allons, faites cela pour votre ami... Bonsoir!

Salmon reparut dans la chambre, la bougie à la main.

— Et *Wilhelm Meister*, tu ne l'emportes pas?

— Tiens! c'est vrai.

Il rentra dans l'alcôve.

— A propos, durant ce dîner, étais-tu assis à côté de *lui?*

— Non, le hasard *l*'avait placé entre Ferrall et Karolus Bertrand.

— Paraissait-*il* content?

— Vous le savez bien, *il* ne fut jamais d'une gaîté folle.

— Pauvre garçon! *il* souffre... Pourtant il a tort de se tourmenter comme cela... Ses affaires ne sont pas en si mauvais chemin... *Il* sera heureux, *lui!*...

— Je gage que vous avez reçu de nouveau la visite de M. Grippon?

— Il est resté jusqu'à minuit et demi; je travaillais, il parlait. Que barbouillait-il en son patois? Il ne m'en souvient guère... Mais ce que je n'ai pas oublié, c'est le discours que je lui ai tenu : « *Si vous voulez que je vous aime*, lui ai-je dit, *il faut...* »

— M. Grippon veut donc que vous l'aimiez?

— Tous les hommes ne sont pas insensibles comme Théven Falgouët.

— Avant de m'attirer chez vous, Rosa, vous eussiez peut-être dû m'avouer...

— T'avouer quoi?... Je t'avoue que j'exècre cet homme, que cet homme est lâche, méprisable, infâme... Cela te suffit-il?

— Alors, pourquoi l'autoriser à franchir cette porte ? Pourquoi surtout accepter de lui...

— Pourquoi ? pourquoi ?...

Il y eut un silence. Puis, avec une incroyable exaltation, la malade poursuivit :

— N'as-tu pas entendu raconter qu'il existe à Paris une fille singulière, une fille qui, au milieu de toutes les dégradations du corps, a conservé l'entière virginité de son âme et de son esprit ? Salmon, cette fille s'appelle Rosa Keller, et tu l'as sous les yeux. Lasse enfin d'être aimée par des fous qui sans cesse profanent l'amour, Rosa voulut aimer elle-même ; mais elle eut beau, comme un archange, s'élever par l'élan superbe de ses ailes jusqu'aux sommets inaccessibles de la passion, l'idéal amant qu'elle avait entrevu ne crut pas à sa pureté, et, par son dédain, la replongea au gouffre de ses misères passées... Que faire ?... Dans la première heure, ainsi que Lucifer précipité dans l'abîme, elle montra son poing fermé au ciel ; mais la rage farouche qui lui gonflait le cœur s'apaisa, et Rosa Keller, vaincue, anéantie, broyée, redevint, par le mépris des hommes et d'elle-même, la fille douce, affectueuse, dévouée, qu'on avait toujours connue.

Ces mots avaient été débités, déclamés, avec l'exaltation ardente de la pythonisse sur le trépied. Ceux qui ont fait une étude patiente du système nerveux savent à quel lyrisme inouï de gestes et de paroles sont susceptibles d'arriver les femmes dont la pudeur ne réfrène plus les désirs.

Rosa reprit :



— Tu ne devineras jamais, mon pauvre Salmon, à quel martyre je me dévouai volontairement, une fois bien convaincue que Falgouët ne pouvait m'aimer. C'est fou, cela ! mais ma vie ne fut-elle pas une suite non interrompue de folies ? Comme je tenais à expier mes hontes, je fis le serment insensé de m'employer de toutes mes forces au mariage de Falgouët avec mademoiselle de Pierrerue. Je pouvais quelque chose, car Grippon gouverne le marquis, et moi je gouverne Grippon. Apprends tout : Je fus la maîtresse de l'intendant, et, aujourd'hui encore, l'espoir qu'il conserve de me récupérer, malgré le mal qui me défigure, le met tout à fait à ma merci. Il y a quelques jours, il me promettait d'installer Falgouët dans la maison de son maître, et tout à l'heure il s'est engagé à intéresser à l'amour de Falgouët un vieil évêque breton, directeur de mademoiselle de Pierrerue. Voilà mon œuvre, Salmon. Malheureusement, les résistances de tout mon être ont épuisé mes forces, et je mourrai sans avoir vu un bonheur que j'aurai fait en l'exécrant.

Le peintre restait muet : il hésitait entre l'enthousiasme et la colère. Il admirait le désintéressement étrange et sublime de Rosa ; mais il en voulait à cette fille de lui avoir, faute de franchise, créé chez elle une situation des plus ambiguës. La jeune artiste, éclairée par son exaspération même, devina les tortures secrètes de son ami.

— Salmon, lui dit-elle, puisque tu as pu aller dîner à la Renaissance, c'est que tu es à peu près guéri. Je ne te retiens plus, tu peux rentrer à ton atelier quand il te plaira.

— Et qui vous soignera, vous ?

— Oh ! moi, quand j'ai été malade, je n'ai jamais eu besoin de personne, répliqua-t-elle avec un dédain superbe.

— On verra, murmura Salmon embarrassé.

Falgouët ne put maîtriser plus longtemps les émotions qui l'agitaient. Il s'élança, et surgit au milieu de l'alcôve comme une apparition.

— Rosa Keller, s'écria-t-il, voici un ami qui ne vous abandonnera jamais !

Et, se précipitant au chevet de la pauvre fille, il lui prit les deux mains, qu'il couvrit de larmes et de baisers.



## VI

Quand Falgouët quitta la maison de la rue des Irlandais, le jour commençait à poindre. L'explication avait été longue, douloureuse, entre Rosa Keller et lui ; mais, enfin, la jeune artiste, vaincue par la fatigue, s'était rendormie, et il avait pu se dégager. Cependant Salmon le préoccupait : en lui rouvrant la porte, le peintre avait négligé de lui serrer la main et de lui dire adieu. Que signifiait une attitude si brusquement circonspecte ? Ne renfermait-elle pas une menace ?...

Falgouët, en proie à une fièvre intense, resta plus de huit jours confiné à l'hôtel Servandoni. Il travaillait un peu, puis il lisait. Sa lecture, sa seule lecture, était le petit livre de Claire. Le charme qu'il éprouvait à revenir sans cesse aux versets mystiques de l'*Imitation*,

était décuplé par la pensée qu'en y abandonnant son âme, il répondait aux intentions de la bien-aimée. Au bas d'une page, il lisait : « *La cellule est douce si l'on continue à y demeurer*, » et, malgré l'intime chagrin de n'avoir encore reçu de visite ni de M. de Pierrerue, ni de monseigneur Tamisier, ni même de Grippon, sa chambre lui paraissait agréable, tranquille, douce à habiter, — il y était heureux ! Par une étrange hallucination de son cœur et de son esprit calcinés, il lui semblait parfois que Claire elle-même lui parlait à travers les paroles du livre, et alors c'étaient d'inénarrables extases. Un soir, il pleura des larmes délicieuses en parcourant ces lignes :

« *Mon ami, ne perdez point courage dans les travaux que vous avez entrepris pour moi, et ne vous laissez pas entièrement abattre par les afflictions : mais que mes promesses vous fortifient en tout événement et vous consolent.* »

« Des promesses! s'écria-t-il, des promesses! Elle m'aime! elle m'aime! »

Cependant Victor Ferrall ne délaissait pas son ami. Il venait le voir chaque jour et passait de longues heures avec lui. Convaincu, désormais, que toute tentative pour arracher Falgouët à sa passion furieuse ne pouvait amener qu'un éclat fâcheux, il s'était résigné au rôle très effacé de confident. Certes, il lui en coûtait, lorsque Théven lui communiquait ses desseins, lui déroulait ses plans, l'initiait aux secrets de la stra-



tégie qu'il devait suivre pour marcher sûrement à la conquête de mademoiselle de Pierrerue, de ne pas hasarder une observation, de tout croire, de tout approuver. Il attendait patiemment.

Victor Ferrall était une volonté énergique, un caractère ferme, une raison droite, et son amitié empruntait à toute sa nature franche, entière, quelque chose d'austère et de viril. Il n'aimait pas Falgouët comme les hommes s'aiment entre eux communément; il l'aimait comme deux artistes seuls peuvent s'aimer, quand de basses rivalités ne les ont pas pervertis et que leurs âmes n'ont pas cessé, un jour, de communier aux mêmes ferveurs de la pensée, aux mêmes enthousiasmes du beau. Dès les commencements, frappé de la mobilité nerveuse de Théven Falgouët, entrevoyant dans une disposition presque morbide à s'émouvoir une source merveilleuse de richesses artistiques, il l'avait pressé d'entrer dans la carrière et lui avait fait l'avenir certain. Comment oublier cela ?

Quand il s'éloignait de l'hôtel Servandoni ou y retournait, Ferrall se surprenait quelquefois repassant dans son esprit cette époque heureuse où, feuille à feuille, il dépliait l'intelligence de Falgouët comme une fleur, et goûtait la volupté suprême de la reconstituer sur sa tige par le prestige de sa parole et l'autorité de ses conseils. Et de pareils efforts auraient été en pure perte ! et mademoiselle de Pierrerue devait, aujourd'hui, détruire un ouvrage où il avait mis toutes les ingéniosités de son esprit, toutes les délicatesses de son cœur ! Il sentait une noire jalousie sourdre au fond

de son être, et jurait pour la centième fois de sauver son ami, de le rendre à son art, à ses devoirs, à son avenir.

Durant les longs jours que la fièvre le contraignit à passer dans sa chambre, Théven essaya de combler les lacunes involontaires de ses lettres à Victor Ferrall. Il s'ouvrit à son ami des détails les plus intimes de sa situation. Après lui avoir retracé les portraits en pied du marquis de Pierrerue, de Claire, de monseigneur Tamisier, de Grippon, il lui indiqua d'un trait, dans le fond du tableau, les figures secondaires de MM. Duport, de la Salvetat, de Nayrouse, de madame de Prémians, puis fit jaillir de l'ombre la silhouette formidable de Gaspard Wasmus.

Ferrall écoutait et ne soufflait mot. Falgouët, lancé toutes voiles hors, raconta son dernier entretien avec Rosa Keller et les craintes qui lui venaient du côté de Salmon.

Victor Ferrall se taisait.

Ce fut seulement le huitième jour de la claustration de Falgouët, lorsque, las d'attendre des nouvelles de la rue du Puits-qui-Parle, il fit connaître sa résolution bien ferme d'aller en prendre lui-même, que son ami se décida tout à coup à parler.

« Mon cher Théven, lui dit-il, mon avis est que vous devez attendre encore. Si M. de Pierrerue vous néglige, ce ne peut être que pour le plus grave motif, et une visite de vous à l'hôtel de la rue du Puits-qui-Parle ressemblerait à de l'obsession. Je vous le répète, attendez ! M. de Pierrerue vous aime, il croit en vous, il espère en vous, et vous le verrez paraître, dès que la

santé de madame de Prémians lui donnera moins de souci. Je ne puis en douter : la maladie seule de cette femme retient le marquis. Grippon ne vous a-t-il pas avoué que la perte de madame de Prémians entraînerait la ruine totale de la *Société de Secours Intellectuels?* Pensez alors, quand la comtesse agonise, dans quelle fièvre, quel accablement, quel désespoir doivent vivre tous ces hommes dont l'entreprise s'écroule, dont l'existence finit ! Je suis sûr que le féroce Wasmus lui-même pleure en ce moment, tant lui est douloureuse la perspective d'une caisse que la mort va faire vide à jamais.

« Certes, vous m'avez trop bien renseigné sur l'œuvre de M. de Pierrerue, je sais trop quel lien délicat vous y attache pour en parler légèrement. Oui, ce gentilhomme languedocien, revenu de l'émigration pour livrer ce qu'il appelle *la dernière bataille de la Monarchie*, a une fière tournure, c'est un héros. Cependant, comprend-on que, son idée une fois étudiée et mûrie, M. de Pierrerue en ait remis l'exécution à des usuriers et à des cuistres ? Peut-être le marquis, obsédé par les préoccupations supérieures de son plan, répugne-t-il aux misères de l'application. L'action, la pratique furent toujours la pierre d'achoppement de ces grands inventeurs politiques. Mais alors, que faisaient MM. de la Salvetat, de Roquefeuil, de Nayrouse, Duport et tous ceux qui avaient apporté leur adhésion effective à cet extraordinaire complot ?

« Pour ma part, je suis trop convaincu de l'élan irrésistible des peuples vers la liberté, pour croire

qu'avec une organisation meilleure la *Société de Secours Intellectuels* eût pu jamais devenir un danger sérieux pour la Révolution. Sait-on, néanmoins, quand l'hésitation est encore possible entre hier et demain ; que la bourgeoisie s'accroche désespérément à ses priviléges ; que le clergé, vendu à l'Etat, pèse de toute son ombre sur le paysan, si quelques esprits résolus, non pas recueillis indistinctement à travers toutes les bohêmes de Paris, mais choisis sur un grand nombre, disciplinés par des études sévères, pleins d'audace et de vaillance, n'eussent pas créé des embarras à la démocratie ? Dans tous les cas, il y aurait eu bataille, comme le demandait M. de Pierrerue, et, les armes à la main, la Monarchie eût peut-être arraché à la Révolution de longues années d'armistice et de vie.

— Cette dernière bataille sera livrée, je vous le jure.

— Illusion, mon cher ami, pure illusion! M. de Pierrerue a beau se démener pour faire croire à l'existence de sa *Société*, sa *Société* est morte. Avant que la Révolution se levât pour l'écraser, Jean-Baptiste Grippon et Gaspard Wasmus l'avaient mise en complète déroute. L'argent manque désormais, tout est fini. Tandis que votre marquis, enlevé par l'essor de son idée unique, bâtissait en haut, dans les nuages, un monde d'autorité, de puissance, de majesté royales, comme on n'en vit jamais; en bas, deux hommes, s'agitant dans la vase des plus sordides intérêts, édifiaient leur fortune aux dépens de ses rêves superbes. Aussi pourquoi M. de Pierrerue abandonnait-il le recrutement de son armée à des misérables, dont, après

huit jours de relations, il eût dû démêler les instincts cupides, l'atroce perversité? C'était à lui de découvrir les soldats de sa cause, lui seul avait assez de tact, de séduction, de finesse pour le faire. Falgouët, ce n'est pas Grippon qui vous eût amené à l'hôtel Servandoni, et vous y avez suivi M. de Pierrerue, dominé par le despotisme de sa parole, par tout l'empire de sa personne. Je fais plus que respecter le sentiment qui vous retient dans cette maison, je l'admire et je l'approuve. Mais, ici, nous nous rencontrons encore en face de Grippon; car, si j'ai bien pénétré cet homme, non-seulement par un système habile de comptabilité en apparence régulière, il a ruiné l'œuvre de M. de Pierrerue; mais, à cette heure même, il tient dans ses mains et le sort du marquis et celui de sa fille.

— De sa fille, Ferrall, de sa fille?

— Ecoutez-moi, et peut-être vous convaincrai-je de la toute-puissance de Grippon. Dès les premiers jours de la *Société de Secours Intellectuels,* je vois cet intendant, ramassé dans je ne sais quel séminaire, miner l'entreprise à laquelle on l'a imprudemment associé. Le ver a pénétré dans le fruit; il le rongera jusqu'à la dernière miette de chair. Au début, timide et gauche dans le crime, il prélève quelques gros sous à peine sur les sommes destinées aux *enfants de la Société;* bientôt, il ose happer les pièces blanches; enfin, s'enhardissant par l'habitude, les louis, les billets de banque ne l'effraient plus, et il les empoche hardiment. Dieu! quelle manne tombe de la main de

M. de Pierrerue! Le défroqué de Saint-Nicolas-du-Chardonnet a découvert son abbaye de Thélème; car, dans cette benoîte *Société de Secours Intellectuels*, il trouve et les satisfactions de sa convoitise et celle de sa luxure.

« Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme. »

« Grippon a reçu la mission délicate de flairer la misère intelligente dans les endroits publics : cafés, théâtres, bals; et lui, capable de tous les courages, va danser au Prado, enlève une jolie fille, pousse l'insolence jusqu'à la présenter à son patron et met au pillage le budget des pauvres pour défrayer ses crapuleuses amours. Véritablement, une pareille scélératesse m'épouvante, et si je ne me souvenais que ce maroufle a porté l'habit ecclésiastique, qu'il a vécu dans l'Eglise, je ne me l'expliquerais point. Falgouët, un prêtre digne de ce nom, à quelque culte d'ailleurs qu'il appartienne, est fait pour imposer le respect. Mais qu'attendre de ces échappés du sanctuaire? Quelle sera, dans le monde, l'attitude de ceux qui, de bonne heure, jonglèrent pour ainsi dire avec les choses sacrées, vécurent en familiarité avec Dieu? Incontestablement, il faut que la religion purifie ou pervertisse. Cela vous explique la cruauté froide de Grippon, lequel immolera à ses honteuses débauches, à son âpre cupidité, le marquis de Pierrerue, sa fille, toute la *Société de Secours Intellectuels*, vous-même, si on ne l'appréhende bientôt au collet pour l'étouffer dans son infamie.

— Mais alors, je vais lui sauter à la gorge!

— Gardez-vous d'une violence qui vous perdrait. Machiavel a écrit tout exprès pour vous cette pensée profonde : « *Quant aux puissants, ou il ne faut pas les toucher ou, lorsqu'on les touche, il faut les tuer.* »

— Aussi tuerai-je ce misérable !

— C'est fou, ce que vous dites là, Théven, et si, tout le premier, je vous invite à ne pas épargner Grippon, — comprenez-moi bien — j'exige pour cela que vous attendiez l'heure propice. Un peu de sang-froid, que diable !... Comment, vous n'êtes rien dans la *Société de Secours Intellectuels*, vous n'avez encore rendu aucun service, et déjà vous vous croyez capable de démasquer un homme aussi fin, aussi précautionné que Grippon !

— Je prouverai à M. de Pierrerue que son intendant le trompe, je lui citerai les faits relatifs à Rosa Keller, je...

— Et vous êtes assez naïf pour espérer que ce marquis hautain vous permettra de faire la preuve de vos allégations ! Vous ne devinez donc pas qu'en dénonçant à M. de Pierrerue les menées honteuses de Grippon, vous le blesserez lui-même jusqu'au fond de l'âme ? Les hommes, à quelque hauteur que les maintienne le niveau habituel de leurs pensées, souffrent mal aisément les atteintes à l'amour-propre, et le Fondateur ne vous pardonnera jamais de l'avoir mis en face de son complet aveuglement. Soyez-en persuadé, mon ami, dès les premiers mots, on vous coupera la parole, et comme vous n'avez poussé que de faibles racines dans la *Société*, on vous arrachera d'un sol où vous n'étiez pas digne de germer.

— Dans ce cas, au lieu de courir sus à Grippon, il faut le laisser poursuivre librement ses entreprises criminelles ?

— Votre intérêt l'exige.

— Est-ce aussi dans Machiavel que vous avez puisé cette morale ? demanda le Breton avec une ironie pleine d'amertume.

— Non, répondit Ferrall d'un ton sec, c'est dans mon amitié pour vous.

Il enveloppa Théven d'un regard où éclatait une étrange fierté ; et, rejetant sa chaise, il marcha vers la porte de la chambre. Au moment où il en soulevait le loquet, Falgouët s'élança vers lui.

— Quoi ! vous me quittez ? lui dit-il.

— Il est assez manifeste que vous n'avez pas besoin de mes conseils.

Falgouët lui prit les deux mains dans les siennes, les serra étroitement. Puis, levant des yeux où soudain brillèrent de grosses larmes :

— Vous savez bien, Ferrall, balbutia-t-il, vous savez bien que j'aime mademoiselle de Pierrerue, que je l'aime éperdûment, et que, si vous m'abandonnez, je suis capable de perdre la tête. Voyons, ne m'en veuillez pas ! Hélas ! si vous aimiez comme j'aime, peut-être feriez-vous plus de sottises que je n'en fais.

Sans mot dire, Victor Ferrall rétrograda et se rassit.

— Théven, me croyez-vous votre ami ? demanda-t-il après un long silence, en modérant l'âpreté naturelle de sa voix.

— Si je vous crois mon ami ! Qui donc ai-je fait le

confident de mon amour ? à qui donc ai-je livré les plus intimes secrets de mon âme ?

— C'est justement parce que votre confiance en moi a été absolue que je vous ai parlé avec une entière franchise... Oui, il est de votre intérêt que vous continuiez à fermer les yeux sur les faits et gestes de Grippon. Si le rôle que vous devriez jouer dans l'œuvre immense de votre bonheur vous apparaissait aussi nettement qu'il m'apparaît à moi-même, il y aurait une attitude plus habile à adopter vis à vis de l'intendant de M. de Pierrerue. Mais je n'essaierai pas d'obtenir de vous certaines flagorneries adroites, où Grippon s'empêtrerait à la longue, comme un hibou dans des branchettes chargées de glu. Je le sais, la dissimulation, qui est une vertu chez l'homme politique auquel incombe le sort des Etats, devient une honte chez le simple particulier qui la porte dans le débat de ses mesquins intérêts privés. Cependant, vous qui croyez à l'amour, qui placez l'amour bien au-dessus de toute domination, de toute gloire, ne pourriez-vous, pour cet amour qui vous tient au cœur, vous résoudre à quelque semblant d'hypocrisie ? Falgouët, à moins qu'il ne vous plaise d'être broyé sous le talon des passants, vous apprendrez, en avançant dans la vie, à dépouiller votre âme des timidités qui l'énervent. Entre Grippon et vous, c'est la guerre, n'est-il pas vrai ? une guerre à mort. Recourez donc à toutes les armes, et si, comme c'est ma conviction, la ruse doit vous servir à terrasser votre ennemi, employez-la sans hésiter. N'est-ce pas par la ruse, une ruse infâme, que Grippon s'est

emparé du marquis de Pierrerue, trop noble et trop grand pour discerner le piége sous ses pas ? N'est-ce pas par la ruse, la ruse infernale de l'homme d'église à l'air contrit, humilié, que Grippon a ruiné M. Duport, M. de la Salvetat, et qu'il a contraint ce pauvre évêque Tamisier à vendre la maisonnette et le champ paternels ? N'est-ce pas par la ruse qu'il compte vous asservir vous-même, et, après avoir dévoré votre fortune, vous rejeter dans ce gouffre de misère et de désespoir, dès longtemps préparé pour ses victimes ?

— Dévorer ma fortune ?

— Savez-vous par qui Maurice Verdier connut la mort de son père ? Par Gaspard Wasmus. Tandis que la famille de Verdier chargeait tout bonnement la poste de porter la triste nouvelle à notre ami, un homme d'affaires de Besançon prévenait Wasmus par le télégraphe. Oh ! les hommes d'affaires ! Souvenez-vous de votre dernier entretien avec Grippon. Ne vous a-t-il pas dit que votre fortune vous donnait le droit de prétendre à la main de mademoiselle de Pierrerue ? Or, comment a-t-il appris la situation de votre père ? Le fait crève les yeux : Wasmus a ouvert sur vous l'enquête qu'il ouvre sur le plus infime de ses clients, et il a communiqué votre dossier à son ami. Quelle joie ont dû éprouver ces deux fripons à la découverte des six ou sept cent mille francs gagnés, à Brest, par M. Jéhoël Falgouët ! Quels regards et quelles poignées de mains ils ont dû échanger ! Aussi Grippon déploie-t-il, à vous interroger, toute l'habileté d'un juge instructeur. Il va, il vient, il vous propose une chambre rue

des Postes. « *On renouvellera les papiers, on rafraîchira les peintures...* » Tout à coup, il pousse sa pointe sur Brest... Pourtant, comme il redoute d'éveiller le soupçon, afin de vous éblouir, il vous montre tout aussitôt mademoiselle de Pierrerue, vous jure qu'il la connaît bien, et qu'elle est on ne peut mieux faite pour comprendre un artiste de votre valeur. Sauf à vous rire au nez, quand il croira vous tenir, il n'est pas de basses caresses à votre amour-propre que n'invente ce hideux défroqué pour vous arracher le double secret de votre fortune et de votre cœur. Eh bien ! puisque Grippon n'a pas craint de nous laisser entrevoir toute l'étendue de sa convoitise, que sa convoitise nous serve à le perdre et à vous sauver.

— Le moyen, mon cher ami, le moyen ?

— Madame de Prémians se meurt, et si Grippon supporta vos attaques très directes, le jour où il vous surprit causant avec mademoiselle de Pierrerue, c'est que, tenant des instructions de Wasmus, il convenait de vous ménager. Ne vous y méprenez pas, vous êtes non-seulement l'espoir de M. de Pierrerue, mais aussi celui de Grippon. Tandis que le premier compte sur votre intelligence pour mener à bout une entreprise qui, malgré tout, ne va pas sans quelque grandeur, le second, plus pratique, a jeté son dévolu sur la fortune qui ne peut manquer de vous échoir, et veut en arrondir son propre bien. Avec la confiance d'empocher votre argent, comme il empocha celui de la *Société* tout entière, il n'est pas de services que Grippon ne soit capable de vous rendre. Dans l'espoir que

vous lui serez docile, ne vous a-t-il pas déjà meublé une chambre rue des Postes, et n'a-t-il pas promis à Rosa Keller d'amener l'évêque thibétain à favoriser votre mariage avec mademoiselle de Pierrerue ?

— Mon mariage avec mademoiselle de Pierrerue ! mon mariage !...

— Mesurez donc la puissance de l'intendant et sachez l'utiliser pour la réussite de vos desseins. Quand cet ignoble usurier, qui tient par un fil, le fil cruel de la dette, et le Fondateur et les Organisateurs de la *Société de Secours Intellectuels*, aura fait jouer ses pantins au bénéfice de votre amour, et que mademoiselle de Pierrerue, gagnée à vos sentiments, sera devenue votre femme, c'est alors qu'il conviendra de secouer l'influence de ce misérable et d'étaler ses crimes aux yeux de tous. Jusque-là, je vous en conjure, Falgouët, de la résignation, du calme, et, s'il se peut, de l'habileté.

— O Ferrall ! ô mon ami, mon unique ami ! s'écria Théven dans une explosion de joie insensée.

Il lui sauta au cou, puis se mit à gambader follement à travers la chambre. Enfin il s'arrêta : son bonheur l'étouffait. Il ouvrit la fenêtre et aspira quelques bouffées d'air.

— Donc, il n'y aura plus d'obstacles, mon cher Ferrall, il n'y aura plus d'obstacles ? demanda-t-il, égaré.

— Ils ne naîtront toujours pas de Grippon, et, à moins que le caractère du marquis, malgré les besoins qui l'assiégent...

— Chut ! chut ! interrompit Falgouët qui venait de plonger le regard dans la rue Servandoni.

— Qu'est-ce ?

— M. de Pierrerue !

Victor Ferrall s'esquiva.



# VII

Une minute après, M. de Pierrerue entrait dans la chambre de Falgouët.

— Bonne nouvelle, mon enfant, bonne nouvelle! s'écria le vieillard dont la face rayonnait.

— Oserai-je vous demander, monsieur le marquis?...

— Certes! cette nouvelle vous intéresse aussi, mon cher Théven. Que fussiez-vous devenu, que fussions-nous devenus nous-mêmes, tous les membres de la *Société de Secours Intellectuels,* si la mort nous eût ravi madame de Prémians.

— Alors, madame la comtesse va mieux?

— Sauvée! elle est sauvée! Dieu nous devait bien, en retour de tant d'efforts tentés pour sa gloire, de ne pas nous enlever notre dernier appui... Jusqu'à cette nuit, nous avons vécu dans la plus mortelle inquié-

tude : les syncopes se succédaient à des intervalles si rapprochés que nous redoutions de voir, à chaque instant, succomber notre pauvre amie. Ce matin enfin, elle a rouvert les yeux et nous a souri, à monseigneur Tamisier et à moi. Quelle sainte, cette femme ! Monseigneur s'est mis à genoux, je l'ai imité, et nous avons prié ardemment. Quand les médecins sont venus, le pouls était meilleur, la respiration plus libre. Évidemment, le ciel se déclarait pour notre *Société*. Et pourquoi, en effet, Dieu n'aurait-il pas fait un miracle en faveur d'une œuvre dont le but est à la fois le triomphe de la Justice et de la Vérité ?... Cependant, des jours et des nuits remplis d'angoisse m'avaient échauffé le sang, et j'ai dû sortir pour exposer un peu ma tête au grand air. Pourquoi ne vous l'avouerais-je pas ? aussi bien, il me tardait de vous voir pour vous annoncer que la *Société de Secours Intellectuels*, un moment menacée, restait debout, qu'elle n'était pas près de congédier ses *enfants*.

En articulant ces dernières paroles, il pressa la main à Falgouët d'une façon significative.

— Mais, monsieur le marquis, balbutia le jeune Breton, si la maladie de madame de Prémians vous a retenu plusieurs jours rue Saint-Dominique, je songe qu'on doit être inquiet rue du Puits-qui-Parle, et je suis peut-être bien coupable de vous retenir chez moi, quand...

— Pas le moins du monde ! interrompit M. de Pierrerue. Ma fille a eu de mes nouvelles, ce matin même, par Grippon.

— Sans cela, je vous aurais accompagné jusqu'à la montagne Sainte-Geneviève. Nous eussions causé tout en marchant.

— C'est inutile. Du reste, je ne trouverais pas ma fille maintenant : Françoise a dû la conduire aux Carmélites aujourd'hui.

Le marquis, tout entier à sa joie débordante, n'avait pas encore pris la chaise que, dès son entrée, lui avait tendue Falgouët. Il la saisit, l'approcha du feu et s'assit.

Claire étant à Vaugirard, Théven n'insista plus pour attirer M. de Pierrerue hors de l'hôtel Servandoni.

Le marquis, dont la physionomie avait revêtu soudain un caractère surprenant de gravité, fit un geste amical à Falgouët. Celui-ci, resté debout au milieu de la chambre, s'approcha du feu à son tour.

— Mon cher Théven, dit le vieillard, la perspective du malheur auquel vient d'échapper la *Société de Secours Intellectuels*, a provoqué chez moi des réflexions sérieuses. Le chevet des mourants n'est-il pas fait pour inspirer de hautes pensées? Certes, il est peu de jours dans ma vie où je n'aie trouvé quelques minutes pour me recueillir dans mon néant, comme le recommandent les Livres Saints. Je reconnais toutefois que, dans ces derniers temps, accablé d'affaires, tiraillé par des soucis de toute sorte, j'ai négligé trop souvent la méditation salutaire de la mort. Le Ciel me réservait une épreuve décisive, et la maladie de madame de Prémians m'a remis dans le sentier de ces préoccupa-

tions supérieures que ne devrait jamais fuir un chrétien. Oui, mon enfant, avec la mort de madame de Prémians, que j'ai vue imminente, m'est apparue la mort des Organisateurs de la *Société*, ma propre mort. Que Dieu me pardonne! il m'a été pénible de mourir, et mes yeux, qui connurent rarement les larmes, en ont versé d'amères sur mon œuvre anéantie. Hélas! un homme n'est qu'un homme, et là où il a mis sa fortune, son ambition, son sang, car mademoiselle de Pierrerue est aussi un sacrifice à mon idée, il a laissé la moitié de son cœur.

Falgouët frissonna.

— C'est dans ces moments de suprême angoisse, poursuivit le marquis, que j'ai formé la résolution de tenter l'impossible pour protéger la *Société* contre tout événement. Il m'a paru que si, réunissant mes notes éparses, recueillant les renseignements amassés par les Organisateurs, on écrivait une *Histoire complète de la Société*, on la sauverait de la destruction. Un livre où serait exposée, dans une longue Introduction, la doctrine du Fondateur, où serait indiqué clairement le but à atteindre, ne pourrait manquer d'être une révélation pour quantité d'hommes avides, comme nous, de relever le Pouvoir monarchique abattu. Qui sait, aux quatre coins de la terre, combien de cœurs eussent battu à l'unisson des nôtres et nous eussent apporté le secours de leurs efforts, si un mot, un seul mot leur fût parvenu pour les émouvoir! Nos pages iront trouver ces disciples inconnus et leur apprendre, quand l'autorité s'effondre de toutes parts,

que la Révolution ose partout élever sa tête hideuse au-dessus des Rois et de Dieu, ce qu'il leur reste à faire pour sauver le monde en péril.

— Ce livre, bien que les proportions ne m'en apparaissent que très vaguement, pourrait en effet ne pas être sans intérêt, dit le Breton ; mais il faudrait du génie pour l'écrire.

— Eh bien ! vous aurez du génie.

— Quoi ! c'est sur moi, chétif, que vous avez compté ?

— Sur vous.

— Monsieur le marquis, votre confiance me flatte au delà de ce que je pourrais dire ; mais, si j'avais le sot orgueil d'accepter une pareille tâche, nous en serions punis tous les deux : moi en réalisant une œuvre médiocre, vous en voyant cette œuvre incapable de servir vos desseins.

— Ne vous ai-je pas prévenu qu'il s'agissait de tenter l'impossible ?

— Encore une fois, monsieur, l'impossibile n'est qu'à la portée du génie.

— Il est également à la portée de la foi ! s'écria M. de Pierrerue.

Il se leva et fit quelques pas à travers la chambre.

— Mon cher enfant, reprit-il tout en continuant de marcher, je ne vous en veux pas de l'effroi dont vous vous sentez saisi en face de l'immense sujet que je vous propose. Moi-même, pressé jadis par le vicomte de la Salvetat de poursuivre un *Traité du Pouvoir monarchique après la Révolution,* je ne sus

répondre autrement que vous. Mais tout ne justifiait-il pas alors mes répugnances à m'engager plus avant dans une entreprise trop lourde pour moi ? Outre que, malgré des efforts obstinés, je n'avais pu acquérir le talent d'écrivain, indispensable à l'exposition nette et précise des idées, le maniement des hommes me manquait. J'avais trop de lecture, pas assez de pratique. Aujourd'hui, pour réaliser une œuvre nécessaire, ne possédons-nous pas, à nous deux, ce qui me fit défaut à une autre époque ? Vous, par un privilége où la main de Dieu est visible, vous êtes capable de développer, dans un langage aussi clair que noble, les théories les plus ardues, et moi j'apporte ce fruit amer de l'expérience qu'on ne cueille qu'aux dépens de sa propre vie. Croyez-vous, en effet, que quinze ans de luttes ne m'aient rien appris sur les hommes, que je ne sache pas que, pour la plupart, ils placent le soin de leur intérêt au-dessus de tout honneur et de toute religion ? Mon brave Théven, j'ai tenté des choses surhumaines pour arracher quelques sous à des amis, que leur fortune et leur nom eussent dû mettre au premier rang parmi les bienfaiteurs de la *Société*. Eh bien ! tant de dégoûts essuyés n'ont pas lassé mon énergie. Je n'ai pas crié à ceux qui me refusaient une miette de leur argent pour donner du pain à des centaines d'intelligences affamées : « Vous êtes de misé-
« rables égoïstes ! vous êtes plus ladres que des bour-
« geois ! » Non, je ne leur ai pas crié cela. Quand on signalait à Bonaparte un soldat surpris en flagrant délit de lâcheté, ce despote, qui avait trop piétiné sur

nous pour ne pas nous connaître, non content de n'adresser aucun reproche au poltron, lui promettait la croix si sa conduite continuait à mériter des éloges, et le plus souvent le mauvais soldat courait se faire tuer. Cette habileté de l'*Usurpateur* — il les eut toutes, les grandes comme les petites — m'avait dès longtemps frappé, et le jour où, l'essayant pour mon compte, je m'avisai de traiter un gentilhomme avare de la rue de Varenne d'homme généreux, je devinai combien elle était profonde et puisée aux entrailles mêmes de notre nature. C'est vous dire, mon cher Théven, que, si vous voulez me prêter votre plume, je suis disposé à vous enrichir de mes longues épreuves et du trésor si péniblement amassé de mes réflexions. Voyons, êtes-vous décidé ?

Falgouët n'apercevait pas distinctement ce qu'on exigeait de lui. Mais comment refuser de s'engager, avec M. de Pierrerue, dans une œuvre même irréalisable de tous points, quand le sort de Claire y paraissait si étroitement mêlé ? Ce père terrible n'avait-il pas prononcé ces paroles effrayantes : « *Ma fille est aussi un sacrifice à mon idée ?* »

— Eh bien ? insista le vieillard.

— Monsieur le marquis, dit le jeune homme, en voyant les espérances que vous daignez fonder sur moi, je regrette de n'avoir pas, de bonne heure, porté l'effort de mon intelligence sur les choses de la politique, ou de l'histoire, ou de la philosophie. S'il en eût été ainsi, je me trouverais à même, désormais, de répondre à votre confiance et de satisfaire au plus vif

désir de mon cœur, celui de commencer à reconnaître vos bontés. Toutefois, bien que mes études, purement littéraires, ne doivent guère me servir à élucider les problèmes ardus familiers à votre esprit, je mets ma faiblesse à l'abri de votre force, et je suis prêt à me jeter dans telle besogne qu'il vous plaira de m'imposer.

— De vous imposer, Théven ?

— Vous en avez acquis le droit, monsieur le marquis : ne m'appelez-vous pas votre enfant ? Je vous en supplie, faites-moi l'honneur de me traiter toujours comme votre enfant.

— Mon cher enfant ! murmura M. de Pierrerue, la voix étranglée par une émotion subite.

Il étreignit le jeune Breton. Celui-ci sentit ses yeux se mouiller : il pensait au couvent des Carmélites de Vaugirard. Oh ! il se ferait tant aimer de M. de Pierrerue, qu'il prendrait à la longue quelque influence sur lui, et arracherait Claire à sa cruelle destinée. Claire, religieuse ! Il eut toutes les peines du monde à ne pas tomber aux pieds du vieillard, à ne pas crier grâce pour elle et grâce pour lui. Voilà bien les artistes ! ces êtres sublimes et naïfs, armés toujours de leur cœur, et, parce que le cœur est l'arme la plus noble, croyant cette arme suffisante dans la bataille de la vie.

Le marquis reprit son siége près du feu.

— Théven, dit-il, vous êtes trop modeste : il me paraît que vous ne possédez pas la connaissance complète de vos facultés. Sondez-vous courageusement, et



vous démêlerez, au fond de vous-même, un philosophe à la logique irrésistible, à l'argumentation serrée. Ces qualités brillantes, je les trouve en germe dans votre critique des livres de l'abbé de Lamennais ; un travail assidu les développera. Pourquoi, d'ailleurs, établir une différence si marquée entre les œuvres de la littérature proprement dite et celles de la politique ou de l'histoire ? L'esprit humain est un, et qu'il enfante *Polyeucte* ou le *Discours sur la Méthode*, *Athalie* ou le *Discours sur l'Histoire universelle*, il ne sort pas de son unité. Ces quatre chefs-d'œuvre sont le fruit presque divin d'une même et unique raison.

— Cependant les manifestations diverses attestent...

— Non, vous dis-je ! interrompit-il despotiquement, l'esprit humain est un, comme la lumière. Seulement, Dieu n'a pas accordé à chaque individu le même degré de cet esprit, qui est le rayonnement splendide de son immortalité. Dieu, qui répudie l'égalité parmi les hommes, a eu des privilégiés, et je ne sais pourquoi je m'imagine que vous êtes un de ses élus.

— Monsieur le marquis...

— Voulez-vous dire que je me trompe ? Eh bien ! quand cela serait, quand même je devrais vous voir plier sous le faix d'un labeur écrasant pour votre cerveau, ne nous resterait-il pas la gloire, à vous, d'avoir essayé une œuvre décisive pour la restauration de l'Autorité dans le monde, à moi de vous y avoir contraint ? Mon enfant, Joseph de Maistre a écrit : « *L'homme doit agir comme s'il pouvait tout, et se résigner comme s'il ne pouvait rien.* » Si nos tenta-

tives avortent, nous ferons ce que recommande le grand politique chrétien, nous nous résignerons religieusement.

— Dans ce cas, monsieur le marquis, il ne me reste plus aucune objection à élever, et vous pouvez disposer de moi... Quand commencerons-nous à travailler?

— Aujourd'hui même je mettrai les premiers docu ments entre vos mains.

— Devrai-je les attendre ici, ou les aller chercher moi-même rue du Puits-qui-Parle?

— Depuis longtemps, Grippon nourrissait le désir de voir classer les papiers relatifs à la *Société de Secours Intellectuels*, et il a eu une idée que je trouve excellente : il a fait meubler une chambre pour vous dans la maisonnette de la rue des Postes. Vous répugnerait-il de venir habiter notre quartier un peu triste?

— Certes, en aucune façon! s'écria Falgouët, partagé entre la joie de vivre plus près de Claire et l'ennui suprême de démêler en tout ceci la main de Grippon.

— Logés pour ainsi dire sous le même toit, nos communications seront plus faciles, surtout en cette affreuse saison de l'hiver.

— C'est juste.

— Depuis que la *Société* existe, il n'est jamais arrivé à aucun de nos *enfants* de franchir le seuil de ma maison; je les vois partout, excepté chez moi. Mais dès que Grippon m'a communiqué son projet, j'ai été heureux de vous ouvrir ma porte à deux battants. Du reste, monseigneur Tamisier m'a parlé en de tels termes de votre famille si honorable...



— Quoi ! monseigneur a eu la bonté...

— N'a-t-il pas connu un de vos oncles à bord du *Centaure ?* Il m'a dit que Thomas Falgouët était un marin admirable, et, à moi, vieux soldat, cela m'est allé au cœur tout de suite.

Ce souvenir des siens, qui lui arrivait brusquement dans une situation morale des plus tiraillées, troubla Falgouët ; il pensa à son oncle, à sa mère morte, à son père qui lui était devenu étranger, et quand il voulut répondre au marquis, un sanglot lui coupa la voix.

M. de Pierrerue se tut, saisi de respect. Puis, comptant arracher le jeune Breton à une douleur dont l'intime secret résidait dans la nature souverainement exquise de Falgouët, il l'invita à sortir avec lui.

— Venez ! lui dit-il. Puisque madame de Prémians est désormais hors de danger, je veux aller vous installer moi-même dans votre nouveau logement.

Théven lui prit le bras, et ils marchèrent vers la porte.

Au même instant, on frappa un coup sec.

Falgouët souleva le loquet et ouvrit. Monseigneur Tamisier et Grippon parurent. L'homme d'affaires portait la tête basse ; il avait l'allure consternée. Quant à l'évêque de Lha-Ssa, des larmes coulaient à travers ses paupières crevassées.

— Mon Dieu ! s'écria M. de Pierrerue.

— Elle est morte, murmura monseigneur Tamisier, elle est morte !

Le marquis pâlit affreusement.

— Et la *Société?* et la *Société?* fit-il levant les bras au-dessus de sa tête par un mouvement désespéré.

Il s'affaissa sur une chaise. Falgouët et Grippon s'empressèrent autour de lui. Il y eut quelques minutes d'inquiétude. Enfin, le vieillard, se remettant debout :

— Monseigneur, dit-il, pensez-vous qu'à nous tous nous puissions sauver la *Société de Secours Intellectuels?*

L'évêque ne répondit pas.

— Et vous, Grippon ? implora le marquis, hagard.

— Oui, s'écria l'intendant avec enthousiasme, la *Société* vivra ! Dieu ne voulait pas qu'elle pérît, et il nous a envoyé du secours à l'heure suprême du danger. Qui pourrait, en effet, s'empêcher de voir, dans l'arrivée de M. Théven Falgouët parmi nous, un gage de la protection céleste ? En écrivant les ***Mémoires de la Société de Secours Intellectuels***, M. Falgouët lui attirera de nouvelles recrues et de nouvelles ressources. Du reste, secouez les soucis de la question d'argent : cette question me regarde ; or vous savez, monsieur le marquis, si je m'entends à la pratique des affaires, et si vous pouvez compter sur mon entier dévouement. Une chose seule importe, à mon humble avis, c'est que M. Falgouët reste parmi nous et se consacre à notre œuvre d'une manière absolue.

— O Théven, ne nous abandonnez pas ! supplia M. de Pierrerue.

— Mon enfant, dit monseigneur Tamisier, souve-

nez-vous-en, vous m'avez promis de nous appartenir à jamais. Etes-vous disposé à tenir les engagements que vous prîtes aux Missions ?

— Je vous le jure sur ce crucifix ! s'écria le Breton, électrisé.

Il leva la main vers la croix appendue au mur.

— Monsieur Falgouët, Dieu a pris acte de votre serment, dit solennellement Grippon.

Puis, s'adressant à l'évêque de Lha-Ssa :

— Monseigneur, je vous prie de bénir ce jeune homme, afin que Dieu lui communique la force nécessaire à l'accomplissement de son œuvre.

Incontinent, Grippon se prosterna aux genoux de l'évêque. M. de Pierrerue suivit son exemple.

Cependant Théven, saisi d'une sorte de terreur devant la comédie sacrilége de Grippon, demeurait debout, tout hésitant. Il avait froid.

— A genoux, monsieur Falgouët ! lui cria l'intendant avec autorité.

Il ne put pas : ses jambes étaient roides comme des pieux.

— A genoux, mon enfant ! lui dit affectueusement M. de Pierrerue.

Ainsi qu'une masse, Théven se laissa choir sur le parquet. Tout aussitôt, l'évêque étendit ses mains vénérables dans le vide et murmura :

— Je te bénis au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

— Ainsi soit-il ! articula Grippon.

Ils quittèrent l'hôtel Servandoni.



# VIII

Après un rude hiver, le printemps arriva comme une consolation. Les feuilles, trop longtemps prisonnières dans les bourgeons durcis par les derniers froids, brisèrent enfin leur cloison délicate et s'épanouirent sous le jeune soleil. D'abord, ce furent, dans le Luxembourg, quelques panaches verts clair-semés; puis tout à coup les tilleuls, les marronniers éclatèrent sous l'effort de la séve et chantèrent en chœur l'hymne du renouveau. Dans tous les coins du faubourg Saint-Germain, où les arbres alors étaient moins rares qu'aujourd'hui, la nature célébrait une fête splendide. Il n'était pas jusqu'au pauvre jardinet de la rue du Puits-qui-Parle qui n'eût reçu des mains de la bonne déesse, *Alma Parens,* ses verdures, ses fleurs et sa vie.

Au mois de mai 1850, tout brillait, tout rayonnait

dans cette étroite pièce de terre que nous avons vue si morne, si triste. Le long des plates-bandes, dont la bêche avait remué le terreau, couraient des cordons de violettes, de résédas, d'œillets harmonieusement amalgamés. Çà et là, des touffes d'héliotrope embaumaient l'air de leurs parfums discrets. Non loin d'un acacia, dont les branchages souples et grêles ombrageaient le seuil de la maison, des lis aux pistils d'or élevaient leurs têtes orgueilleusement.

Mais l'endroit le plus commode à la fois et le plus agréable de cette chartreuse, car ici régnaient la paix, la simplicité, la quiétude sereine du couvent, c'était la partie opposée au petit hôtel de M. de Pierrerue. Là, des lilas, s'entremêlant avec des lauriers robustes et les rameaux amaigris d'un arbre de Judée, formaient un berceau sous lequel on avait disposé un banc pour s'asseoir. On était bien en ce réduit, ayant devant soi toutes les fleurettes du parterre, et au-dessus de sa tête le chant des oiseaux, blottis dans le lierre, qui revêtait d'un ample manteau de feuillage sombre la maisonnette habitée par Grippon.

Au moment où nous introduisons le lecteur dans le jardinet de M. de Pierrerue, trois personnes occupaient le berceau sous les lilas : le marquis, monseigneur Tamisier, Théven Falgouët. Le jeune Breton, assis entre les deux vieillards, tenait une plume et, se penchant de temps à autre vers une petite table placée devant lui, il écrivait. Du reste, si nous ne savions que notre héros avait seul mérité la confiance de M. de



Pierrerue, nous aurions quelque peine à le reconnaître, tant il nous paraît changé.

Falgouët n'était plus un bohême à la mine piteuse, au costume presque sordide, à l'allure gauche et embarrassée ; il portait un vêtement élégant, il développait son geste avec grâce, et sa figure, dont les hideux stigmates de la misère avaient pour ainsi dire tordu les traits, apparaissait maintenant dans tout l'éclat de ses lignes harmonieuses, un peu effilée peut-être, mais pleine de distinction et de je ne sais quel charme sympathique et doux. Sa barbe, autrefois buissonneuse et rude, brillante et souple désormais, s'étalait en éventail sur le col d'une chemise coupée par les ciseaux d'un artiste. Pour le moment, il avait la tête nue, et ses cheveux blonds, sans raie, rejetés par la main, coulaient en boucles épaisses de toutes parts.

— Voilà ! dit-il, s'adressant à M. de Pierrerue.

Il déposa la plume.

— Encore cette note, mon cher Théven, articula le marquis d'un air préoccupé :

— Réfuter cette pensée impie de Mirabeau : « *Un prince qui ramène à lui toute l'Autorité, la perd toute.* » — Prouver que le Prince est le seul dépositaire de l'Autorité, que seul il l'a reçue de Dieu, et qu'il en doit compte à Dieu seul. L'Ecriture n'a-t-elle pas dit : « *Per me regnant Reges ?...* » et encore : « *Omnis potestas a Deo ?...* »

— Pardon si j'ose vous interrompre, monsieur le marquis, murmura timidement l'évêque de Lha-Ssa ; il ne faudrait pas oublier que les héritiers de madame de Pré-

mians nous attendent, à deux heures, chez leur notaire. Une heure vient de sonner, et la rue des Cannettes n'est pas près d'ici.

— Vous avez raison, monseigneur ; deux minutes pour mettre un peu d'ordre à ma toilette, et je vous rejoins.

Il se leva. Puis, se retournant :

— A propos, Théven, avez-vous songé à l'article sur la *Correspondance de Pépin-le-Bref avec le pape Etienne II?*

— J'ai commencé ce travail, monsieur le marquis.

— Arrêtez-vous là. Avant d'envoyer ce compte-rendu à notre journal, l'*Opinion Catholique*, je désire étudier avec vous la question si importante du Pouvoir temporel des Papes.

Il s'éloigna.

— Véritablement, mon cher enfant, dit monseigneur Tamisier, quand le bruit des pas de M. de Pierrerue se fut perdu sur le sable des allées, je vous admire. Comment! ce n'est pas assez d'écrire l'*Introduction aux Mémoires de la Société*, de débrouiller d'énormes paperasses, il faut encore que vous collaboriez à l'*Opinion Catholique ?*

— C'est le désir de M. de Pierrerue.

— A ce compte, vous ne terminerez jamais votre ouvrage sur la Bretagne?

— Mon roman ?

— Les scènes que vous m'en avez lues m'ont intéressé. Je ne vous dirai pas que la partie amoureuse

de votre récit m'ait enchanté précisément. La passion, quand elle éclate avec cette force, peut devenir contagieuse et troubler l'âme du lecteur. Mais ce que je louerai sans réserve, ce sont vos descriptions. Vos pages sur les environs de Plogoff, les roches de Penmarc'h, la pointe du Raz, reflètent bien le caractère sauvage de ce coin perdu de la Bretagne. J'ai reconnu mon pays.

— C'est trop d'indulgence, monseigneur, dit Falgouët.

Puis il ajouta avec mélancolie :

— Peut-être M. de Pierrerue me permettra-t-il d'achever un jour mon livre.

— Et s'il ne vous le permet pas, absorbé par tant de travaux que vous devez réaliser ensemble ?

— Alors, le romancier oubliera son roman.

— Il n'entrait pas dans les vues des Organisateurs de la *Société de Secours Intellectuels* de vous demander un pareil sacrifice.

— Pourtant, si le Fondateur l'exige, ce sacrifice ?

— Il faut lui résister. Loin d'être établie pour entraver la carrière d'aucun de *ses enfants*, la *Société*, au contraire, existe pour aplanir les difficultés de cette carrière, quelle qu'elle soit. Certes, je n'ignore pas que votre situation parmi nous est exceptionnelle ; je vous avouerai néanmoins que ni M. de la Salvetat, ni M. de Nayrouse, ni M. Duport, ni Grippon, ni moi nous n'entendons que les *Mémoires de la Société* vous fassent négliger absolument votre avenir.

— Mon avenir !... Je n'ai pas d'avenir.

— Comment?...

— Monseigneur, votre élève répète à tout propos : « — *Je suis dans les mains de Dieu!* » Je puis dire, moi : « — *Je suis dans les mains de M. de Pierrerue !* »

Un soupir douloureux s'échappa de sa poitrine. Comme si ses yeux clos à jamais eussent pu regarder le jeune homme, l'aveugle tourna brusquement vers lui sa belle face de martyr.

— Théven, lui dit-il avec une gravité religieuse, Dieu a mis les plus grands obstacles sur le chemin des plus forts. Pourquoi désespérer ainsi ?

Le Breton sentit tressaillir toutes les fibres de son être.

— N'avez-vous pas remarqué, continua l'évêque, que, si vous livrez une grande lutte, quelqu'un combat à vos côtés ?

— Oh ! monseigneur...

Il ne put en dire davantage.

— Depuis trois mois que vous vivez ici, je vous observe, mon cher enfant, et je sais aujourd'hui combien vous êtes digne d'*elle*.

— Quoi! s'écria le pauvre Falgouët éperdu.

— Pas de bruit, dit l'évêque dont la voix baissa de plusieurs tons, pas de bruit, vous perdriez tout.

— Ah ! pensez-vous qu'*elle* m'aime jamais ?

Monseigneur Tamisier n'eut pas l'air de l'entendre.

— M. de Pierrerue, à qui vous vous immolez tout entier, dit-il, se montrera touché sans doute à la longue, et alors...

— Alors ?

— Il ne faut pas vous y méprendre, le marquis, sur le compte duquel tant d'idées politiques, que je ne partage pas, ont dû vous éclairer, est avant tout un homme de caste. Mais, en acceptant ses théories, vous avez pris le bon chemin pour les battre en brèche, et un jour il finira par se trouver en face de vous avec son cœur seulement. Or, son cœur est souverainement bon.

— Mais *elle? elle?*... Oh! permettez-moi de la nommer... Mais *elle*, mademoiselle Claire, croyez-vous ?...

— M. de Pierrerue a rêvé pour sa fille une autre destinée que le mariage.... Seulement la vie religieuse exige la vocation, et...

— Et mademoiselle Claire ?...

— A la connaissance que j'ai acquise de son caractère, elle me paraît plutôt faite pour le siècle que pour le couvent.

— Vous avez raison, monseigneur; elle est si espiègle, si enfant!...

— C'est un oiseau que la cage terrible du cloître tuerait.

— Tenez! hier, je la regardais de ma fenêtre folâtrer avec Fox à travers le jardin. Je ne vous dirai pas ses mille folies en compagnie de l'épagneul. Tantôt le chien la poursuivait, tantôt à son tour elle poursuivait le chien, et c'étaient des éclats de rire, des aboiements à faire croire que la maison avait changé de maître. Deux fois, M. de Pierrerue, qui travaillait dans son cabinet, envoya Françoise pour mettre fin à des jeux trop bruyants. Mais on fit un pied de nez à la nourrice,

et l'on continua à galoper par les allées. M. le marquis dut se déranger lui-même à la fin. J'avoue que, lorsqu'il eut parlé, tout rentra dans le repos.

— Pauvre enfant !

— Pauvre enfant, en effet, monseigneur, car mademoiselle Claire n'est pas heureuse. Puisque M. de Pierrerue, outrepassant les droits que lui donne la nature, songe à enterrer sa fille à Vaugirard, il devrait du moins ne pas lui ravir ses dernières heures de gaîté, de jeunesse, d'épanouissement. Les païens, accordant à leurs condamnés à mort la faveur du *repas libre*, étaient plus généreux que ce chrétien farouche, lequel va immoler son enfant sans lui avoir permis une seule joie...

— Théven ! dit l'évêque d'un ton de reproche.

— Pardonnez-moi, monseigneur... Mais, hier, quand j'ai vu mademoiselle Claire, tout entière à ses amusements naïfs, plier tout à coup à l'injonction paternelle et quitter le jardin tête basse, mes yeux se sont remplis de larmes. N'est-il pas vrai que la tristesse de l'enfant est plus pénible à supporter que celle de l'homme ? Chez l'homme, elle peut être le fruit de toutes sortes de fautes ; mais quelles fautes osera-t-on reprocher à un enfant ?

Monseigneur Tamisier demeura interdit : il était trop bouleversé pour répondre. Falgouët, qui craignit d'avoir poussé les choses un peu loin, éprouva soudain un embarras qui le rendit muet, lui aussi.

— Mon cher Théven, dit enfin l'évêque de Lha-Ssa, un mariage entre Claire et vous comblerait mes vœux ;

oui, je suis prêt à vous aider de tout mon cœur, c'est-à-dire de toutes mes forces, à faire réussir votre union. Maintenant, ne pensez pas que l'entreprise où nous nous engageons soit facile. Grippon m'a longuement entretenu de vous, et je sais que vous serez riche un jour. Mais notre homme d'affaires s'aveugle absolument, quand il croit le marquis capable d'hésiter entre les difficultés d'argent qui l'étreignent et la volonté formellement exprimée de sa sœur. La Supérieure de Vaugirard exige que sa nièce, dont aucun gentilhomme ne recherchera la main à cause de sa pauvreté, soit Carmélite, et nous aurons plus de peine à l'arracher de ses mains que de celles de M. de Pierrerue. Je vous ai dit autrefois quelle influence mademoiselle Claire-Antoinette exerça de tout temps sur son frère. C'est elle, en réalité, qui mène tout ici. Vous le voyez, notre ennemi est redoutable, et d'autant plus qu'il se tient caché dans une retraite inaccessible. Faut-il désespérer pourtant? Non. Je suis évêque, et la religion me livre des armes pour combattre la Supérieure des Carmélites et faire céder son orgueilleuse obstination. Si l'on refuse d'écouter le précepteur de Claire, le directeur de sa conscience parlera, et j'édifierai si bien la tante sur le caractère de la nièce, qu'elle ne pourra, sans intéresser son propre salut, persévérer dans ses desseins. Peut-être ma vie errante, ma vie tout entière adonnée à l'action apostolique, m'a-t-elle toujours dérobé la grandeur des Ordres contemplatifs : quand on combat soi-même, on a de la peine à distinguer ceux qui prient loin de la bataille pour nous attirer la vic-

toire. Quoi qu'il en soit, malgré une sorte d'antipathie pour ces cloîtres solitaires qui, aux siècles passés, enfantèrent pourtant des Saints admirables, des Apologistes de génie, je n'eusse pas hésité à diriger Claire vers le Carmel, si Claire m'eût paru faite pour la vie terrible du Carmel. Dieu m'en est témoin! j'aurais salué la vocation religieuse de mon élève avec des larmes de joie, je l'aurais considérée comme une sorte de récompense accordée à mes efforts, à ma sollicitude, à mon dévouement de chaque jour. Mais quand cette adorable enfant, légère et folle comme une linotte de notre Bretagne, répugne manifestement à toute austérité, à toute contrainte; que, par les aspirations de son âme et de son cœur, elle semble s'attacher au monde, n'y aurait-il pas cruauté à l'ensevelir dans un couvent? Oui, je le proclame à la face du Ciel, ce serait à la fois un meurtre et une odieuse profanation! S'il a plu à M. de Pierrerue d'engloutir sa fortune dans une entreprise, où malheureusement la politique prima trop la charité, qu'il le sache bien, les saintes retraites chrétiennes de Vaugirard ou d'ailleurs n'ont pas été établies pour faire un sort à sa fille. Dieu plane au-dessus des misérables combinaisons de notre orgueil, et il ne convient ni à sa majesté ni à sa gloire d'être une sorte de pis-aller pour les enfants que les imprudences paternelles ont eu le tort de déshériter.

— Alors, mademoiselle de Pierrerue n'a pas de fortune?

— Elle n'en a aucune du chef de ses parents. Ce fut en vain que, M. Duport et moi, nous protestâmes en

plein conseil, quand, pour acquitter dernièrement certaines dettes de la *Société*, M. de Pierrerue vendit à je ne sais quel client de M. Wasmus la terre de Boissezon, apanage maternel de sa fille. Comme saint Jean, nous parlâmes dans le désert. J'aurais dû peut-être, ce jour-là, me séparer de la *Société de Secours Intellectuels*. Ma présence, en effet, ne me rend-elle pas un peu complice de cette spoliation? Mon incommensurable tendresse pour Claire m'a retenu ici... Elle est mon enfant...

Il s'arrêta brusquement. Il pleurait.

— Mais moi, je serai riche! murmura Falgouët.

— Hélas! vous, vous n'êtes pas gentilhomme.

— Gentilhomme?...

— Vous vous félicitiez, l'autre jour, de la liberté que M. de Pierrerue vous laisse dans sa maison. Vous allez, vous venez comme il vous convient. Le cabinet du marquis vous est ouvert à toutes les heures, vous pénétrez jusque dans sa chambre quand cela vous plaît, et si, succombant à la tentation d'échanger quelques mots avec Claire, vous l'abordez au jardin, son père n'a jamais songé à troubler vos tête-à-tête... Théven, vous êtes digne de la confiance qu'on vous témoigne; mais cette confiance, dont vous vous targuez un peu naïvement, m'épouvante, moi, au lieu de me réjouir. Vous faut-il la vérité dépouillée de tout artifice? si vous étiez gentilhomme, on ne vous permettrait pas cette allure dégagée. Un gentilhomme, étant capable de prétendre à la main de mademoiselle de Pierrerue et pouvant dès lors la compromettre, ob-

tiendrait l'honneur d'une surveillance assidue; tandis que vous, songez-y, vous n'êtes que le fils d'un artisan et ne sauriez tirer à conséquence.

— Quoi! il est encore des hommes assez fous ?...

— *Filius fabri,* comme on le disait de Jésus-Christ, vous êtes *le fils d'un artisan.*

— Non, monseigneur, il est impossible que la haute intelligence de M. de Pierrerue...

— Cette haute intelligence a créé la *Société de Secours Intellectuels*, laquelle n'est autre chose que la revendication des droits de la noblesse, de tous les priviléges de l'ancien régime. M. de Pierrerue croit avec un poète de l'antiquité que le genre humain est fait pour quelques hommes, « *Humanum paucis vivit genus.* »

— Mais alors, monseigneur, pourquoi faites-vous partie de cette *Société* odieuse? et pourquoi m'avez-vous pressé d'en faire moi-même partie?

— Dès notre première rencontre, mon enfant, vous me criâtes : *Sauvez-moi!* Souvenez-vous-en, vous succombiez à toutes les défaillances du corps et de l'esprit. Pouvais-je hésiter à vous appeler dans un milieu apaisé, saint, religieux? Je vous engageai à devenir l'un des nôtres, ne songeant en aucune façon à opprimer votre intelligence sous l'étreinte de théories politiques que Dieu, le père de tous les hommes indistinctement, réprouve; mais au contraire, espérant que, dans le calme créé autour de vous par les bienfaits de la *Société*, votre intelligence malade se fortifierait et s'enlèverait d'un essor plus assuré. L'intérêt que je pris toujours à votre roman sur la Bretagne, un livre, vous

en conviendrez, peu fait pour attacher un évêque, ne vous dit-il pas qu'en vous ouvrant la *Société de Secours Intellectuels*, mes vues étaient dépouillées de tout égoïsme? Quand je vous ménageai des relations quotidiennes avec nous, je ne pensais ni à moi, ni même à Dieu, je pensais à vous seul.

— Ah! monseigneur, pardonnez-moi: je vous rends grâces à toute heure.

— Pour moi, continua l'aveugle vivement, je fus long à démêler le véritable esprit de la *Société*, et, lorsque m'apparut cet esprit, qui ravalait cette œuvre divine jusqu'aux degrés inférieurs d'une conspiration politique, il n'était déjà plus temps de m'en aller. Comment me résoudre, en effet, à abandonner mademoiselle de Pierrerue, menacée d'une destinée pitoyable? Personne ici ne comprenait cette enfant; l'attitude dominatrice de son père l'effrayait, à moi seul elle ouvrait sa jeune âme, et je riais avec elle, et je jouais avec elle, et mes leçons lui étaient comme autant de joies. Non, non! je ne devais pas la quitter.

Il s'interrompit.

— Quelqu'un vient, dit-il, j'entends des pas.

Falgouët, qui tenait sa tête penchée, la leva et regarda devant lui. Il vit M. de Pierrerue au bout de l'allée.

— C'est le marquis, murmura-t-il.

L'évêque se mit debout.

— Excusez-moi, monseigneur, fit M. de Pierrerue. J'ai été un peu long: je donnais sa besogne à Claire.

— Partons vite, monsieur le marquis. On nous attend sans doute.

M. de Pierrerue lui prit le bras, et ils allèrent vers la porte du jardin. Au moment de la franchir, le marquis s'adressant à Falgouët :

— Mon cher Théven, lui dit-il, j'ai oublié de vous annoncer que j'ai trouvé, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, l'édition de *Saint Bernard* de Dom Mabillon. Quel homme, ce saint Bernard! quel homme! l'Autorité même!

La porte s'ouvrit et se referma.



## IX

Quand Falgouët se trouva seul, il retourna vers le berceau de lilas à pas lents, et se rassit sur le banc qu'il venait de quitter. Un instant, il resta immobile, absorbé, l'œil errant au hasard dans l'espace. Enfin, faisant un geste décisif, il se pencha vers la petite table surchargée de papiers, saisit un crayon et écrivit quelques lignes sur une feuille blanche. Mais, tout à coup, sa main retomba inerte, et son front, poli comme un marbre, se plissa sous l'effort de la pensée. Évidemment, une difficulté l'arrêtait.

A la recherche de je ne sais quelle note, il fouilla fiévreusement le vaste buvard étalé devant lui. Des poches du buvard, les pages d'un manuscrit s'échappèrent, et, chassées par l'air assez vif, se dispersèrent à travers les allées voisines. Falgouët les regarda voltiger

au soleil avec insouciance, puis haussa les épaules par un mouvement empreint d'une étrange pitié. Le crayon glissa de ses doigts. Décidément, il était incapable, aujourd'hui, de poursuivre l'*Introduction aux Mémoires de la Société de Secours Intellectuels.*

Notre Breton se croisa les bras hardiment, et, négligeant son œuvre éparpillée à tous les coins du jardin, repassa dans son esprit sa longue conversation avec monseigneur Tamisier. Certes, il n'avait jamais pensé, même dans les rares moments où Claire, causant avec une familiarité enfantine, lui laissait entrevoir comme un commencement de trouble dans son cœur, qu'il lui serait facile de conquérir cette jeune fille, placée si loin de toute atteinte par les préjugés tenaces de son père. Surtout depuis que, par des rapports quotidiens, il lui avait été permis de pénétrer plus à fond la nature effroyablement despotique de M. de Pierrerue, il s'était pris à trembler plus d'une fois. Mais Grippon, aux aguets des moindres émotions de son protégé, Grippon, qui le couvait de l'œil ainsi qu'un avare fait son trésor, avait toujours réussi à le relever de ses abattements.

— Courage ! lui disait-il, vous viendrez à bout de toutes les résistances du marquis. Vous êtes pour lui la *Société de Secours Intellectuels* tout entière, et de tout temps il préféra cette *Société* à sa fille.

Quand la peur égarait de nouveau ses esprits, Falgouët, que la fatalité de sa situation condamnait à recourir à l'intendant, n'entrevit, dans l'extrême péril où la carmélite Claire-Antoinette mettait son amour,



qu'une ressource : Grippon. Qui sait si Grippon, armé jusqu'aux dents contre M. de Pierrerue, n'avait pas par devers lui quelque attache secrète qui lui permettrait de paralyser l'influence si funeste de la Supérieure de Vaugirard ? Plus d'une fois, il avait entendu cet homme, parlant des membres de la *Société de Secours Intellectuels*, se vanter de tenir tout ce monde dans sa main.

Ayant enlacé, dans les mailles étroites de son filet, et le Fondateur et les Organisateurs de la *Société*, Grippon était-il capable d'avoir négligé Claire-Antoinette de Pierrerue, la capture la plus précieuse, au dire de monseigneur Tamisier ? Oui, oui, la Religieuse se trouvait, elle aussi, empêtrée dans les combinaisons du terrible intendant. La logique impitoyable qui enchaînait l'un à l'autre les moindres faits de Grippon, ne permettait aucun doute à cet égard.

Falgouët se leva et recueillit précipitamment les feuillets de l'*Introduction*. Il avait hâte de courir chez Victor Ferrall pour lui soumettre le cas nouveau de ses appréhensions. Si Ferrall, dont les conseils l'avaient guidé sûrement jusqu'ici, était d'avis qu'il s'ouvrît à Grippon des renseignements fournis par monseigneur Tamisier, il verrait Grippon le jour même et ne lui cacherait rien.

Tout en faisant ces réflexions et bien d'autres, le Breton avait ramassé les pages de son manuscrit. Il les compta. Il en manquait deux. Plusieurs fois il parcourut le jardinet dans tous les sens, écartant les arbustes, les touffes d'herbe, les fleurs. Il ne découvrait rien.

— Ici, ici ! lui cria-t-on.

C'était une voix fraîche et sonore comme le cristal. Falgouët bondit et se trouva devant l'une des fenêtres du marquis. Au balcon de cette fenêtre toute grande ouverte était accoudée, parmi les clochettes des liserons et les rameaux épanouis de mille plantes grimpantes, mademoiselle Claire de Pierrerue.

— Tenez, monsieur, dit-elle, lui tendant les deux pages, je vous restitue votre bien. Elles se sont arrêtées à mes pieds ; le vent n'a pu les emporter plus loin.

— Je ne sais comment cela est arrivé, balbutia Théven.

— Avouez que, lorsque votre buvard s'est vidé sur le sol, vous ne vous êtes guère pressé d'en retenir les papiers.

— Eh quoi ! mademoiselle, vous avez vu ?...

— J'ai vu que l'*Introduction aux Mémoires de la Société* vous inspire un médiocre intérêt.

— Oh ! mademoiselle... Je vous jure au contraire...

— Mon père est sorti, soyez donc franc, et proclamez avec moi que les travaux imposés par lui à ses secrétaires sont fort ennuyeux.

Ce ton de bravoure, qui s'accommodait si bien avec l'expression mutine du visage de la jeune fille, donna de l'audace au Breton.

— Ma foi, dit-il, j'ignore, mademoiselle, si votre besogne est agréable et commode ; quant à la mienne, hérissée d'arguments, de textes, de citations, je ne vous dissimulerai pas qu'elle est tout ce qu'il y a au monde de moins facile et de moins amusant.



— A la bonne heure ! monsieur Falgouët. Pour cette parole de sincérité, je vous donnerais une bonne poignée de main, si le balcon n'était d'ailleurs un peu trop haut.

Des montants de bois entrecroisés étaient fixés à la muraille, soutenant les plantes folles qui grimpaient jusqu'à la toiture du petit hôtel. Falgouët engagea les pieds dans les losanges de ce treillis fragile et passa son bras à travers la balustrade du balcon.

— Êtes-vous fou ! s'écria Claire épouvantée.

— Vous m'avez fait une promesse, dit Théven d'un ton de prière.

— Descendez vite.

— Votre main, je vous en supplie !

Elle ne sut pas la refuser. Il la pressa vivement, puis, sentant comme si le cœur lui manquait, sauta d'un élan dans le jardin. Il était fort pâle.

— Est-ce que vous vous êtes fait mal ? lui demanda-t-elle.

— Non.

— Mais alors ?...

— Je pense que, si M. de Pierrerue venait à soupçonner que je ne suis pas parfaitement heureux d'avoir été admis à écrire les *Mémoires de la Société de Secours Intellectuels*, il pourrait m'éloigner de lui, et je ne puis m'empêcher de trembler...

— Il vous en coûterait donc beaucoup de quitter mon père ?

— On ne se sépare pas volontiers de ceux qui nous aiment, et, sauf vous, mademoiselle, à qui j'ai dû res-

ter indifférent, on m'a répété que j'avais conquis l'affection de tous les membres de la *Société*.

Claire ne regardait plus Falgouët ; elle s'était tournée vers une cage cachée à demi dans les clématites, et agaçait du doigt des pinsons, des chardonnerets, des bouvreuils qui y voltigeaient entremêlés.

— Ce sont des oiseaux du Minervois, où je suis née, dit-elle. Mon père me les a apportés de notre ferme de Boissezon, lors de son dernier voyage avec M. Wasmus. N'est-ce pas qu'ils sont jolis ?

— Ils sont très beaux, en effet, répondit Falgouët.

En articulant ces mots, il admirait les belles lignes formées par la longue robe de mademoiselle de Pierrerue. C'était une robe fort simple de mousseline laine gris-clair. Au bas de la jupe, sans agréments, tombant à plis droits avec chasteté, les petits pieds de Claire, chaussés d'élégantes pantoufles de satin noir, apparaissaient discrètement.

Falgouët fit quelques pas : il voulait voir le visage de la jeune fille. Mais, au même instant, comme si elle eût deviné l'intime préoccupation du jeune homme, Claire sauta dans le cabinet de son père et disparut.

Falgouët demeura penaud. Il eut envie de se hisser encore une fois jusqu'au balcon et de poursuivre celle qu'il aimait au fond de sa retraite. Il n'osa pas. Françoise pouvait l'apercevoir... Puisqu'il lui fallait à tout prix retrouver Claire, au lieu de s'exposer à tout perdre par une escalade imprudente, que ne pénétrait-il dans le cabinet de M. de Pierrerue par la porte tout simple-

ment, comme il avait acquis la liberté d'en user chaque jour et à toute heure ?

Sans plus hésiter, il marcha droit au perron de l'hôtel. Il rencontra Françoise dans le vestibule en train d'épousseter la banquette collée au mur.

— Bien le bonjour, monsieur Falgouët, bien le bonjour ! lui dit la nourrice avec une affabilité souriante.

— Bonjour, Françoise... Je viens chercher un livre dans le cabinet de M. le marquis.

— Jésus-Maria ! s'écria la vieille femme, on n'entend plus parler que de livres à présent dans cette maison.

Puis, se penchant à l'oreille du Breton :

— Monsieur Falgouët, je voulais vous demander un petit service. Puisque M. le marquis écoute vos paroles comme paroles d'Evangile, ne pourriez-vous pas le prier de ne pas tant faire travailler sa fille ?... Oh ! vous savez, il faudrait lui dire cela bien doucement, car il n'est pas des plus commodes, mon pauvre cher maître... Mais, à la fin, je n'entends pas qu'il tue mon enfant avec toutes ses écritures.

— Vous croyez donc ?...

— Comment ! vous qui demeurez ici depuis trois mois, qui jacassez journellement avec tout le monde, vous n'avez pas remarqué que mademoiselle maigrit à vue d'œil ?

— Je vous avoue, bonne Françoise, que je ne m'étais pas aperçu... murmura Falgouët, oppressé.

Il recula de quelques pas et s'assit sur la banquette.

— Vous êtes bien, vous aussi, comme tous les hom-

mes, lui dit la nourrice d'un air de reproche : une femme ne vous pèse pas une once.

Et, s'asseyant à son tour :

— Je me suis plainte déjà à monseigneur Tamisier, continua-t-elle. Mais que voulez-vous que fasse ce pauvre aveugle ? D'ailleurs, faut-il vous parler à la bonne franquette ? M. le marquis l'écoute tout juste comme un coq écoute une poule. Tandis que vous, monsieur Falgouët, vous lui feriez baptiser une tuile, et, si vous lui parlez, il vous obéira.

— Que lui dire ?

— Vous lui direz que, de jour en jour, mademoiselle Claire devient pâle et fluette comme un cierge pascal, qu'elle n'a pas plus d'appétit qu'un roitelet du Minervois, qu'elle ne rit plus jamais, et que, hier...

— Hier ?

— Je l'ai trouvée pleurant tout son saoul sur les grands livres rouges qu'on a apportés de la bibliothèque du Panthéon.

— Quoi ! elle pleurait ?

— Et des larmes grosses comme des pois-chiches de chez nous. Elle m'a sauté au cou, et m'a fait promettre de ne rien avouer à son père. Mais, si cette vie continue ici, je ne tairai pas longtemps ma langue. Certes, je ne désire pas être séparée de mon enfant ; pourtant, à la voir souffrir ainsi, je la préférerais chez sa tante de Vaugirard que chez nous. Là, du moins, elle n'aurait pas toujours la plume à la main : elle chanterait des cantiques avec les sœurs, elle arrangerait l'église...

Falgouët regarda attentivement Françoise.



— Voyons, lui dit-il, croyez-vous sérieusement que mademoiselle de Pierrerue ait du goût pour la vie religieuse ?

— Le goût, le goût, c'est comme l'appétit, il vient en mangeant ; et lorsque Claire sera Carmélite, elle fera comme les autres, à la fortune du pot.

— Cependant, si les larmes répandues hier venaient du chagrin que lui fait éprouver la perspective de quitter le monde ?

— Ce n'est pas cela ; ce sont vos livres qui la fatiguent et l'ennuient. D'ailleurs, elle aime tant sa tante Claire-Antoinette !

— Allez-vous la voir souvent ?

— Pardi ! pas aussi souvent qu'autrefois. Maintenant, lorsque je dis à Claire : « *Partons pour Vaugirard !* » elle me répond : « *Je travaille !* »

— Vous voyez, elle ne se soucie plus autant de visiter le cloître qu'on doit lui donner pour prison.

Il ajouta en baissant la voix :

— Est-ce que M. le marquis n'a jamais songé à la marier ?

— La marier, ciel du bon Dieu ! Et à qui donc, s'il vous plaît ?

— A un honnête homme, tout simplement.

Françoise parut méditer.

— Tant pis ! dit-elle tout à coup, mais vous me plaisez, vous, et vous saurez toute la vérité. Vous n'avez pas connu madame la comtesse de Prémians ?... Ah ! quelle femme ! et quelle mère c'était pour ma fillette ! Elle l'appelait comme ça Clairon. Est-ce gentil ?... Que de

cadeaux, juste ciel! elle faisait pleuvoir ici! Toujours des caisses, des boîtes, des coffres, une fois une montre où brillait un diamant gros comme une lentille... Enfin, elle est morte... et nous, nous sommes vivants avec de la paille tant seulement dans le râtelier... Eh bien, figurez-vous que madame la comtesse se planta un jour dans l'esprit l'idée de marier notre demoiselle. Moi, tout en rôdant dans les coins de la maison pour mes nettoyages, je l'écoutais bailler ses raisons à mon maître. Aux premiers dires, M. le marquis, qui ne semblait pas content, remuait la tête sans comparaison comme un âne qu'on étrille de travers. Mais quand madame de Prémians lui eut nommé le fiancé, il sourit, et sa tête ne bougea non plus qu'un terme au bout d'un champ. Ce fiancé était M. le comte Guy de Roquefeuil, l'un des deux fils du duc de Roquefeuil. Il vint ici deux ou trois fois, ce godelureau, tourna autour de Claire; puis un matin on n'entendit plus parler de lui.

— Qu'était-il arrivé?

— Il était arrivé que ce monsieur, maigre comme une araignée et myope comme une taupe, n'avait pas trouvé notre fille assez riche pour lui. — Va-nu-pieds, va!

— Comment, un gentilhomme!...

— Les nobles!..... Ah! monsieur Falgouët, ce n'est pas comme à l'ancien temps; les nobles, aujourd'hui, ne valent pas plus que vous et moi.

— Dites que souvent ils valent moins, Françoise.

— Pauvre madame de Prémians, comme elle pleura!

Je la vois encore assise sur le canapé du salon, auprès de monseigneur, qui essayait de la consoler. Quand on pense que, sur ses rentes, elle avait mis deux cent mille francs de côté pour sa Clairon...

— Mais, avec cette dot, interrompit Théven, il me semble que mademoiselle de Pierrerue pourrait trouver à se marier...

— Que vous êtes *nigaudinos*, vous, avec vos raisonnements, monsieur Falgouët! Vous croyez donc que lorsque l'argent entre dans les mains de M. de Pierrerue, il reste là comme un paresseux à se reposer? Donnez demain le Pérou à ce cher homme, et je veux bien être crucifiée à l'exemple de Notre-Seigneur, si, après-demain, vous trouvez tant seulement un denier dans ses poches. Tenez! laissons ce chapitre, il serait trop long, et je n'ai pas envie de me mettre en colère... Je ne cherche pas à vous offenser, monsieur Falgouët, mais c'est quelque chose de joli, allez, que la *Société de Secours* de M. Pierrerue! Avec ses charités, M. le marquis nous a faits tous ici plus pauvres que Job sur son fumier, et le plus affreux, c'est que ma fille entrera dans un couvent.

Le Breton éprouvait un malaise extrême; son front ruisselait d'une sueur glacée. Quelle torture!

— Françoise, balbutia-t-il, si un jeune homme, qui n'est pas noble, mais qui est riche...

La voix lui expira dans le gosier.

— Quoi donc? demanda la nourrice.

— ..... Osait rechercher la main de mademoiselle de Pierrerue, pensez-vous?...

— Je pense que, s'il n'est pas noble, il n'a pas besoin de déballer sa marchandise.

— Dans ce cas, mademoiselle de Pierrerue n'épousera qu'un homme ayant un titre?

— Son père n'en démordra pas.

— Mais elle? elle?

— Oh! elle, je la crois un peu revenue de toutes ces balivernes sur la noblesse...

— Ah! Françoise!...

La tête perdue, il embrassa la vieille nourrice.

— Ah! ça, mais savez-vous, monsieur Falgouët, dit la pauvre femme, que, si vous n'étiez pas *un enfant* de la *Société de Secours*, c'est-à-dire un garçon sans sou ni maille, je pourrais penser que c'est de vous qu'il s'agit? Théven frissonna.

— Non, non, s'écria-t-il vivement, ce n'est pas de moi... C'est d'un ami à moi... Il s'appelle Victor Ferrall... Il a vu mademoiselle de Pierrerue, il y a quelques mois, à Saint-Sulpice, le jour de Noël....

— Est-il riche?

— Il est... il sera très riche... N'est-ce pas, bonne Françoise, qu'au lieu de voir partir votre fille pour le couvent et d'être condamnée désormais à passer votre vie en tête-à-tête avec M. de Pierrerue, vous préféreriez ne pas quitter votre enfant chérie?

La nourrice ne répondit pas.

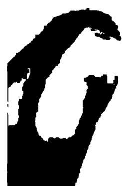
— Songez donc, insista le jeune homme, quelle joie ce serait pour vous de voir les enfants de mademoiselle Claire, de les soigner, de les élever. Ils seraient vos petits-enfants!...

— Ne me parlez pas de ça, monsieur Falgouët, ne me parlez pas de ça, marmotta-t-elle fondant en larmes soudainement.

Elle ramassa son plumeau sur le parquet; puis, sans se retourner, entra dans le salon, dont elle referma la porte.

Falgouët, plein de résolution, marcha vers le cabinet, au fond du vestibule.





## X

— Entrez ! dit la voix de mademoiselle de Pierrerue.

Falgouët ouvrit la porte. Claire, courbée sur un énorme in-folio, leva la tête.

— Je vous demande bien pardon d'oser vous déranger, mademoiselle, balbutia Théven. En sortant, M. le marquis m'a prévenu qu'on avait apporté de la bibliothèque Sainte-Geneviève...

— Le *Saint-Bernard* de dom Mabillon ?

— Justement ; et comme j'aurais certaines recherches...

— Les recherches pour l'*Introduction* sont faites, monsieur Falgouët. Mon père a passé la moitié de la nuit à compulser ces gros volumes, et je transcris, pour votre usage, les paragraphes qu'il m'a signalés.

— Eh quoi ! mademoiselle, vous copiez du latin ?

— Hier, c'était de l'anglais. Après les *Dialogues*

*sur la Religion naturelle,* de David Hume, les *Traités de saint Bernard.* Cela ne va-t-il pas de soi ?...

— Je m'explique, maintenant, que votre besogne vous ennuie.

— Il est de fait que je ne comprends rien à mes barbouillages ; mais, s'ils peuvent être utiles à mon père, pourquoi ne me résignerais-je pas ?

— Vous avouez donc qu'en remplissant ce dur labeur vous vous résignez ?

Claire arrêta sur Falgouët ses grands yeux bleus pleins de pensées.

— Ce que je viens de vous dire là, monsieur, n'est pas bien, fit-elle, laissant aller la plume avec tristesse.

Puis elle ajouta tout à coup :

— Une fille dans ma position devrait toujours se montrer heureuse de céder à la volonté paternelle.

— Votre position ? interrogea Théven qui, pour se donner une contenance, feuilletait un volume du *Saint-Bernard.*

On ne répondit pas.

— Il me semble, insista le Breton, feignant d'être très attentif à la lecture d'une lettre adressée au pape Innocent II, que votre position, ici, est celle de toutes les jeunes filles dans leur famille.

— Vous vous trompez, monsieur Falgouët.

— Voulez-vous vous souvenir, mademoiselle, de l'intérêt affectueux que ne cesse de me témoigner votre père, et me permettre de vous demander en quoi votre vie diffère de celle des jeunes personnes de votre âge et de votre rang ?

Avec la souplesse d'un roseau qui se relève après la rafale, mademoiselle de Pierrerue, qui se tenait toujours assise, se mit debout. Théven l'enveloppait d'un regard inquiet. Par un geste où respirait une pudeur idéale, la jeune fille ramena sa main fluette à sa taille, toucha le nœud qu'y formait, sur le côté gauche, une fine cordelière de laine, laissa glisser son bras et saisit, dans les plis profonds de la jupe, deux petits pompons noirs ébouriffés.

— Voyez-vous ceci ? dit-elle.

— Eh bien ? s'écria Falgouët, dont le cœur battait à lui ravir toute haleine.

— C'est mon cordon de novice.

— De novice ?

— Le jour de l'an, quand, avec mon père, je suis allée souhaiter la bonne année à ma tante Claire-Antoinette, elle m'a fait ce cadeau précieux. « — Dé-
« sormais, m'a-t-elle dit, tu n'es plus ma nièce, tu es
« ma fille. Bien que n'ayant encore prononcé aucun
« vœu, tu peux te considérer comme appartenant au
« Carmel de Vaugirard. »

— Alors, vous voilà Religieuse ?

— A peu près.

— Et vous n'avez pas protesté, quand on vous a passé cette corde au cou ?

Ces paroles, que l'indignation avait arrachées presque à son insu à notre Breton, effarouchèrent la jeune fille.

— Monsieur, dit-elle, si vous aviez pratiqué les livres pieux que, mon père et moi, nous avons mis

entre vos mains, vous connaîtriez cette maxime : « *Le joug du Seigneur est léger.* »

Sans y rien comprendre, Falgouët acheva de lire la lettre de saint Bernard au pape Innocent. Il reprit enfin :

— Monseigneur Tamisier, qui a le droit de parler de vie spirituelle, lui, proclame, en effet, que « *le joug du Seigneur est léger;* » mais il se hâte d'ajouter que toutes les épaules ne sont pas assez robustes pour supporter ce joug.

— Avec un peu de bonne volonté, pourtant...

— Prenez garde, mademoiselle, la volonté ne saurait remplacer la vocation.

— Est-ce que monseigneur vous a dit?...

— Si je vous rapporte mon entretien de tout à l'heure avec votre précepteur, me promettez-vous de ne point me trahir?

— Je vous le promets.

— Monseigneur Tamisier, dont je suis le compatriote et qui connut des membres de ma famille, m'honore de toute sa confiance et vous devinez, mademoiselle, que s'il devait apprendre jamais...

— Je vous jure qu'il ne saura rien.

Un fauteuil se trouvait placé près de la chaise de mademoiselle de Pierrerue. Falgouët y jeta des yeux où brillait une convoitise insensée, mais il n'osa faire un pas pour s'y asseoir. Craignant sans cesse de dépasser le but, la passion, quand elle est profonde, a des timidités enfantines.

— Mettez-vous là, monsieur, lui dit la jeune fille, audacieuse comme l'innocence.

Et elle offrit elle-même le fauteuil à notre Breton.

— Eh bien ? demanda-t-elle impatiente.

Lui la regardait, il ne savait que la regarder.

— Donc, monseigneur ?... interrogea-t-elle, un peu dépitée.

— Monseigneur, qui, depuis votre enfance, s'applique à sonder votre âme, croit que vous seriez plus heureuse dans le monde qu'au couvent.

— Comment, il croit cela ? s'écria-t-elle, s'abandonnant à une sorte de transport naïf.

— Il dit plus encore.

— Quoi donc ? quoi donc ?

— Il dit qu'il n'autorisera jamais votre entrée aux Carmélites.

— O mon Dieu ! ô mon Dieu ! fit-elle, portant ses deux mains à sa poitrine oppressée.

Ces mots, qui s'étaient échappés des lèvres de Claire comme un cri, bouleversèrent Falgouët. Etait-ce du regret ? était-ce de la joie ?

— Monseigneur Tamisier est un saint, poursuivit-il, et il professe pour la vie religieuse une admiration sans bornes... Mais il prétend que, pour embrasser cette vie, il faut avoir acquis d'exceptionnelles vertus... Or, malgré une existence toute de recueillement et de prière, les possédez-vous, ces vertus terribles qui vous rendraient le cloître léger ? Monseigneur ne le pense pas. « — Théven, me disait-il l'autre jour, si l'on « m'arrache cette enfant pour l'enfermer à Vaugirard, « je ne réponds ni de sa vie ni de son salut. »

Claire eut un frémissement.

— Alors, balbutia-t-elle, il est convaincu que je mourrais, si....

— Il en est convaincu.

— ... Et que je pourrais manquer mon salut?

— Certainement, puisque vous suivriez une voie où Dieu ne vous a pas appelée.

— Mais pourquoi monseigneur, qui me connaît si profondément, ne prend-il pas tous les moyens d'empêcher ce qui serait pour moi le plus grand des malheurs ?

— Il sait les desseins de votre père sur vous, et, placé entre son respect pour M. le marquis de Pierrerue et son affection pour son élève, le pauvre aveugle hésite et pleure.

— Il pleure ?

— Que de fois, à votre sujet, je le vis répandre des larmes !

Les yeux de la jeune fille se troublèrent.

— ... Il me répétait : « Je suis son père, moi aussi ! »

L'émotion était trop forte, et les pleurs que, depuis un moment, Claire s'efforçait de contenir, coulèrent librement le long de ses joues. Falgouët, secoué violemment, par un geste dont il eut à peine conscience, saisit les mains de la jeune fille croisées sur ses genoux, et osa les presser dans les siennes.

— Oh! mademoiselle, murmura-t-il, mademoiselle!...

— Que voulez-vous? répondit-elle avec douceur.

— Si vous saviez... oh! si vous saviez comme... comme on vous aime!...

— Je le sais.

— Quoi !...

— Pauvre saint martyr ! Dans mon enfance, tandis que mon père, absorbé par des occupations sans trêve, m'abandonnait souvent durant des semaines, lui, malgré la distance qui sépare son quartier du nôtre, malgré son grand âge, malgré son infirmité cruelle, ne passa jamais un jour sans venir me voir. Il dit vrai : il est bien mon père, lui aussi.

Brusquement elle retira ses mains, que Falgouët retenait toujours.

— Mais, reprit-elle, quand il s'agit de ma vie, tant dans ce monde que dans l'autre, pourquoi n'a-t-il pas le courage d'une résolution ?

— Vous l'approuveriez donc s'il se jetait à la traverse des projets de M. le marquis ?

— Monsieur Falgouët, je ne me soucie pas plus de mourir que d'être damnée !

Ces paroles furent articulées d'un ton énergique. Le sang des Pierrerue coulait dans les veines de Claire, et Falgouët pensa, avec d'indicibles tressaillements, qu'on n'en aurait pas facilement raison.

— Mademoiselle, dit-il, la lutte entre votre père et monseigneur ne tardera pas à s'engager. De votre côté, tenez ferme !

— Soyez tranquille ! répondit-elle d'un petit air martial, où Falgouët salua de nouveau la race avec enthousiasme.

— Je crois même, hasarda le Breton, que monseigneur va commencer par livrer bataille à madame la Supérieure de Vaugirard.

— Ce sera habile, car, si je ne me trompe, mon père subit en tout ceci l'influence de sa sœur.

— Evidemment la parole d'un évêque, et d'un évêque tel que monseigneur Tamisier, ne pourra manquer de produire un grand effet sur une Religieuse.

— Oh! oui! oui!... fit-elle, battant des mains.

Cette gaîté brusque en disait assez long à Falgouët sur la contrainte que s'imposait cette malheureuse enfant.

— Enfin! répéta-t-elle, enfin!...

C'était comme un chant de délivrance.

— Enfin! murmura Falgouët, dont toute l'âme fit écho aux transports candides et touchants de la jeune fille.

Ils se regardèrent; puis ils échangèrent un sourire plein de mélancolie.

— A propos, fit Claire, ressaisissant la plume, j'oublie mon travail... et quand mon père va rentrer...

— Laissez cela, je vous prie, mademoiselle; je prendrai ces notes moi-même.

Il s'empara du *Saint-Bernard*.

— Non, non! s'écria-t-elle, rendez-moi ce livre, je veux que vous me le rendiez!

— Françoise prétend que vous vous fatiguez trop.

— Et vous écoutez Françoise!

— Toujours, quand elle me parle de vous.

— Ah!

Elle rougit au point que *l'on eût allumé un flambeau à ses joues*, pour employer l'adorable expression de Théocrite.

— Mon *Saint-Bernard!* demanda-t-elle tendant les deux mains.

Falgouët le replaça devant elle, sur la table.

— Il se peut bien, en effet, dit-elle après une pause, que, dans ces derniers temps, j'aie causé quelque inquiétude à ma bonne nourrice. Moi-même, je suis effrayée du changement qui s'accomplit en moi... Je n'ai de goût à nulle chose, et je vous jure, monsieur Falgouët, que mes griffonnages quotidiens dans ce cabinet ne m'ennuient pas plus que telle autre besogne coutumière... Comme on devient pourtant!... De gaie, je suis si triste à présent, si triste!... Et si je devinais pourquoi encore!... Monsieur Falgouët, mon père vous aime, et j'éprouve pour vous la plus vive sympathie. Tenez! à votre tour, promettez-moi de n'en souffler mot à monseigneur, et je vous confierai tout ce qu'il en est de moi... Voulez-vous qu'à nous deux nous ayons nos petits secrets?

— Je ne demande pas mieux; mais à une condition...

— Laquelle?

— Si je prends tous vos secrets, vous accepterez les miens.

— Sans doute!.... Ce sera très gentil... Je vous disais donc que je ne me reconnais plus moi-même... L'autre jour, je suis allée voir ma tante, et, pour la première fois de ma vie, j'ai éprouvé chez elle un ennui mortel. Les cellules, la chapelle, le jardin où je m'amusais tant il y a encore quelques mois, tout cela m'a paru d'une tristesse affreuse. Il me tardait de m'en

aller. Pourvu que ma bonne tante ne se soit aperçue de rien à ma mine... Elle était longue, ma mine, longue !... Vous comprenez bien que j'ai caché mes impressions à mon père. Qu'eût-il pensé, mon Dieu !... Hier, Françoise voulait me ramener à Vaugirard ; mais je me suis moquée d'elle et j'ai eu l'audace de lui crier : « *Vas-y seule !...* » Savez-vous que je pleure quelquefois en cachette ?...

Elle s'arrêta.

Ce caquetage, à la fois charmant et douloureux, révélait à Falgouët les premiers troubles de l'amour. C'était évident, le dieu avait touché le cœur de Claire, et bientôt il en serait le maître souverain. La jeune fille, comme un rossignol entre deux roulades, se reposait, reprenant haleine.

— Et après ? lui demanda le Breton.

— Après ?... Plus rien... Ah ! depuis un instant, je sens mon ancien caractère qui revient... Traitez-moi de folle, mais j'ai envie de rire, et, si Fox était là, comme nous nous amuserions !...

— Faut-il vous l'aller chercher ?

— Quel enfantillage, vraiment !

Elle se pencha vers un cahier ouvert sur la table.

— Je vais m'appliquer... Comme ces fragments de saint Bernard seront copiés ! Je gage que vous n'y découvrirez pas une faute.

— Quoi ! vous allez écrire maintenant ?

— Et avec le plus grand courage !... Ah ! ce que vous m'avez rapporté de monseigneur Tamisier me fait du bien... Vous verrez, monsieur Falgouët, vous

verrez que mon père va se départir de sa rigueur envers moi, et que je ne quitterai pas la maison. Il me sera si doux de travailler pour votre ouvrage! Je ne suis pas savante, mais je suffirai bien à recueillir des renseignements dans les divers auteurs, n'est-il pas vrai? J'aime les livres, comme mon père et comme vous. C'est moi qui recopierai de ma plus belle écriture votre manuscrit de l'*Introduction aux Mémoires de la Société*. Ce sera si beau! Mon père, monseigneur Tamisier, Grippon, tout le monde s'accorde à vous reconnaître du génie...

Elle se tut, épuisée. Falgouët la considérait avec un bouleversement profond. Après un silence, il lui dit :

— Voulez-vous mes secrets, à présent?

— Voyons!

— Monseigneur Tamisier, qui ne vous croit pas faite pour devenir Carmélite, n'approuve pas non plus sans réserves le genre de vie que vous menez chez votre père.

— Trouve-t-il que je perde mon temps?

— Bien au contraire ; seulement...

— Seulement?

— Les occupations auxquelles vous vous livrez ne lui paraissent conformes ni à votre caractère, ni à votre âge, ni à votre condition.

— Que désire-t-il que je fasse?

— Selon lui, vous êtes trop appliquée à vos devoirs de secrétaire, pas assez à vos devoirs de jeune fille.

— Je vous comprends. Quand mon père m'a dit : « *Travaillez!* » monseigneur m'a toujours répété : « *Amuse-toi!* »

— Comme il vous aime !

— Comme il me gâte !

— Eh bien, non ! s'écria Théven avec feu. Quoi que vous en puissiez dire, mademoiselle, monseigneur est dans le vrai, et votre père, en vous pliant à des travaux que Dieu fit pour les hommes, se trompe, il se trompe absolument. Est-ce une vie de jeune fille que votre vie de copiste, de lectrice, de compilateur ? Qui dit vie de jeune fille, dit épanouissement de toutes les gaîtés, de toutes les folies, de tous les charmes enfantins. Or, avez-vous jamais été libre de vous abandonner aux délassements si doux de votre âge ? Quand vous deviez folâtrer au soleil parmi les fleurs, on vous a jetée dans ce cabinet noir, au milieu des bouquins. Monseigneur se montre peut-être sévère envers M. le marquis ; mais M. le marquis a eu tort, selon lui, de vous mêler en quoi que ce soit à la *Société de Secours Intellectuels*. Il devait faire son œuvre sans vous. Que M. de Pierrerue bataille contre la Révolution, avec les armes que son génie lui crée chaque jour, cela est grand peut-être ; mais pourquoi précipitait-il son enfant dans ses luttes, et, au nom des combats qu'il soutient, la destituait-il de sa jeunesse ?

— Oh ! monsieur Falgouët, je vous jure que mon père est bon.

— Qui le sait mieux que moi, mademoiselle ! Seulement, monseigneur croit que, dominé par la pensée unique de son œuvre, il ne se préoccupe pas assez de votre avenir. A-t-il songé une seule fois à pénétrer vos dispositions intimes ? S'est-il demandé jamais si, au

lieu de la vie religieuse, tout autre état dans le monde ne convenait pas mieux à votre nature franche, ouverte, délibérée?

— Quel état?

— Pas celui de femme savante, au moins.

— Alors... murmura-t-elle avec un commencement d'embarras.

— Monseigneur vous confiera, un jour, toute sa pensée à cet égard.

Claire prit les pompons de sa cordelière et y attacha des yeux d'une indéfinissable expression. Falgouët, la voyant un peu ébranlée, crut qu'elle cherchait des forces dans le souvenir de sa tante. Vivement il saisit la cordelière et lui retira des mains les deux petits pompons noirs.

— Pourquoi regardez-vous cela? lui dit-il avec une nuance de dureté.

— Pour rien, répondit-elle timidement.

— A votre place, je dépouillerais mon cordon de novice, pour ne plus avoir envie d'y toucher.

— C'est un objet bénit.

— Puisque vous ne serez jamais Carmélite.

— Cependant mon père et ma tante...

— Dieu ne le veut pas! et ni monseigneur Tamisier ni moi...

Claire baissa la tête, et une rougeur pudique envahit son beau front pâle couronné de cheveux noirs.

— Je n'oserai jamais demander à monseigneur ce qu'il compte faire de moi, dit-elle à voix basse.

Le Breton se pencha vers elle.

— Monseigneur, lui murmura-t-il bien doucement et de sa voix la plus caressante, monseigneur connaît un jeune homme...

— Un jeune homme?

— Un jeune homme qui vous aime...

La jeune fille se leva. En chancelant, elle essaya quelques pas vers la porte. Falgouët la retint.

— Mademoiselle, lui dit-il tout tremblant, un mot, un seul, et monseigneur Tamisier ne parlera de ce jeune homme ni à votre père ni à vous.

Elle le regarda... et resta muette.

— Quoi, vous autorisez monseigneur?...

— Oui, balbutia-t-elle d'une voix mourante.

Théven, effaré, lui avait lui-même ouvert la porte.

Elle disparut.



## XI

Nous étions à la fin de juillet, et aucun changement ne s'était produit dans la situation de notre héros. M. de Pierrerue, débarrassé des ennuis que lui avaient suscités les héritiers de madame de Prémians, acharnés à méconnaître les dernières volontés de la comtesse, laquelle faisait un legs à la *Société*, avait repris enfin ses habitudes régulières. Enfermé du matin au soir dans son cabinet avec Falgouët, c'était à peine si, dans le long espace de deux mois, il avait été permis à notre Breton d'échanger quelques mots avec Claire. Un soir cependant, au fond du jardin, le marquis étant occupé à lire à monseigneur Tamisier la première partie de l'*Introduction*, il avait pu s'approcher d'elle, lui prendre les mains et lui souffler doucement à l'oreille : — « *Je vous aime! je vous aime!* » Hélas! que n'eût-il

pas donné pour que l'occasion lui fût fournie de répéter encore : — « *Je vous aime!* » Ces trois mots, qui résument la vie dans tout son épanouissement, altèrent les lèvres qui les prononcent, et il ne faut pas les avoir dits à une femme pour ignorer combien il est doux de les lui redire sans fin.

Pauvre Falgouët! Il appartenait à M. de Pierrerue, et M. de Pierrerue, jaloux de ses heures, ne lui en laissait pas une pour soulager son cœur. Après les commentaires à tirer d'un texte sacré, la réfutation de telle proposition du *Contrat Social;* puis il fallait résumer les observations, les distinctions, les subtilités, les ruses scolastiques du marquis, et les grouper habilement en faisceau comme autant de preuves irrécusables. Quelle fatigue et quel ennui! Dans le fouillis de textes, où le vieillard à l'intelligence singulièrement déliée se retrouvait seul, Falgouët sentait sa tête se perdre; il lui semblait qu'il devenait imbécile, et regardait avec effarement celui qui le guidait, impassible, dans les cercles de cet enfer inconnu. Parfois, comme des lueurs sinistres, d'étranges idées traversaient son cerveau surexcité par les veilles :

« Si je tuais cet homme ? » se demandait-il.

Un jour que M. de Pierrerue, développant sa théorie du *Droit divin*, faisait intervenir Dieu dans les moindres vicissitudes de l'Etat, Falgouët, incapable de contenir plus longtemps ses nerfs, l'interrompit avec colère.

— Franchement, lui dit-il, il me semble que, dans toute cette *Introduction*, vous vous occupez trop de Dieu.

— Mon enfant, lui répondit le vieillard avec une extrême douceur, rappelez-vous, je vous prie, ces mots de saint Bernard que nous lisions ce matin : « *S'occuper de Dieu, ce n'est pas être oisif, c'est la plus grande de toutes les affaires*. » Cette pensée s'applique à la vie des individus comme à celle des nations.

— Passe pour Dieu, puisque vous le voulez. Mais pourquoi, dans votre travail, attribuer une si large place à la Papauté ?

— La monarchie catholique, bien qu'élective, reste le type le plus parfait de la monarchie dans le monde, Hurter n'a-t-il pas écrit d'ailleurs : « *L'existence d'un Pape est un fragment de l'histoire universelle ?* »

— En France, on n'aime guère à voir les choses religieuses mêlées aux choses politiques, et réciproquement. Si vous persistez dans cette voie, je crois le succès de votre livre sérieusement compromis.

— Vous vous trompez, Théven. Joseph de Maistre a dit : « *Le Français a besoin de la religion plus que tout autre homme ; s'il en manque, il n'est pas seulement affaibli, il est mutilé.* »

— Eh bien ! moi, je vous atteste, s'écria le Breton, exaspéré par tant de citations, qu'on ne lira pas votre ouvrage.

M. de Pierrerue le regarda avec une sévérité hautaine.

— S'il en est ainsi, riposta-t-il, c'est que le Psalmiste aura dit vrai quand il s'est écrié : « Les vérités ont été diminuées parmi les hommes, *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* »

Falgouët, prétextant un mal de tête intolérable, quitta brusquement le marquis. Il se sentait devenir fou.

Mais la nature de notre Breton ne comportait pas une longue persévérance dans le dépit. La pensée de Claire, un moment abolie, ramenait vite le calme dans son âme troublée, et il se reprenait à adorer sa chaîne, comme le Religieux enthousiaste aime le cilice qui lui macère les chairs et lui fait couler le sang. Du reste, il faut bien le dire, Victor Ferrall, qu'il voyait souvent ; Grippon, qu'il rencontrait sans cesse rôdant autour de lui, *quœrens quem devoret ;* monseigneur Tamisier, qu'il reconduisait de temps à autre jusqu'aux Missions-Étrangères, ne négligeaient rien pour le relever de ses abattements ou le ramener de ses fureurs.

— Cette *Introduction* me paraît ridicule de tous points, lui disait son ami ; mais courage ! c'est par elle que vous vaincrez.

— Avalez la pilule, mon cher, lui répétait l'intendant, moins attentif de jour en jour à dissimuler son cynisme ; la petite en vaut bien la peine, que diable !

— Mon enfant, lui murmurait affectueusement l'évêque de Lha-Ssa, Dieu vous a faits l'un pour l'autre ; prenez patience et espérez tout de lui.

Le 4 août au matin, le travail allait mollement dans le cabinet du marquis. M. de Pierrerue, épuisé par les veilles, par des efforts intellectuels incessants, avait une peine infinie à faire *manœuvrer* ses arguments, — une expression militaire de son crû, — et Falgouët, visiblement, battait de l'aile.

Soudain la porte s'ouvrit, et Claire parut tenant une lettre à la main. Le valet de chambre de M. de Nayrouse apportait ce message. Il attendait une réponse. Le marquis déchira vivement l'enveloppe et lut.

Théven et Claire échangèrent un regard rapide.

— Ma foi, s'écria M. de Pierrerue, ayant parcouru quelques lignes, mon vieux Nayrouse est un homme aimable! Sa proposition ne pouvait tomber plus à propos.

— Une proposition? demanda Claire.

— M. de Nayrouse nous invite à aller passer la fin de l'été à son château de Fleury-sur-Andelle, dans la forêt de Lions. Il prétend que l'un et l'autre nous avons besoin de la campagne. Que dites-vous de cela, fillette?

— Oh! moi, je ne suis pas malade.

Furtivement, encore une fois, elle regarda Falgouët.

— Ni moi non plus, Dieu merci! déclara M. de Pierrerue.

Puis il ajouta :

— Pour être sincère, j'avouerai cependant que je me sens un peu fatigué.

— Dans ce cas, mon père, il faut...

— Et vous, Théven, interrompit le vieillard, un congé de deux ou trois semaines est-il fait pour vous effrayer?

— Peut-être, monsieur le marquis.

— Comment, peut-être?...

— Je songe à la deuxième partie de l'*Introduction*. Si nous ne battons pas le fer tant qu'il est chaud...

— Nous n'en sommes encore qu'aux recherches, et vous pourrez, en mon absence, si le travail vous tient au cœur...

— Monsieur le marquis, vous êtes l'âme de cet ouvrage : l'âme partie, le corps deviendra inerte, soyez-en certain.

M. de Pierrerue, qui avait laissé paraître une sorte d'enjouement, redevint sérieux.

— Mon enfant, dit-il, vous avez raison, vous avez cent fois raison. Si, pour des motifs futiles de santé, je désertais, fût-ce pour quelques jours, la grande œuvre à laquelle je vous ai associé, je me trouverais très blâmable. Rassurez-vous : vous ne connaissez que la moitié de la lettre de M. de Nayrouse. C'est vrai, mon ami m'engage à prendre quelque repos. Mais, s'il me presse de le suivre en Normandie, c'est qu'il y va des intérêts de la *Société de Secours Intellectuels*. M. de Nayrouse, comme moi, comme tous les Organisateurs, se préoccupe ardemment du sort de la *Société*, et, connaissant le coup que lui porta la mort de madame de Prémians en la privant de ressources indispensables, il recherche partout, à Paris comme en province, de nouveaux adhérents à notre idée. Or il se pourrait que le comte d'Etrépagny, qui habite les environs de Gisors, se laissât entraîner sans difficulté, si je pouvais lui dérouler les vastes perspectives de mon plan. Le comte, ancien gentilhomme de la chambre du roi, dispose d'une grande influence dans ce pays, puis il est personnellement fort riche. Comprenez-vous à présent, Théven, pourquoi je n'ai pas le droit d'hésiter à partir ?

— Je le comprends.

— Allons, Claire, vous m'accompagnerez chez M. de Nayrouse. Courez vous attifer un peu.

— Oui, mon père.

Elle se dirigea lentement vers la porte.

— Il me paraît, monsieur le marquis, hasarda le Breton, au moment où la jeune fille allait disparaître, que mademoiselle de Pierrerue n'est pas plus contente que moi de votre voyage en Normandie. Gageons qu'il lui en coûte, à elle aussi, de divorcer avec les livres.

Claire se retourna.

— Vous vous trompez, monsieur Falgouët, dit-elle. Sur le point de quitter Paris, je songe, non à l'*Introduction aux Mémoires*, mais à ma tante Claire-Antoinette.

— Ma sœur! s'écria M. de Pierrerue.

— Qui sait si ma tante, habituée à me voir plusieurs fois par semaine, approuvera ce départ?

Le marquis restait muet.

— Peut-être faudrait-il la consulter, mon père?

Elle s'avança de nouveau dans l'intérieur du cabinet.

— Sans doute... sans doute, balbutia le marquis.

— Et d'autant plus qu'étant novice, insista Claire, j'ignore s'il m'est permis de voyager sans l'autorisation de ma Supérieure.

Elle montra sa cordelière avec un sourire cent fois plus triste que les larmes.

— Mademoiselle est Religieuse? osa demander Falgouët d'un ton d'indifférence admirablement joué.

— Ma fille appartient à l'Ordre du Carmel, répondit

gravement M. de Pierrerue... Voilà, mon cher Théven, comment finissent les grandes races. Dieu, au commencement, pour les élever au-dessus du peuple ; Dieu, à la fin, pour les recevoir, quand le peuple les a méconnues.

Puis aussitôt, s'adressant à Claire :

— Mon enfant, soyez tranquille, nous irons à Vaugirard cette après-midi. Vous ne vous éloignerez pas de Paris sans permission... Dites au valet de chambre de M. de Nayrouse que nous le suivons.

La jeune fille sortit.

— Quant à vous, mon cher Théven, continua le marquis, engouffrant dans un vaste tiroir de sa table les paperasses éparpillées un peu partout, je vous donne la clef des champs : vous êtes libre !

L'envie brûlait le Breton de remettre le marquis sur le chapitre du Carmel. Mais par quelles voies assez douces, assez tortueuses, assez habiles, le ramener à ce sujet si délicat ? Un mot maladroit ne pouvait-il pas tout faire découvrir ? Quelle singulière audace avait eue Claire !...

M. de Pierrerue ferma bruyamment son tiroir.

— A propos, Théven, dit-il, si vous vous ennuyez durant mon absence, je vous engage à lire, la plume à la main bien entendu, le volume intitulé : *De Summo Pontifice*, de Bellarmin. Cette lecture sera une bonne préparation pour écrire la deuxième partie de l'*Introduction aux Mémoires*... Et tenez ! puisque vous montez chez vous, emportez ce livre tout de suite.

Falgouët ne put arracher une parole à ses lèvres. Il se

leva, prit l'in-folio et suivit le marquis hors du cabinet.

— A ce soir pour les adieux, mon cher enfant, lui dit M. de Pierrerue dans le vestibule.

— A ce soir, monsieur le marquis, balbutia le jeune homme.

Il descendit le perron de l'hôtel.

En rentrant chez lui, Falgouët, avec colère, jeta dans un coin le *De Summo Pontifice* de Bellarmin. Ses traits crispés annonçaient une extrême exaspération. Il saisit, sur la table, des pages criblées de notes et les déchira. Dans la précipitation de ses gestes enfiévrés, il toucha à un tas de livres empilés sans ordre sur une chaise. Les livres dégringolèrent sur le parquet. Il les piétina avec fureur. Une malle était posée le long du mur, il l'ouvrit et y entassa habits, linge, chaussures, le tout pêle-mêle et bouleversé.

En ce moment, la porte de la chambre fut poussée avec précaution. Dans l'entrebâillement, Falgouët vit apparaître la face blafarde, grimaçante de Grippon.

— Eh bien ! vous arrivez à propos, vous, lui dit-il.

L'intendant entra, puis referma la porte.

— Que faites-vous donc, mon cher Théven ? demanda-t-il, au comble de la surprise.

Notre Breton marcha vers lui au pas de charge.

— D'abord, je ne suis pas *votre cher Théven*, monsieur Grippon, répondit-il hautainement. Appelez-moi M. Falgouët, s'il vous plaît.

— Que signifie ?...

— Cela signifie que la trame dans laquelle Wasmus

et vous avez pensé me prendre n'est pas faite pour me résister. Je romps les mailles de votre filet et je vous échappe. Bonsoir!

Il voulut aller vers la porte. Grippon osa se jeter au-devant de lui.

— Monsieur Falgouët, lui dit-il, un seul mot. Il y a huit jours, vous me priâtes de vous procurer cinq mille francs. La somme n'est pas mince ; je l'ai trouvée pourtant, et M. Wasmus, qui la touche aujourd'hui, doit venir lui-même vous la compter demain. A quelle adresse pourra-t-il effectuer son versement ?

— Wasmus est un voleur. Quant à vous...

— Moi, je suis bien coupable, en effet, d'avoir cru que vous seriez jamais digne d'épouser la fille de mon maître. Puisque vous deviez vous éloigner d'ici, il fallait du moins vous conduire en honnête homme, et ne point vous faire aimer de mademoiselle de Pierrerue.

Le Breton le saisit de toutes ses griffes.

— Vous ne devinez donc pas, s'écria-t-il, le secouant comme un roseau, que j'endure un supplice inouï, et que je dois m'en aller au plus vite si je ne veux pas succomber à la tentation de tuer votre marquis? Tenez ! tout à l'heure, lorsque, Claire parlant de son entrée aux Carmélites d'une voix et avec des gestes à déchirer l'âme, son père a répondu froidement que le cloître était la fin logique des gens de sa caste, j'ai failli décrocher un des pistolets de la panoplie et le lui décharger en pleine poitrine à bout portant... Pauvre Claire ! tout pleurait en elle : son cœur, ses yeux, tout son corps penché dans l'attitude de la prière ! Et cet

homme, qui se dit son père, est resté calme, dédaigneux, impassible. L'excès de ma rage m'a rendu muet...

— Alors, décidément, vous êtes las et vous quittez la partie ?

Falgouët lâcha Grippon, et, le regardant avec un étonnement singulier :

— Moi ? moi ?... répéta-t-il.

— N'étiez-vous pas en train de faire votre malle ?

— C'est possible... Tâtez mon pouls !... Je suis en proie à une fièvre horrible... La tête me tourne.

Il chancelait sur ses jambes. Grippon le guida vers un canapé placé vis-à-vis de la fenêtre dominant le jardinet de M. de Pierrerue.

— Allons, mon cher Théven, lui dit-il, soyez homme, que diable ! Un découragement comme celui où vous êtes tombé, si vous y persistiez, serait la mort, et, songez-y, la mort pour vous équivaut désormais à la mort pour elle. Elle n'a pas mérité de mourir, elle qui ne sait espérer qu'en vous, que vous aimer... Voulez-vous connaître quel est tout son cœur pour vous ? Interrogez monseigneur Tamisier... Maintenant, pourquoi vous alarmer des bizarreries de son père ? Entre nous, vous savez bien que le marquis de Pierrerue, obéré au delà de son avoir, ne peut sortir d'une situation, où son honneur se trouve engagé, que par le mariage de sa fille avec un homme riche. Or, nos renseignements sont puisés à bonne source, et la fortune de votre père, dont vous serez l'unique héritier, ne s'élève pas à moins de huit à

neuf cent mille francs. Comment M. de Pierrerue pourrait-il se faire tirer l'oreille? Une fois terminé le travail absurde auquel vous êtes condamné, monseigneur se propose d'engager le feu. L'aveugle est un diplomate plein de ruse, et il ne peut manquer de décider le marquis, que les *Mémoires* achevés auront on ne peut mieux disposé en votre faveur.

— Mais s'il me refuse sa fille ? demanda Falgouët du ton d'un homme qui se réveille en sursaut.

— Dans ce cas peu probable, Wasmus et moi nous interviendrons pour liquider les comptes de la *Société de Secours Intellectuels*, et M. de Pierrerue, pris comme une barre de fer entre les deux montants d'un étau, sera contraint de céder.

— Vous m'effrayez ! s'écria le Breton, revenu tout à fait à lui-même.

— Je veux sauver Claire et vous sauver !... Du reste, ajouta-t-il, laissant tomber sa voix au ton d'une douce familiarité, quand le marquis vous verra disposé à sacrifier une partie de votre fortune, la moitié, s'il le faut, pour relever la *Société*, il ne résistera pas, et, ni Wasmus ni moi, nous ne serons obligés de produire nos comptes.

— C'est fort bien. Mais vous ignorez que M. d'Etrépagny va très probablement remplir la caisse vide de la *Société de Secours Intellectuels*.

Par un jeu presque involontaire des jarrets, Grippon se mit debout. De doucereuse, sa face était brusquement devenue sèche, rigide, presque cruelle.

— M. d'Etrépagny ? interrogea-t-il.

Théven raconta le voyage projeté de M. de Pierrerue au château de Fleury-sur-Andelle. Les yeux de l'intendant étincelèrent comme deux charbons embrasés. Il rit aux éclats. Falgouët à son tour se leva. Il tremblait.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il.

— Parbleu! je ris de la comédie que nous venons de jouer l'un et l'autre.

— Une comédie?

— Sans doute... J'entre ici et je vous trouve dans une incroyable agitation. Vous êtes furieux; vous me menacez presque. Que faire?... Devais-je, par une attitude hostile, porter votre colère au comble et, dès lors, vous pousser à accomplir sur moi le meurtre dont M. de Pierrerue a été si heureusement préservé? Certes! quand vous m'avez agrippé de vos dix doigts, j'étais fondé à tout redouter de vous. J'aurais pu appeler au secours. Mais, pour éviter un scandale fâcheux, j'ai préféré me mettre à l'unisson de vos sentiments et de vos pensées... J'ai battu la campagne avec vous... Vous connaissez le proverbe: « *Il faut hurler avec les loups...* »

— Alors, quand vous railliez, il y a cinq minutes à peine, et M. de Pierrerue et la *Société de Secours Intellectuels*, et les *Mémoires* que j'écris...

— C'était pure plaisanterie! et, puisque vous voilà de sens rassis maintenant, laissez-moi vous répéter, jeune homme, ce que je n'ai cessé de vous redire, depuis les jours de l'hôtel Servandoni: « — M. de Pierrerue est digne de tous les respects, M. de Pierrerue

« est la plus grande individualité du siècle, M. de « Pierrerue... »

— Mais c'est infâme !

— Qu'est-ce qui est infâme, je vous prie ? riposta Grippon avec sang-froid. Est-ce la *Société de Secours Intellectuels*, qui vous a accueilli quand vous périssiez sur le pavé ? Est-ce le marquis, qui vous aime comme son enfant ? Est-ce moi, uniquement occupé d'aplanir les difficultés qui vous séparent de mademoiselle de Pierrerue ?

Comme l'intendant articulait ces derniers mots, par la fenêtre entr'ouverte pénétrèrent dans la chambre de vagues vibrations musicales. Falgouët dressa l'oreille. Peu à peu les notes arrivèrent plus distinctes. C'était un prélude large, puissant, solennel. On eût dit un air de gloire et de triomphe chanté dans la splendeur des cieux.

— Oh ! le *Te Deum* d'Haydn... C'est Claire ! s'écria Falgouët.

Sans se préoccuper plus longtemps de Grippon, il se précipita vers la porte, et dégringola l'escalier.



# XII

Falgouët, tout essoufflé, surgit au milieu du salon de M. de Pierrerue. Claire était seule, assise devant le piano; elle exécutait, en effet, la musique triomphante d'Haydn.

— Mademoiselle... dit le Breton.

L'inspiration du vieux maître allemand avait entraîné toute l'âme de la jeune fille; elle n'entendit pas la voix qui lui parlait.

— Mademoiselle... reprit Falgouët.

Pas un mot.

Il fit quelques pas et vint poser son coude sur le bois même du piano.

— Ah ! s'écria Claire.

Elle regarda Falgouët avec des yeux indécis, presque égarés, des yeux qui retournaient d'un autre monde.

— C'est moi, balbutia Théven effrayé, c'est moi !

Les doigts de Claire, crispés sur les touches du clavier, se détndirent.

— Je vous reconnais bien, lui dit-elle... Attendez un moment... Il faut... il faut que je me remette... Si vous saviez l'effet produit sur moi par la musique religieuse, celle d'Haydn surtout !... N'est-il pas vrai qu'au ciel on n'entend rien de plus beau ?... Vous devez me trouver bien extravagante...

— Extravagante, comme une grande artiste !

— Franchement, je me suis crue au paradis, dans le vrai paradis... — Je voyais Dieu !

— Haydn, Palestrina, Mozart montrent Dieu, chaque jour, à des milliers d'hommes. C'est le privilége du génie de nous mettre face à face avec la divinité.

— Du génie chrétien seulement ?

Falgouët hésita.

— Du génie chrétien seulement, répéta-t-il.

Claire ferma le piano.

— Vous ne jouez plus ? lui demanda-t-il.

Elle sourit ; et, baissant les yeux :

— Puisque vous êtes là... lui dit-elle.

— Alors, vous me prenez pour un profane?

— Oh ! je crois que vous aimez Haydn, et que vous le comprenez mieux que moi ; mais...

— Mais ?

— Je pars demain pour la Normandie... Quand je me suis mise au piano, j'espérais, ayant vu votre fenêtre ouverte, que vous m'entendriez et que je pourrais vous dire adieu.

— Le *Te Deum* d'Haydn était donc un appel ?

Elle quitta vivement le tabouret où elle se tenait, alla vers un fauteuil perdu dans le coin le plus obscur du salon, s'y assit, et, se couvrant le visage de ses deux mains, elle murmura :

— Oui.

Falgouët tomba à genoux devant elle.

— Oh ! que vous êtes bonne et que je vous aime ! lui dit-il. Vous avez compris que vous ne deviez pas me quitter sans un mot d'espoir, et vous m'avez appelé. Merci ! Hélas ! j'avais bien besoin de cette consolation. Les paroles de votre père m'avaient épouvanté, et ma tête était absolument perdue. Grippon vous le dira, quand les premières notes de votre chant sublime ont pénétré dans ma chambre, je me trouvais dans un état pitoyable. Il me semblait que vous partiez, que je ne vous reverrais plus... M. le marquis, si terrible, soupçonnait peut-être notre amour... Ne vous enfermerait-il pas dans quelque couvent qu'il rencontrerait sur son chemin ?... Chère Claire, excusez mon égarement : voilà huit mois que je vis de votre vie, et, quand vous vous éloignez, tout m'abandonne. Durant cette absence, que ne peut-il pas nous arriver de funeste ? Si vous n'alliez pas revenir !

— Je reviendrai, mon ami.

— J'ai une idée : laissez-moi vous suivre en Normandie ?

— Me suivre !

— Votre père ne songe pas à m'amener. Mais me serait-il impossible, tout le temps de votre séjour au château

de M. de Nayrouse, d'aller habiter Fleury-sur-Andelle ?

— Y pensez-vous ! un village...

— Je vous jure que je ne fournirai pas à M. le marquis l'occasion de se douter de ma présence. Je demeurerai enfermé tout le jour. A la nuit, seulement, il me sera permis d'errer aux environs du château de M. de Nayrouse, et, qui sait ? de vous entendre peut-être et de vous voir une fois.

— Non, non ! s'écria la jeune fille avec un frisson de terreur.

— Alors, que faire ?

— Il faut me laisser partir.

— Et que deviendrai-je, quand vous ne serez plus là ?

— Vous travaillerez.

— Travailler ! je ne le pourrai pas. Dieu m'en est témoin : avec vous, ma tête rayonne de lumière, et les plus rudes labeurs ne sauraient m'effrayer ; sans vous, mon intelligence s'obscurcit et toute ma force m'abandonne. Plus d'une fois vous avez entendu votre père, si indulgent pour moi, vanter la puissance de mon esprit. Ah ! s'il savait où je puise cette puissance ! Claire, elle me vient toute de vous. Souvent, quand M. le marquis m'interroge, me sonde, me pénètre, et que je lui réponds, je tremble. Il me semble que c'est vous qui parlez par ma bouche, et que votre père va surprendre sur mes lèvres l'âme, toute l'âme de son enfant. N'est-ce pas le miracle de l'amour de monter deux êtres à l'unisson des mêmes sentiments, des mêmes idées, et à ce point qu'ils se trahissent en quelque sorte à leur insu ?

— Il ne faut pas se trahir.

— Que voulez-vous ? je vous aime tant !

— Si mon père doit deviner notre secret avant que monseigneur le lui révèle, je vous en supplie, tâchez de m'aimer un peu moins.

— Eh ! le puis-je ?

— Moi, je puis tout ce que je veux, dit la jeune fille avec une singulière fermeté.

— Hélas ! c'est que, peut-être, vous ne m'appartenez pas comme je vous appartiens, murmura tristement le Breton.

Claire le regarda : deux petites larmes, pareilles à des diamants, brillaient au bout de ses longs cils noirs. Par un mouvement passionné, Falgouët lui saisit les deux mains, les réunit dans les siennes et les couvrit de baisers.

— Pardonnez-moi mes folies, lui dit-il. O ma Claire, ô mon âme, ô ma vie, je vous le jure, votre père ne soupçonnera jamais notre amour. Je surveillerai mes paroles, je surveillerai mes yeux, tout mon être si plein de vous et si faible pour cacher la passion qui le déborde de toutes parts. Je dois vous l'avouer, par une lassitude étrange, fruit d'un amour qui ne veut d'autre préoccupation que lui-même, le grand œuvre de votre père ne m'intéressait plus, c'était par un effort de volonté seulement que je poursuivais le difficile travail de l'*Introduction*. Désormais, je me reprends à cette noble et sublime *Société de Secours Intellectuels*, création d'un vaste esprit, d'un cœur encore plus vaste, et je m'y voue tout entier. N'est-ce

pas à elle que je dois l'ineffable bonheur de vous connaître, et, à ce titre, ne mérite-t-elle pas tous les sacrifices, toutes les immolations ?... Hélas ! pourvu qu'en fait de sacrifice, d'immolation, je ne sois pas allé au-delà de ce que l'honneur commande !...

Falgouët avait prononcé ces dernières paroles avec lenteur et le regard attaché sur Claire.

— Que voulez-vous dire ? demanda la jeune fille, se croyant interrogée.

Falgouët, fort pâle depuis le commencement de cette scène, rougit tout à coup.

— Claire... murmura-t-il.

Elle éprouva une violente commotion intérieure.

— Parlez, mon ami, parlez ! dit-elle.

— M'aimez-vous, au moins ? s'écria-t-il, lui pressant de nouveau les mains, mais cette fois avec une sorte de fureur.

— Je vous aime !

— Oh ! vous étiez digne que je foulasse aux pieds et ma fierté et mon honneur...

— Mon Dieu !

— Oui, Claire, pour vous, j'ai accepté des bienfaits qu'un homme ne subit pas sans se sentir atteint dans ce qu'il a de plus intime, de plus cher au fond de son âme. Mon entrée à l'hôtel Servandoni fut une surprise : je cédai moins aux étreintes d'une situation momentanément misérable, qu'à l'autorité de M. de Pierrerue. Vous savez mieux que personne, lorsque votre père parle, s'il est commode de lui résister. Je le suivis donc. Mais le lendemain, je m'étais procuré de quoi

redevenir libre, et j'allais rompre une chaîne rivée à mon pied nuitamment, presque à mon insu, quand je vous vis. Vous souvenez-vous de la dernière fête de Noël? Vous souvenez-vous de ce jeune homme prosterné sur qui vous daignâtes abaisser un regard? Monseigneur Tamisier m'a dit autrefois que vous m'aviez remarqué et que mon attitude pleine de recueillement vous avait tout de suite prévenue en ma faveur. O Claire, ce n'est pas Dieu pourtant que j'adorais à Saint-Sulpice, c'est vous!... Quand je sortis de l'église, j'étais dominé, dompté, vaincu, et, quelques jours après, monseigneur Tamisier n'eut aucune peine à m'attirer à la *Société de Secours Intellectuels*. Que m'importaient, et ma carrière brusquement interrompue, et mon avenir compromis, lorsqu'il s'agissait de me faire aimer de vous! J'eusse donné plus que cela, si tout cela n'eût pas résumé ma vie. Aussi j'acceptai tout, tout... jusqu'à ces trois cents francs qui me furent transmis dans une lettre que vous aviez écrite de votre main...

La voix lui expira dans le gosier.

— Mon cher Théven ! mon cher Théven !...

— Ah! dites-moi, reprit Falgouët sur le ton d'une ardente prière, dites-moi que vous me pardonnez de m'être presque avili à force de vous aimer.

— Vous, avili ! vous, le plus noble des hommes !

— Depuis bientôt huit mois, c'est la *Société de Secours Intellectuels* qui me fait vivre.

— Non, non ! s'écria Claire, dont le regard étincela, vous n'êtes pas un *enfant* de la *Société de Secours*

*Intellectuels.* Les jeunes gens, auxquels la *Société* prodigue, depuis quinze ans, ses ressources, ne furent jamais appelés à lui rendre le moindre service ; tandis que vous, par une exception qui était dans les desseins de Dieu à notre égard, vous n'avez cessé de travailler pour elle. Croyez-vous que votre dur labeur ici, pour débrouiller tant de paperasses, compulser tant de gros livres, ne vous eût pas, partout ailleurs, procuré plus d'argent que vous n'en avez accepté ? Comptez que je ne parle pas de l'*Introduction aux Mémoires*, une de ces choses grandes qui ne se vendent ni ne s'achètent et que vous avez réalisée uniquement pour mon père et pour moi.

— Pour vous, pour vous seule !

— Vous voyez bien alors, reprit la jeune fille avec un accent de fierté qui indiquait clairement la pensée d'arracher Falgouët, de s'arracher elle-même, à des préoccupations pénibles, — vous voyez bien, mon ami, que vous ne devez rien à la *Société de Secours Intellectuels*, et que la *Société de Secours Intellectuels* vous doit beaucoup.

— Ange !

— Je vous le répète encore une fois, insista-t-elle, vous n'êtes pas un *enfant* de la *Société :* vous êtes le secrétaire, mal rétribué, de M. de Pierrerue.

Elle accompagna ces paroles d'un geste altier, puis se leva. Elle s'arrêta devant une des fenêtres et regarda vaguement, dans le jardin, Françoise en train d'arroser les fleurs des plates-bandes.

« Mon Dieu, pensait Falgouët, quelle nature en-

tière ! comme elle est noble ! comme elle est belle !... »

En ce moment, Claire dirigea vers le jeune homme ses grands yeux bleus de biche effarouchée... Elle retourna s'asseoir sur le tabouret, près du piano. Falgouët courut à elle, mais elle bondit vers le coin opposé du salon... Falgouët, épouvanté, s'arrêta ; il avait peur de la rejoindre trop vite. Il tremblait de tous ses membres. Qu'allait-il se passer ?... Notre Breton assistait à un spectacle sublime, le plus grand spectacle de la vie, celui où la femme a l'intuition de sa pleine destinée, où l'amour, cette hache sacrée, en le lui ouvrant, fait saigner son cœur pour la première fois. Falgouët restait pétrifié... Enfin, elle lui sourit. Mais, dans ce sourire, Théven crut deviner je ne sais quelles appréhensions vagues, indéfinies. Un déchirement intérieur avait appris à Claire qu'elle était vulnérable, et elle éprouvait des effrois inconnus. Falgouët hasarda deux pas vers elle. Elle recula de nouveau...

— Claire, voulez-vous que je me retire ? balbutia le jeune homme, dont les lèvres eurent de la peine à se rejoindre pour articuler ces mots.

— Non, soupira-t-elle, non.

Sa poitrine haletait fortement.

— Oh ! fit-elle.

Elle s'affaissa sur une chaise longue et s'évanouit.

Falgouët la soutint dans ses bras.

— Françoise ! s'écria-t-il d'une voix désespérée.

La nourrice entra aussitôt.

— Mademoiselle se trouve mal, Françoise, vite, vite ! dit Falgouët, la tête perdue.

— Ciel du bon Dieu ! s'écria la pauvre nourrice.

Vivement elle dénoua la cordelière noire, qui glissa sur le parquet, et elle allait, sans plus de façons, dégrafer le corsage de la jeune fille , lorsque Claire l'arrêta.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle.

— Il faut vous donner de l'air, ma poulette, dit Françoise, roulant la chaise longue devant la fenêtre ouverte.

L'occasion était favorable. Falgouët se baissa et recueillit le cordon de laine oublié. Il le pelotonna hardiment, puis le glissa sous son gilet. Ce manége n'échappa point à la jeune fille; mais la force lui manqua pour réclamer son bien. D'ailleurs, Françoise se trouvant là, ne convenait-il pas de se taire ?

— Ça va mieux, n'est-ce pas, ma Clairette ? demanda la nourrice, éventant sa jeune maîtresse.

— Tout à fait bien, répondit-elle.

Françoise se mit les poings sur les hanches, et, dévisageant notre Breton, qui demeurait tout interdit :

— Eh bien ! monsieur Falgouët, lui dit-elle, ne vous avais-je pas prévenu, l'autre jour, que toutes ces écritures finiraient par tourner les *sangs* à mademoiselle ? Vous voyez maintenant ce qui arrive, et vous nous regardez là comme un grand Nicodème que vous êtes. Je vous avais pourtant chanté mon antienne, pour rendre M. de Pierrerue raisonnable. Avez-vous desserré les dents une seule fois ? Tenez ! vous êtes comme les autres, vous, et M. de Pierrerue vous ferait passer par le trou d'une aiguille en vous regardant.

— Françoise !... interjeta Claire.

— Mais moi, continua la terrible nourrice, je n'y passerai pas, par le trou d'une aiguille ; et, pourvu que M. le marquis nous arrive, je n'aurai besoin de personne pour lui bailler son fait au visage.

Un coup de sonnette retentit bruyamment à la porte du jardin. Sans ajouter un mot, Françoise sortit.

— C'est votre père peut-être, dit Falgouët. Adieu !

— Restez ! fit la jeune fille avec un geste impératif.

Puis, tendant la main au jeune homme, et d'une voix douce :

— Rendez-moi ma cordelière.

— Mais vous n'en avez plus besoin.

— Je vous en prie !

— Je la garde.

M. de Pierrerue entra.

— Comment, vous êtes souffrante, ma chère enfant ? dit-il.

Il se pencha vers sa fille et la baisa au front.

— Je vous avais demandé de ne pas vous accompagner chez M. de Nayrouse pour faire ma malle, balbutia Claire. Mais vous n'étiez pas sorti que j'ai éprouvé un malaise extrême... J'ai cru que cela passerait, et je suis descendue au salon afin de choisir quelques morceaux de musique que je désirais emporter... Tout à coup, ma vue s'est troublée, le cœur m'a manqué, et j'ai poussé un tel cri, que M. Falgouët, occupé dans votre cabinet, est accouru aussitôt... Mon Dieu ! que j'ai eu peur !

— C'est un peu de fatigue, ma mignonne, et la cam-

pagne vous fera le plus grand bien, se contenta de dire M. de Pierrerue.

— Mais, monsieur le marquis... hasarda Françoise, encore toute frémissante.

Le vieillard se retourna vers elle et, d'un ton hautain :

— Qu'y a-t-il ?

— Est-ce qu'il faut... est-ce qu'il faut préparer les effets de mademoiselle ? bredouilla la pauvre femme.

— Tout de suite, car nous partons demain à deux heures.

Il alla vers Falgouët.

— Mon cher Théven, lui dit-il, je vous félicite et vous remercie de ne pas perdre votre temps. Je ne perdrai pas le mien non plus. Si j'en crois M. de Nayrouse, M. d'Etrépagny est déjà des nôtres. J'ai lu, du reste, la lettre du comte à mon vieux ami de la Garde Royale, et j'ai tout lieu d'espérer les meilleurs résultats de mon voyage. M. d'Etrépagny, comme moi, comme nous tous, a la haine de la Révolution, qu'avec de Maistre il caractérise de *satanique*. — « La *Société de* « *Secours Intellectuels*, dit-il, peut devenir une arme « bien puissante pour la combattre. » — Nous la combattrons, mon cher Théven, nous la combattrons... et elle sera vaincue !

Falgouët étouffait ; il eût voulu s'en aller.

— J'étais descendu, monsieur le marquis, dit-il, pour vérifier un texte dans l'*Histoire de la Décadence*, de Gibbon ; mais j'avais l'intention de me rendre, cette après-midi, à la bibliothèque Richelieu, afin de recueil-

lir certaines notes dans les Bollandistes, et, si vous le permettez...

— Courez-y, mon enfant, courez-y ! s'écria-t-il, l'accompagnant jusqu'à la porte.

Falgouët s'inclina et sortit.



# XIII

Le lendemain, de bonne heure, Grippon entra dans la chambre de Falgouët.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda celui-ci d'un ton brusque.

L'homme d'affaires s'avança jusqu'à la table devant laquelle le Breton se tenait assis.

— Vous m'en voulez donc encore ? interrogea-t-il mielleusement.

— Par exemple !... Nous jouons une comédie, et vous remplissez admirablement votre personnage. En vérité, monsieur Grippon, je ne vois pas pourquoi je vous en voudrais.

— Mon cher Théven, trêve de plaisanterie, je vous en conjure.

— Moi, plaisanter !... Il y a huit mois que je ne

plaisante plus, vous le savez bien. Ce n'est pas un rôle comique que vous m'avez donné dans votre pièce.

— Quelle importance, mon Dieu ! vous attachez à un mot prononcé au hasard...

Falgouët l'interrompit d'un geste irrité.

— Est-ce le hasard, lui dit-il, qui hier vous fit tout à coup changer d'attitude vis-à-vis de moi ? Si c'est le hasard, en effet, je connais son nom : il s'appelle le comte d'Etrépagny.

— Je ne saisis pas le rapport entre M. d'Etrépagny et...

Un regard d'une ironie aiguë que soudain Falgouët lui lança comme une flèche, lui cloua la langue entre les dents. Dépité, Grippon laissa sa phrase suspendue et baissa la tête. Falgouët, abreuvé de dégoût, se leva comme pour congédier l'intendant. Mais celui-ci, recouvrant son sang-froid :

— Mon cher Théven, lui dit-il, j'ai vu M. Wasmus hier au soir, et j'ai pénétré chez vous ce matin pour vous annoncer sa visite. Attendez-le, il sera ici sur les dix heures... Maintenant, s'il vous plaît de connaître la vérité sur le voyage de M. de Pierrerue et de sa fille en Normandie, ainsi que sur les prétendues offres d'argent faites à la *Société de Secours Intellectuels*, je suis à même de vous éclairer.

— Ah ! ah ! vous avez vu Wasmus, et Wasmus, dont l'officine est bourrée de renseignements jusqu'à la gueule, vous a communiqué sans doute le dossier de M. d'Etrépagny... Toujours la comédie, n'est-il pas vrai ?

— M. Wasmus ne m'a pas dit un mot du comte d'Etrépagny.

— Je n'ignorais pas, poursuivit Falgouët, cédant au plaisir de laisser déborder les sarcasmes qui l'étouffaient, que Wasmus était en mesure de vous fournir des notes sur quelques étudiants ou artistes pauvres du *Quartier-Latin;* mais il y a loin de ce menu fretin à un ancien gentilhomme de la chambre du roi Charles X. Peste! votre complice hante l'ancienne cour!...

— Monsieur Falgouët! s'écria Grippon, lequel ne put s'empêcher de bondir sous le fouet qui le cinglait si cruellement.

— Monsieur, dit Théven, affectant un grand calme, au Chapitre Troisième de son traité *De Summo Pontifice,* le cardinal Bellarmin reconnaît, avec une candeur parfaite, que « *le gouvernement monarchique tempéré vaut mieux que la monarchie pure.* » Vous devinez le fruit que je puis tirer d'une opinion si haute, pour tenter encore une fois de ramener M. de Pierrerue de son absolutisme insensé. Je vous prie donc de vouloir bien me permettre de continuer tranquillement une lecture qui, si je parviens à en retirer quelque profit, peut ne pas être sans exercer une influence heureuse sur l'*Introduction aux Mémoires,* et, par elle, sur les destinés de l'univers.

Falgouët raillant l'œuvre de M. de Pierrerue, c'était un spectacle nouveau pour l'intendant. Qui sait? rebuté par des difficultés insurmontables, peut-être le Breton était-il au moment de rompre sa chaîne et de reprendre sa liberté? Grippon eut peur de voir lui

échapper sa proie. Aussi, malgré la main levée du jeune homme qui lui indiquait la porte, demeura-t-il debout devant lui, et, pour savoir si son cœur était encore capable de saigner, lui lança-t-il cette phrase à double tranchant :

— Après tout, monsieur, si ce n'est pas vous, ce sera un autre qui épousera mademoiselle de Pierrerue.

Falgouët s'élança jusqu'à la porte de sa chambre, et la ferma d'un tour de clef.

— Vous ne sortirez pas, s'écria-t-il, faisant explosion, vous ne sortirez pas sans m'avoir expliqué ce que signifie cette menace. Un autre ! dites-vous, un autre ! Ah ! vous aviez raison, hier, de me croire redoutable. Je le suis, en effet, pour vous, et plus peut-être que vous n'avez pensé.

— Monsieur ! s'écria Grippon, reculant terrifié.

— Vraiment, vous m'étonnez ; car, avec un esprit si astucieux que le vôtre, je vous trouve bien naïf de vous figurer que je sois la dupe de vos lâches hypocrisies. Quoi ! vous n'avez pas compris que j'avais tout deviné, dès nos premières relations ? Mais alors, la perversité fait des aveugles, comme l'amour... Monsieur Grippon, vous trompez tout le monde ici, et M. de Pierrerue, et monseigneur Tamisier, et M. Duport, et M. de la Salvetat. Quant à moi, je vous le jure, vous ne me tromperez point. Il est tout simple qu'à force de dissimulation et de bassesse, vous soyez venu à bout des membres de la *Société de Secours Intellectuels*, hommes faisant le bien avec des théories, et dans tous les cas occupés d'intérêts qui ne sauraient engager leur cœur.

Mais comment espérez-vous triompher de la passion qui me calcine et me dévore ? Où sont vos armes pour livrer cette grande lutte ?... Un autre !... Et vous croyez que je vous laisserai libre de produire, dans cette maison, un fiancé quelconque pour mademoiselle de Pierrerue ? Que vous me connaissez bien, et que vous avez bien mesuré la puissance de l'incendie qui m'embrase tout entier ! Sachez-le, mademoiselle de Pierrerue m'aime, et j'exige qu'à partir de ce moment cette créature divine cesse d'être comme un enjeu dans vos infâmes combinaisons. Prenez-y garde, il y va de votre vie.

— Je ne saurais en entendre davantage, balbutia l'homme d'affaires, se glissant le long de la muraille pour gagner la porte.

Falgouët, lui posant une main rude sur l'épaule, l'arrêta.

— Monsieur, dit Grippon, fléchissant sous l'étreinte, si vous persistez à me faire violence, j'appelle à l'aide.

— A votre aise ! Pensez-vous, par hasard, qu'un scandale soit fait pour m'effrayer ? Plût au ciel que M. de Pierrerue vous entendît et montât ! Nous verrions lequel de nous deux, après une explication loyale, emporterait son estime.

— Alors, me voilà votre prisonnier ?

Ses lèvres ébauchèrent un sourire.

— Oui, jusqu'à ce que Wasmus m'ait compté les cinq mille francs que vous savez.

— Mais ma retraite n'empêcherait pas M. Wasmus...

— Ecoutez donc, après les jolis compliments que je

viens de vous envoyer à bout portant, un peu de rancune vous est permise ; et, si j'avais la maladresse de vous laisser en tête-à-tête avec Wasmus, je craindrais fort que cet emprunt...

— De la rancune ! moi ! articula Grippon, dont la voix se raffermissait à mesure que celle du Breton perdait de sa violence... De la rancune ! répéta-t-il d'un air contrit. Bon Dieu ! comme vous me jugez !...

— Hélas ! le plus défavorablement du monde.

— Vous tenez donc bien à ces cinq mille francs ?

Le regard du jeune homme, dont le feu s'éteignait graduellement, se ralluma.

— Je tiens à en finir avec une situation intolérable ! s'écria-t-il.

La pendule de la cheminée sonna dix heures.

— Ma détention ne peut être bien longue, murmura l'intendant.

Et, recouvrant son allure ordinaire, mélange d'effronterie et de rampement, il alla se planter à la fenêtre qui plongeait sur le jardin de M. de Pierrerue.

— Quelle journée de chaleur ! dit-il.

Falgouët s'était rassis devant le *De Summo Pontifice* ouvert, et restait muet. Il ne lisait pas cependant. Son œil, démesurément agrandi, vaguait à travers les lignes latines, mais ne s'arrêtait sur aucun mot. Falgouët subissait la réaction de ses emportements, et, comme chez tous les hommes faibles, cette réaction violente mettait à néant son intelligence et sa volonté. Peu d'individus sont assez solides de nerfs, de cerveau,

pour supporter les terribles ébranlements de la passion, et il est manifeste que notre héros y succombait.

— Voilà l'abbé Bresson ! dit tout à coup l'intendant.

— L'abbé Bresson ? interrogea Théven, se retournant vers son prisonnier.

— Bonjour, l'abbé ! bonjour ! cria Grippon, faisant des signes par la fenêtre.

— Bonjour, monsieur Grippon, répondit une voix partie du jardin.

— Vous nous avez amené monseigneur déjà ? continua l'homme d'affaires.

— Sa Grandeur déjeune avec M. le marquis, dit l'abbé Bresson.

On entendit la porte du jardin se refermer.

Falgouët ne bougeait pas de sa place. Pourtant, de temps à autre, il lançait un regard dans la direction de son captif, en proie à je ne sais quelle inquiétude. Une fois, ses yeux rencontrèrent ceux de Grippon, et Grippon, de nouveau, trouva sur ses lèvres le plus aimable des sourires. Falgouët ne parut point s'effaroucher. L'intendant rampa jusqu'à lui.

— Franchement, lui dit-il, j'ignore comment vous vous y êtes pris pour ensorceler tout le monde ; le fait est que, dans la *Société de Secours Intellectuels*, chacun n'est occupé que de vous. C'est sans doute la peur qu'il a de voir M. de Pierrerue hésiter à partir pour la Normandie qui a poussé monseigneur Tamisier à venir déjeuner ici ce matin. Le brave homme ! il ne sera tranquille que lorsque le marquis et sa fille seront montés en voiture.



— Et quel intérêt peut avoir monseigneur Tamisier à ce que M. de Pierrerue aille ou n'aille pas chéz M. de Nayrouse ?

— Lui, personnellement, n'en a aucun, en effet ; mais vous, c'est autre chose ! insinua Grippon d'un air de mystère.

— Moi!... Au moment où je la pensais terminée, vous allez me faire croire que la comédie recommence.

— Croyez ce qu'il vous plaira. Mais que diriez-vous si ce voyage en Normandie n'avait été inventé par monseigneur Tamisier que dans le but de préparer le succès de votre mariage ?

— Est-ce possible, mon cher monsieur Grippon ? murmura Falgouët, ébranlé.

— Le plan de monseigneur, poursuivit l'intendant avec une assurance superbe, est de gagner à votre cause tous les membres de la *Société de Secours Intellectuels*, et après avoir *converti* — c'est son mot — M. de Nayrouse, ils ont été d'avis ensemble qu'il fallait à tout prix éloigner et M. de Pierrerue et mademoiselle Claire. Malgré la présence du marquis à Paris, monseigneur eût, sans trop de difficulté, amené M. Duport à son sentiment ; mais il n'eût vaincu ni l'entêtement nobiliaire de M. de la Salvetat, ni le fanatisme farouche de la Religieuse de Vaugirard, si le vicomte et la Carmélite eussent pu recourir au marquis en leur détresse. Pour terrasser des adversaires aussi redoutables, monseigneur a voulu avoir le champ libre, et, hier au soir, il me racontait...



Un coup sec retentit à la porte.

— C'est Wasmus, dit Grippon.

— Mais, M. le comte d'Etrépagny?... demanda Théven, immobile sur sa chaise.

— Il fallait bien un appât pour attirer M. de Pierrerue à Fleury-sur-Andelle...

On frappa de nouveau.

Grippon alla vers la porte délibérément et l'ouvrit.

Falgouët le laissa faire.

Wasmus entra. C'était un petit homme au teint pâle, au nez crochu, à l'œil vif et perçant. Sa vaste chevelure crêpue, grisonnante, débordait les larges ailes d'un chapeau de soie de forme basse, jadis noir et luisant, aujourd'hui pelé par places et comme brûlé aux longs affronts du soleil et de la pluie. Sauf le collet, renouvelé dernièrement, sa redingote longue, *à la propriétaire*, percée de deux poches énormes sur les côtés, avait une teinte rousseâtre qui accusait de longs et loyaux services. Rien à dire du pantalon, dont on entrevoyait à peine les deux extrémités, tant le buste et les genoux de l'usurier demeuraient engouffrés dans sa redingote monumentale, qui l'enveloppait comme une robe de chambre. Miracle! Wasmus portait des chaussures presque élégantes, et son pied était petit, fin, cambré, un pied d'Israélite, le pied sec, nerveux, aux contours déliés des hommes de l'Orient. Il paraissait cinquante ans environ. Comme l'intendant de M. de Pierrerue, son adroit compère, il n'avait pas un poil de barbe au menton.

Gaspard Wasmus s'avança lentement, avec précau-

tion, flairant à la ronde ainsi qu'un chat près de faire un mauvais coup.

— Je vous salue, messieurs, je vous salue bien, marmotta-t-il tout en marchant.

— Bonjour, monsieur Wasmus, dit Grippon. A la bonne heure, voilà un homme exact !

— Moi ! exact comme une échéance.

Il s'arrêta, lança un regard fûté dans la direction de Falgouët, surpris sans doute qu'on s'empressât si peu de lui faire accueil ; puis, plongeant les deux mains dans une de ses profondes sacoches latérales, il en retira un lourd portefeuille bourré de papiers.

Théven, dont l'esprit voyageait bien loin, — peut-être en Normandie, — le considérait avec des yeux vagues, sans pensée.

— Monsieur Grippon, demanda Wasmus un peu dépité, voulez-vous avoir l'obligeance de m'introduire auprès de la personne qui désire traiter certaine affaire avec moi ?...

— Vous êtes chez cette personne, monsieur, dit Falgouët, rendu tout à coup à la situation.

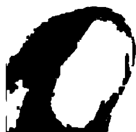
— Comment, c'est vous ?...

— Moi-même, monsieur Wasmus...

— Et c'est ainsi que vous recevez l'argent, quand l'argent vient vous faire visite ?

Le Breton ne put réprimer un sourire.

— Ma foi, monsieur, dit-il, bien que cette maison appartienne à des gens d'église, ils n'ont pas laissé d'encensoir dans cette chambre, sans quoi je m'en fusse servi dès que vous y avez pénétré.



— Ne plaisantez pas, jeune homme. Dans le temps où nous vivons, l'argent est dieu.

— Aussi me voyez-vous navré de ne pouvoir lui rendre les honneurs qui lui sont dus.

Grippon, furtivement, tira l'usurier par la manche. Aussitôt, Wasmus alla jusqu'à la table de Falgouët, encombrée de livres, et déplia solennellement son portefeuille. Plusieurs billets de banque, mêlés à des papiers timbrés de toutes tailles et de toutes couleurs, furent, par un tour de main habile, étalés sous les yeux du Breton.

— Donc, il vous faut cinq mille francs? interrogea Wasmus.

— Oui, monsieur, j'ai besoin de cette somme, répondit Théven, qui ne raillait plus, et je vous serai obligé de vouloir bien m'en faire l'avance.

— L'avance! Et sur quoi?

—Sur les biens qui ne peuvent manquer de m'échoir un jour.

— Doucement... Ne nous hâtons pas... Vous avez donc quelque raison de croire que vous serez l'unique héritier de votre père?

— Parbleu! puisqu'il n'a qu'un fils.

— Il ne faut pas aller trop vite en besogne... N'avez-vous pas quitté Brest parce que votre père avait des maîtresses?

— Cela est vrai.

— Qu'est-ce qui vous prouve alors que vous êtes l'unique enfant de M. Jéhoël Falgouët? Votre père ne peut-il pas avoir un ou plusieurs bâtards, à qui, de la

main à la main, il lui est facile de faire tenir, sinon toute sa fortune, du moins la plus grande partie de sa fortune ?

— Mon père est un honnête homme, monsieur Wasmus.

— Me préservé le ciel d'en douter ! Mais avec de si mauvaises mœurs...

— Monsieur Wasmus !

— Calmez-vous, jeune homme, et tâchez de m'écouter attentivement une minute... Ce n'est pas long, une minute... Voyons, vous me demandez de vous prêter cinq mille francs, et, convenez-en, vous ne m'offrez aucune garantie sérieuse... Puisque cela vous déplaît, je n'insisterai pas plus sur les désordres de votre père que sur leurs suites... Mais, que diable, vous pouvez mourir !... Admettons que vous êtes mort et enterré : à qui irai-je présenter votre lettre de change ?

— Je vous jure que mon père, en ce cas, qui me paraît improbable...

— Ah ! quelles illusions vous nourrissez sur la tendresse paternelle, monsieur Falgouët ! Passez un jour rue Gît-le-Cœur, et je vous montrerai mes tiroirs pleins de billets que devaient acquitter des pères éplorés. Sans compter que le vôtre n'a pas précisément à se louer de vous !... Mais, à propos, depuis quand n'avez-vous pas reçu de ses nouvelles ?

— Le contre-maître de la corderie, avec lequel je suis resté en relations, ne m'a pas écrit depuis les premiers jours de novembre.

— Eh bien ! je vais vous apprendre...

Wasmus s'interrompit : Grippon, sans que Falgouët pût l'apercevoir, lui avait touché de nouveau le bras.

— Quoi donc? interrogea le Breton, tout palpitant.

— Je vais vous apprendre... ce qu'est notre situation respective. Nous sommes, vis-à-vis l'un de l'autre, absolument comme deux joueurs. Moi, je joue sur les mille chances de votre avenir, lequel, peut-être, avortera piteusement ; vous, vous jouez sur des espérances de fortune qui peuvent être trahies. Réfléchissez pourtant que, dans cette partie, c'est moi qui fournis l'enjeu. Croyez-vous que mon argent, donné au hasard, ne m'autorise pas à réclamer certains avantages?

— Quels avantages?

— Mon Dieu ! il n'entre pas dans mes habitudes de me montrer exigeant... Ne nous troublons pas... Si je vous mettais dans la main trois mille francs d'or mignon, que diriez-vous?

— Je dirais que ce n'est pas là mon compte.

— Sac à papier ! que la jeunesse a la tête dure... Et les avantages dont je vous parlais, où les prendrai-je, si je vous verse cinq mille francs?... Vous ne m'avez donc pas compris ?

— Je vous prie d'excuser ma naïveté : j'emprunte de l'argent pour la première fois.

L'usurier haussa les épaules. La main droite de Falgouët, allongée sur le *De Summo Pontifice*, eut une crispation significative. Ce mouvement, qui annonçait

un orage, ne fut pas remarqué de Wasmus; mais il frappa Grippon, observateur ingénieux, toujours en éveil. L'homme d'affaires du marquis jugea que le moment était venu pour lui d'intervenir.

— M. Wasmus veut vous rendre service, dit-il, s'adressant à Falgouët; seulement il demande, si je ne me trompe, à prélever d'avance un honnête intérêt sur la somme qu'il est heureux de vous prêter.

— Eh! qu'il prélève l'intérêt qu'il voudra! s'écria le Breton, qui n'était déjà plus maître de ses nerfs.

— Jouons cartes sur table, reprit Wasmus, résolu, sur un signe de Grippon, à sortir de ses ambiguités. Vous allez me souscrire une lettre de change de cinq mille francs à six mois, et je vais vous remettre sur le champ trois mille francs d'argent liquide, plus mille francs de bonnes créances. Quant aux derniers mille francs, je les retiendrai pour les intérêts, les honoraires, les difficultés de cette négociation avec mon bailleur de fonds...

— Comment, mille francs pour six mois?

— Si vous saviez comme l'argent est cher! Tous les capitaux ont pris peur depuis la République.

— Je ne puis accepter cet arrangement. Je vous ai demandé cinq mille francs, enchanté de garder quelques louis pour moi; mais il me faut absolument quatre mille francs.

— En recouvrant mes créances, vous aurez cette somme.

— Sur qui, ces créances?

— Sur une personne de votre connaissance et qui pour ce motif, n'osera se soustraire à ses obligations.

— Le nom de ce débiteur insolvable ?

— Maurice Verdier.

— Verdier!

— Vous êtes plus à même que moi de le poursuivre chez les directeurs de théâtre, à la caisse des journaux, partout.

— C'est cela : je traquerai votre gibier, dit Falgouët, contenant à peine son indignation.

— Alors, vous refusez ?

— Je vous trouve bien impudent de me le demander !

L'usurier se mit en devoir de recueillir les divers papiers de son portefeuille.

— Mon cher Théven, dit Grippon, il y aurait encore moyen de s'entendre. Puisqu'il vous faut quatre mille francs d'argent bien net, que n'empruntez-vous six mille francs à M. Wasmus, au lieu de cinq mille seulement ? Peut-être, en effet, ne toucherez-vous que bien tard votre créance sur M. Verdier. Que vous importe ! Ne serez-vous pas assez riche, un jour, pour infliger l'aumône de mille francs à l'homme qui vous refusa une chaise pour y dormir durant une nuit?

Wasmus était au moment de nouer la grosse ficelle qui maintenait son portefeuille dodu et de toutes parts effondré. Il regarda narquoisement le Breton.

— Tenez, lui dit-il, je suis bon enfant : voulez-vous quatre billets de mille?

— Donnez ! répondit Falgouët, empêtré dans la glu de tant de méandres, de circonlocutions, de ruses.

Wasmus, vivement, tira une feuille de papier timbré écrite jusque vers le milieu, y ajouta l'énoncé de la somme, laissé en blanc : *Six mille francs*, — puis tendit la plume à Falgouët.

— Signez ! lui dit-il.

Théven signa et reçut les billets de banque.

— Ah ! s'écria-t-il, pressant les feuilles délicates dans ses doigts, merci ! merci ! Je pourrai quitter M. de Pierrerue désormais ! N'est-il pas vrai, monsieur Grippon, que je dois à peine quatre mille francs à la *Société de Secours Intellectuels ?* Je compte cinq cents francs par mois.

L'intendant eut une grimace hideuse.

— Eh quoi ! demanda-t-il, vous nous empruntiez cet argent...

— Pour m'affranchir de vous tous, si le martyre que vous m'infligez se prolongeait trop longtemps.

Wasmus avait enfoui son portefeuille dans un des gouffres de sa houppelande. Il se dirigea vers la porte. Sur le seuil, il s'arrêta, et, fixant ses petits yeux vifs, étincelants comme deux lumières, sur notre héros, qui débordait d'une joie insensée :

— Monsieur Falgouët, lui dit-il, le 24 décembre dernier, au moment peut-être où M. de Pierrerue vous venait en aide, votre père fut frappé d'une attaque d'apoplexie qui l'a laissé dans un état voisin de

l'idiotisme. Je vous conseille d'écrire à Brest pour demander de ses nouvelles.

— Mon père ! mon père ! s'écria le malheureux jeune homme, terrassé du coup.

Comme Wasmus et Grippon prenaient la fuite en ricanant, il s'affaissa sur le parquet.



# XIV

Quand Falgouët revint de son long évanouissement, il fut bien étonné de trouver son déjeuner servi. Le garçon qui avait l'habitude de lui porter ses repas d'une pension bourgeoise de la rue Neuve-Sainte-Geneviève avait tout arrangé sur un coin de la table sans être pour ainsi dire aperçu, puis il était reparti.

Falgouët ne put toucher à aucun plat. Il quitta le dossier de la chaise auquel il se tenait appuyé, et se traîna jusqu'à la fenêtre. Il sentait l'air lui manquer. Du reste, il faisait une de ces journées étouffantes comme en amène, à Paris, le commencement du mois d'août. Aucun nuage ne se dessinait distinctement au ciel, tous étaient brouillés les uns dans les autres et formaient, dans l'éther vaporeux, une immense calotte de plomb sous laquelle la grande ville suait, soufflait

haletait péniblement. Peut-être, aux bords extrêmes de l'horizon, par des brèches éclatantes, eût-on vu paraître quelques rayons de soleil; mais ces rayons épars qui, çà et là, mettaient en fusion le métal solide de la calotte, en éblouissant les yeux, ne servaient qu'à rendre l'atmosphère plus lourde, plus épaisse, plus écrasante.

Falgouët restait à la fenêtre, l'œil perdu dans l'espace surchauffé. Il fut longtemps ainsi, les membres faibles et le cerveau absolument vide. Tout à coup, à une pâleur effroyable succédèrent, sur ses traits bouleversés, de légères flammes rouges qui annonçaient le retour de la vie suspendue. Il ouvrit la bouche en quelque sorte malgré lui.

« Mon père! mon père! » articula-t-il.

Il recula dans l'intérieur de la chambre, effrayé de sa propre voix.

« Il faut que je retrouve ce Wasmus, se dit-il à lui-même, que je le questionne, que je parte pour la Bretagne. »

Comme il saisissait son chapeau, il entendit les aboiements d'un chien, puis, dans la rue du Puits-qui-Parle, le roulement d'une voiture. Il se précipita de nouveau vers la fenêtre. Dans le jardin, il vit passer M. de Pierrerue ayant au bras monseigneur Tamisier; derrière eux, venait Claire, autour de qui Fox bondissait en jappant; enfin, Françoise, chargée de paquets.

Falgouët descendit quatre à quatre son escalier. Il eut juste le temps de dire un mot d'adieu au marquis, qui

l'embrassa avec effusion, et d'envoyer un regard à Claire, déjà installée au fond de la voiture. — Rien qu'un regard !

La jeune fille, hardiment, tendit la main à celui qu'elle aimait.

— Monsieur Falgouët, lui dit-elle, il me tardera de vous revoir : vous aimez tant mon père, et mon père vous aime tant !

— Monseigneur, ajouta le marquis, je vous laisse toutes les affaires de la *Société,* mais je vous laisse surtout notre cher Théven.

L'évêque s'inclina.

— Adieu, monsieur Falgouët! Adieu, monseigneur ! cria la voix cristalline de Claire, au moment où les chevaux partaient.

La voiture disparut à l'angle de la rue des Poules.

— Françoise, dit l'évêque, M. Falgouët et moi, nous entrons dans le cabinet de M. le marquis. Dès que M. l'abbé Bresson viendra me chercher, vous me préviendrez... Théven, donnez-moi votre bras.

En traversant le jardin, monseigneur Tamisier se parlait à lui-même.

— Mon Dieu ! se disait-il, comme nous sommes faibles contre nos passions ! Quelle imprudente, cette Claire !

— En quoi la trouvez-vous imprudente ? osa demander Falgouët.

— Fallait-il qu'elle vous sautât au cou, enfant insatiable que vous êtes !... Vous n'avez donc pas en-

tendu ses paroles : « *Il me tardera de vous revoir ?...* » Allons, j'ai bien fait d'arranger ce voyage en Normandie.

Ils pénétrèrent dans le cabinet de M. de Pierrerue. Grâce aux amples rideaux de serge hermétiquement clos, il faisait, en cet endroit, une douce fraîcheur. Falgouët guida l'évêque thibetain vers le grand fauteuil du marquis, et s'assit sur une chaise près de lui.

— Alors, demanda-t-il, ce n'est pas pour attacher le comte d'Etrépagny à la *Société de Secours Intellectuels* que M. de Pierrerue nous quitte ?

— Il y a deux ans que M. d'Etrépagny, travaillé par M. de Nayrouse, est sur le point d'entrer dans la *Société*. Mais le comte est avare, et, flairant les sacrifices d'argent à faire, il recule toujours au moment décisif. Il paraît cependant que, dans ces derniers temps, malade et songeant au ciel, il se résoudrait à quelques aumônes et aurait écrit à M. de Nayrouse une lettre pleine de promesses. Pour moi, je n'espère rien de ce vieux gentilhomme endurci, trop illustré par ses campagnes galantes au temps de la Restauration, et certainement M. de Pierrerue nous reviendra de Gisors sans un sou vaillant dans le gousset. Néanmoins, j'ai encouragé ce séjour à Fleury-sur-Andelle, et M. de Nayrouse, qui nous est tout acquis, m'a aidé dans l'exécution de mon dessein. Il convenait d'éloigner M. de Pierrerue et sa fille pour deux raisons : la première, parce que Claire, de moins en moins maîtresse de contenir le sentiment qui la domine, était capable de tout laisser deviner avant l'heure ; la seconde, parce que, dans le combat

que je vais leur livrer, je ne veux pas que la Supérieure des Carmélites de Vaugirard et le vicomte de la Salvetat, deux formidables ennemis de nos projets, puissent appeler du secours.

— Oh! monseigneur, comment vous prouverai-je jamais ma gratitude ?

— Vous allez me la prouver tout de suite, mon cher Théven, en écoutant sans colère les choses graves que j'ai à vous dire, et en ratifiant avec simplicité mes démarches, mes négociations...

— Je ratifie tout d'avance.

— Voyons... Vous connaissez l'abbé Le Gorrek?

— L'abbé Le Gorrek?... Oui, monseigneur; il fut mon professeur au petit séminaire de Quimper.

— L'abbé Le Gorrek est d'Audierne comme moi; nous avons été condisciples. Ses vertus lui ont créé, dans le diocèse de Quimper, une situation des plus honorables... Il est, aujourd'hui, curé-doyen de Notre-Dame de Brest.

— Brest! s'écria Falgouët avec un frisson d'épouvante. Vous avez quelque terrible nouvelle à m'apprendre : mon père est mort !

Son front ruisselait d'une sueur glacée et ses mâchoires se heurtaient l'une contre l'autre violemment. L'aveugle projeta ses bras et le saisit.

— Rassurez-vous, mon enfant, lui dit-il, le serrant étroitement, rassurez-vous : votre père va mieux. Il manqua de succomber, vers le milieu de juin, et j'étais au moment de vous faire partir pour la Bretagne, quand une lettre de M. Le Gorrek m'annonça

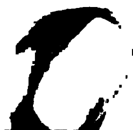
que tout danger avait disparu. Depuis cette époque, son état est allé s'améliorant de plus en plus, et les dernières nouvelles ne laissent aucun doute sur son complet rétablissement.

— Ah ! monseigneur, j'ai été bien coupable envers lui, murmura Falgouët, attendri aux souvenirs de son enfance qui soudain envahirent en foule son cerveau.

— Peut-être eût-il mieux valu, en effet, fermer les yeux sur les légèretés de votre père et ne pas vous exposer à le blesser.

— Pensez-vous qu'il m'en veuille encore ?

— La première fois que l'abbé Le Gorrek l'aborda en mon nom et lui parla de vous, il répondit ces paroles cruelles : « *Je n'ai plus de fils.* » Mais mon vieux ami, comprenant l'importance de la mission dont je l'avais chargé, ne se découragea pas ; il retourna à la corderie, et entreprit dans les règles le siége d'un cœur où il fallait à tout prix vous faire rentrer. Devinant que M. Jéhoël Falgouët, avide de gloriole et d'argent comme tous ceux qui édifièrent leur fortune de leurs propres mains, se montrerait peut-être sensible à la perspective d'un bel établissement pour son fils, l'abbé Le Gorrek lui parla du marquis de Pierrerue, de moi, surtout de Claire, que, pour les besoins de la cause, il fit riche à souhait sans hésiter. Ces nouvelles inattendues déridèrent un peu votre père ; il sourit, prononça votre nom, qui n'était pas encore sorti de sa bouche, et consentit à ce qu'on entrât dans les plus minutieux détails, quand désormais on l'entretiendrait



de vous. Alors furent ouvertes des négociations pour la constitution d'une dot convenable, dans le cas où vous viendriez à épouser mademoiselle de Pierrerue.

Falgouët apprit ces arrangements, tramés en dehors de son intervention, avec une tristesse mêlée de dépit. Plus que les autres hommes, les artistes sont jaloux de leur individualité et souffrent malaisément qu'on les serve à leur insu.

— Il me semble, monseigneur, dit le jeune homme d'un ton quelque peu aigre, qu'on eût pu me prévenir des tentatives faites pour me réconcilier avec mon père et lui arracher de l'argent.

— Incertain sur leur résultat, je ne jugeai pas à propos, quand votre esprit était occupé ailleurs, de le troubler en l'initiant à toutes nos démarches.

— Elles me touchaient pourtant d'assez près pour que j'eusse le droit de les connaître.

— Le droit?... comme vous dites cela !

— Du reste, je suis bien sûr que M. Le Gorrek n'a rien obtenu de mon père, continua-t-il, en proie à je ne sais quel bizarre emportement.

— Vous vous trompez ! Si vous épousiez mademoiselle de Pierrerue, votre père vous donnerait cent cinquante mille francs.

— Cent cinquante mille francs !

— Et ce n'est pas l'abbé Le Gorrek qui me garantit des dispositions si bienveillantes à votre égard, mais M. Trégunc, notaire de M. Jéhoël Falgouët.

Son mauvais génie travaillait encore notre héros.

— Evidemment, dit-il, si mon père eût refusé de

délier les cordons de sa bourse, il ne me restait qu'à battre en retraite et à aller bien loin d'ici guérir la blessure de mon cœur.

— Ces paroles sont mauvaises, Théven, riposta l'évêque sévèrement.

Il se tut quelques minutes.

Il reprit :

— Je devais à M. de Pierrerue, à qui je vais demander de se séparer de sa fille; je me devais à moi-même, qui aime cette enfant et qui vous aime; je devais surtout à Claire, incapable de vaquer à la moindre œuvre servile, de faire mes efforts pour vous protéger tous les deux contre les nécessités impitoyables de la vie.

— Mais si vos efforts eussent échoué?

— Je fusse resté le même pour elle et pour vous.

— Comment, vous auriez exposé mademoiselle de Pierrerue aux luttes odieuses de la pauvreté?

— Je l'eusse fait, comptant sur votre courage, sur votre cœur pour lui rendre ces luttes moins amères.

— O monseigneur!...

Il se jeta aux pieds de l'évêque, et, appuyant sur les genoux de l'aveugle son visage baigné de larmes, il murmura dans les sanglots:

— Je suis un misérable!... Pardonnez-moi! pardonnez-moi!

Un long silence suivit cette scène. Monseigneur Tamisier le rompit enfin.

— Relevez-vous, Théven, dit-il d'un ton ferme qui ne lui était pas habituel, et tâchez de m'écouter avec plus de calme. Oui, je vous le répète, vous eussiez été



dénué de toute fortune, que je n'eusse pas hésité à demander qu'on vous confiât le sort de mademoiselle de Pierrerue. Dans ce temps où tant de voies sont ouvertes à l'activité humaine, un homme de votre intelligence et de votre fierté doit être capable de suffire aux besoins de sa femme ainsi qu'à ses propres besoins. Mais ne vous mettez pas en peine : lors même que votre père se fût refusé à toute donation, vous n'eussiez pas été pour cela, dès les premiers jours, abandonnés aux poignantes étreintes de la misère. Dieu veille sur ceux qu'il aime, et, dans tous les cas, il devait vous épargner les terribles épreuves du pain quotidien... Me voici tout naturellement amené à vous confier un secret que vous seul désormais avez intérêt à connaître.

— Un secret?

— Vous savez de quel respect les membres de la *Société de Secours Intellectuels* ne cessèrent d'entourer madame de Prémians, et combien, depuis sa mort, sa mémoire est restée vénérée parmi nous. A moi seul, je puis le dire, il a été donné de pénétrer à fond cette noble femme, et je le proclame hautement : peu de créatures, ici-bas, atteignirent un pareil degré de sainteté. La comtesse avait connu Claire dès son arrivée du Minervois, presque dès le berceau. Elle avait pris la douce habitude de la considérer comme sa propre fille. Elle s'était attachée à l'enfant de toute l'admiration qu'elle avait vouée au père, et cette admiration était grande, car M. de Pierrerue, avec ses vastes plans de charité, ses entreprises surhumaines pour restaurer

dans le monde la Justice et la Religion, l'avait subjuguée complétement. De bonne heure, l'avenir de Claire la préoccupa. Mais, lorsque le marquis lui eut montré du doigt Vaugirard, le port où sa fille devait un jour aborder, elle cessa de se montrer inquiète et se résigna. C'est alors que j'ouvris la bouche, pour éloigner de Claire le joug trop lourd qu'on prétendait lui imposer. La conférence fut longue entre madame de Prémians et moi. Cependant la comtesse, dont aucune théorie politique n'avait pu corrompre l'esprit, me comprit au premier mot, et convint que nous devions travailler à retenir Claire dans le monde, au lieu de nous joindre à son père pour la précipiter dans un couvent. Dès lors, la pauvre femme n'eut qu'une préoccupation : marier sa chère Claire. Elle économisa sou à sou pour cette enfant d'adoption, et, quand elle eut réuni deux cent mille francs, elle amena l'un des fils du duc de Roquefeuil chez le marquis de Pierrerue. Qu'il vous suffise de savoir, mon cher Théven, que des tentatives si touchantes échouèrent. Mademoiselle de Pierrerue, fille du marquis de Pierrerue, l'homme de ce siècle qui a fait le plus de sacrifices à sa caste, fut dédaignée par M. Guy de Roquefeuil : elle n'était pas assez riche...

— Et que pensa madame de Prémians de la retraite de M. de Roquefeuil ?

— Elle en éprouva une affliction profonde, voilà tout.

— Et M. de Pierrerue?

— Quant à lui, j'eus beau lui faire toucher du



doigt, et à plusieurs reprises, l'effroyable égoïsme des siens, toute la profondeur de l'abjection où ils étaient tombés, il ne se départit pas de son attitude sereine. Qu'importait ce mariage manqué ! sa fille ne serait-elle pas plus heureuse à Vaugirard, aux mains de Dieu, qu'à Paris, au bras de ce freluquet de Roquefeuil ? En attendant de consommer le sacrifice de son enfant, il dépensait avec un sans-façon admirable les deux cent mille francs destinés à l'établissement de Claire, et que madame de Prémians avait commis l'imprudence de lui confier. « Quelle aubaine ! répétait-il aux membres « de la *Société*, quelle aubaine ! »

— Mais c'est criminel, cela !

— Madame de Prémians ne hasarda pas un reproche. Elle laissa faire. Seulement, c'est à moi, à moi seul, qu'elle remit désormais, sous le sceau du secret, les sommes économisées en cachette pour sa Clairon. Puisque mademoiselle de Pierrerue n'avait pas la vocation religieuse, il convenait de la garantir contre la pauvreté. Cette idée de charité noble la préoccupa jusqu'au dernier soupir, et, le jour de sa mort, la somme amassée par elle entre mes mains, y compris la vente de quelques bijoux, s'élevait à cent quatre-vingt mille francs.

— Cent quatre-vingt mille francs !

— Lesquels, ajoutés aux cent cinquante mille francs de votre père, vous constitueront de quinze à seize mille livres de rente. Certes, on n'est pas riche à Paris avec cela ! Mais vous travaillerez et...

Un violent coup de tonnerre interrompit l'évêque de

Lha-Ssa. Depuis un instant, il faisait presque nuit dans le cabinet de M. de Pierrerue.

Falgouët se leva, écarta les grands rideaux de serge entrecroisés et ouvrit l'une des fenêtres. Le ciel était noir. De larges gouttes d'eau, avec un petit bruit sec, s'aplatissaient contre le sol. Les arbres du jardin, dont le feuillage brillait de toutes sortes de réverbérations sinistres, se courbaient sous la rafale comme épouvantés. Un éclair éblouit les yeux de Falgouët. Ainsi qu'un million de chars attelés dans une voie retentissante, le tonnerre gronda dans les nuages et fit trembler Paris sur ses fondements.

— Quel orage terrible ! s'écria monseigneur Tamisier, qui se signa.

Falgouët referma précipitamment la fenêtre et retourna s'asseoir près de l'aveugle.

Il souffrait.

Certes, il était touché des soins minutieux de l'évêque, uniquement préoccupé de son bonheur, et l'histoire des épargnes de madame de Prémians lui mettait des larmes dans les yeux ; néanmoins il n'était pas heureux. Quand il épouserait mademoiselle de Pierrerue, il devrait tout à autrui, rien à lui-même. Il se sentait humilié et éprouvait je ne sais quel désespoir intime poignant.

Si, dans les questions de pur intérêt, les natures fières — et Dieu sait à quel point le travail intellectuel prolongé exalte la fierté humaine — souffrent qu'on les protége, la protection leur devient un cruel supplice dans les choses qui sont du cœur. Notr

Breton ne contenait qu'avec peine un étrange malaise, et peut-être allait-il le laisser déborder à ses risques et périls, lorsqu'un petit coup fut frappé discrètement à la porte du cabinet.

— C'est l'abbé Bresson, dit monseigneur Tamisier... Entrez! cria-t-il de sa belle voix sonore.

L'abbé Bresson parut, en effet.

— Monseigneur, dit-il, M. le vicomte de la Salvetat et M. Duport vous attendent aux Missions.... Bonjour, monsieur Falgouët, ajouta-t-il, allant vers Théven et lui serrant affectueusement la main.

— Mais il fait un temps épouvantable! observa l'évêque.

— J'ai un fiacre à la porte, répondit l'abbé; nous serons rendus avant le gros orage.

Il prit le bras de l'aveugle.

# XV

Au moment où il ouvrait la porte de sa chambre, un papier glissa sous les pieds de Falgouët. Il le ramassa. C'était une grande enveloppe presque carrée. Il crut reconnaître l'écriture de la suscription ; mais aucun nom ne lui venant à l'esprit, il fit sauter le cachet. Il lut la lettre suivante :

« Mon cher Falgouët,

« En vérité, ce n'est pas gentil ! voilà près de six « mois que j'attends ta visite, et, bernique ! tu n'es pas « venu. La rue des Irlandais n'est pourtant pas au « bout du monde, quand on a le bonheur de demeurer « rue du Puits-qui-Parle. D'ailleurs, j'estime qu'un « honnête homme doit être l'esclave de sa parole,

« l'eût-il engagée à une pauvre créature comme moi.
« Qui t'obligeait, la nuit où tu as envahi mon domi-
« cile à mon insu, à me faire des offres si touchantes
« de dévouement ? Si toi qui te mêles d'écrire, comme
« tant d'imbéciles nés pour la charrue ou la corderie
« paternelle, tu avais pénétré à fond la nature hu-
« maine, tu saurais qu'il faut surtout se montrer
« avare de promesses envers les malheureux, car trom-
« per un malheureux, c'est quelquefois un crime, et
« c'est toujours une lâcheté.

« Tu as une excuse pourtant pour agir de cette façon
« cruelle : tu aimes, et le vertige de ton amour t'a fait
« oublier ce que tu devais à autrui comme ce que tu
« devais à toi-même. Va, mon brave Falgouët, j'ai été
« mordue jusqu'au sang, moi aussi, et j'éprouve bien
« douloureusement que la passion élève tout ensemble
« et abaisse, ravale et ennoblit. Aussi me trouveras-tu
« indulgente...

« Mais enfin, sans insister sur l'oubli de tes engage-
« ments formels, n'étais-je pas vis-à-vis de toi dans
« une situation particulière, et, à ce titre, n'avais-je
« pas droit à quelques égards ? Ignores-tu que c'est à
« moi, à moi seule, que tu dois de vivre dans la mai-
« son de la bien-aimée, et que, si jamais tu épouses
« mademoiselle de Pierrerue, ça n'aura été que par les
« sacrifices surhumains de la pauvre Rosa Keller ?
« Grippon guignait ta fortune ; mais il me guignait,
« moi surtout, et, pour toi, je n'ai pas eu le courage
« de lui marchander sa conquête. Tu me méprises,
« n'est-il pas vrai ? Tu fais bien. Pourtant, serais-tu

« là où tu es, si je ne t'avais aimé jusqu'à la mort de « toutes les répugnances légitimes, de toute probité ? « Veux-tu mon sentiment ? Quand une femme qui a « connu toutes les abjections, traversé toutes les boues, « touchée enfin par un rayon, se relève dans la lumière « d'un amour pur, elle devrait être préférée au lis « chaste de l'Ecriture.

« Pourquoi tant de dédain ? Crois-tu que je ne te « connaisse pas avec tes défaillances et tes enthou- « siasmes ? L'homme n'est ni aussi fier, ni aussi gé- « néreux, ni aussi héroïque qu'il essaie de le paraî- « tre ; au fond, c'est un animal égoïste, bas, dépravé, « cruel comme tous les animaux de la création. En « fait de constance, il a celle du tigre, lequel de- « meure penché sur sa victime juste le temps néces- « saire à lui humer tout le sang. Grise ta cervelle « avec des phrases et fais ta femme de mademoiselle « de Pierrerue ; mais souviens-toi de ceci : « *Je serai* « *ta maîtresse un jour !* »

« Malgré ma santé mise à mal par toi, j'ai pu ter- « miner les illustrations de la *Vie de saint Benoît.* « Salmon avait trouvé les premiers dessins remarqua- « bles ; moi, je préfère les derniers, enlevés en quel- « ques secondes et avec une *furia* à laquelle ton sou- « venir n'était pas étranger. Je te dédie le moins in- « digne de t'être offert. Toute distance observée entre « le génie et de pauvres aptitudes fatalement refoulées, « c'est traité à la façon d'Albert Durer, un peu fan- « tastique et un peu extravagante. Peut-être le pay- « sage te rappellera-t-il aussi la manière violente de

« Salvator. Tu verras. Tu ne seras pas sévère, au
« moins. C'est un cadeau que je te fais, et il ne t'est
« pas permis de le trouver médiocre. Je ne t'offre pas
« mon cœur cette fois, c'est mon esprit, et, prends-y
« garde, les deux ne font pas la paire.

« Je transcris ici, pour ton usage, les lignes qui ont
« servi de prétexte à mes coups de crayon :

« *Saint Grégoire le Grand raconte que saint Be-*
« *noît fit jeter à la voirie le corps d'un moine chez*
« *lequel on trouva trois pièces d'or, au mépris de*
« *l'article de la règle qui interdisait toute propriété*
« *individuelle. Les trois pièces d'or furent jetées sur*
« *le cadavre, en présence de tous les Religieux, qui*
« *durent répéter à haute voix ce texte des Livres*
« *Saints :* Pecunia tua tecum sit in perditionem, *que*
« *ton argent soit avec toi pour ta perdition !* »

« Entre nous, ne trouves-tu pas que ce moine, en
« révolte contre la règle, ressemble singulièrement à
« un artiste de notre connaissance, lequel, infidèle à
« son art, court aujourd'hui de par le monde les plus
« misérables aventures ?

« Dis-moi, Théven Falgouët, combien de pièces d'or
« découvrirait-elle dans ta poche, si ma main indis-
« crète pouvait y fouiller ? A quel prix le marquis
« Claude Abrial de Pierrerue t'a-t-il estimé ? et à quel
« prix t'es-tu vendu ? *Povero !...*

« Mon vieux maître Wurtz, qui vécut et mourut
« dignement, répétait sans cesse : « *L'art est une reli-*

« *gion.* » Falgouët, tu as trahi ta religion, et je dis sur « toi : *Pecunia tua tecum sit in perditionem !*

« Je t'aime.

« Rosa Keller. »

Cette lettre étrange, où respirait un impudent égoïsme, où toutes les fureurs d'une passion aux abois se donnaient librement carrière, où éclatait un mépris enragé, bouleversa notre Breton. Aussitôt lue, il la mit en lambeaux et se disposa à sortir. Il lui fallait revoir Rosa Keller et l'accabler. Il lui en voulait peu des outrages sans nombre dirigés contre sa personne ; mais il était révolté de l'audace qu'elle avait eue de mêler le nom sacré de mademoiselle de Pierrerue à l'explosion de sa haine et de ses bourbeuses impudicités.

Il ouvrit la porte sans plus délibérer.

Au même instant, un coup de tonnerre effroyable fit trembler la maison.

Il recula. La porte entr'ouverte se ferma d'elle-même violemment.

A cette minute, l'orage, qui couvait depuis le matin, crevait tout entier sur Paris. Falgouët se résigna à attendre. Il s'assit, écoutant mélancoliquement l'eau qui, après avoir grondé dans les gargouilles débordantes, s'épandait par torrents dans la rue...

Falgouët s'ennuyait affreusement. Sans y prendre garde, il saisit sur la table la grande enveloppe de Rosa Keller, et sa main distraite en retira une feuille épaisse de vélin.

Falgouët, repoussé de son siége, bondit au milieu de

la chambre : sa face était livide, son œil égaré, sa chevelure droite sur son front, et, comme Hamlet, éperdu de terreur, il s'écria :

« C'est horrible ! horrible ! horrible ! »

Le dessin de Rosa Keller représentait un site sauvage. Tout en haut, sur un roc solitaire, se profilaient les murailles épaisses d'un couvent. Quelques arbres rabougris, aux racines noueuses, au feuillage rare, — des oliviers peut-être, — clair-semaient ce paysage bizarre, sur lequel pesait un ciel lourd, chargé de nuages monstrueux. C'étaient des hippogriffes aux grandes ailes déployées, des dragons effroyables chevauchés par des lions aux crinières flottantes, d'énormes reptiles s'enroulant autour de colonnes indéfinies. Des hachures serrées partaient de la base du bloc soutenant le monastère et donnaient naissance à un ravin qui, de l'ombre des derniers plans, se creusait toujours davantage et finissait par former, sur le devant du petit tableau, un abîme noir et profond. Cet abîme était encombré de toute espèce d'ossements : carcasses d'animaux, squelettes humains, armatures d'êtres inconnus. Le gouffre béant divisait le terrain en deux zones distinctes, et de chaque côté couraient, sur les pentes abruptes, de ces étroits sentiers en zig-zag, tout à fait sans perspective, comme en tracèrent sans nombre les Primitifs allemands ou italiens, et Raphaël lui-même dans ses premières créations.

Des moines en foule allaient à travers ces chemins tortueux. La physionomie de tant de personnages, d'abord indistincte, prenait, à mesure qu'ils s'avan-



çaient de l'immonde charnier, un caractère qui ne permettait plus aucun doute sur leur individualité. Bientôt, sous le froc, Falgouët reconnut M. de Pierrerue, monseigneur Tamisier, M. Duport, M. de Nayrouse, M. de la Salvetat, Grippon, Wasmus, et, plus loin, Ferrall, Salmon, Verdier, Brissonneau, Krüger, Karolus Bertrand. Les membres de la *Société de Secours Intellectuels* et les artistes de l'estaminet de la Renaissance, confondus ensemble malicieusement, formaient un groupe que dominait la stature altière de M. de Pierrerue, portant la mitre blanche au front et tenant la crosse de bois à la main. Tout ce monde fourmillant, à l'attitude recueillie, se penchait vers un jeune Religieux mort, qu'on avait jeté sur la pourriture de l'ossuaire. Chose épouvantable! ce jeune Religieux, c'était lui-même, Falgouët, lui-même, avec les trois pièces d'or posées dans sa main ouverte et décharnée. La terrible légende : *Pecunia tua tecum sit in perditionem*, était gravée en auréole autour de la tête du moine défunt.

Nous ne saurions dire combien de temps notre Breton resta les yeux attachés sur ce dessin odieux, où il croyait entrevoir comme une divination de sa destinée. Ferrall ne lui avait-il pas affirmé déjà que l'argent reçu deviendrait la pierre d'achoppement de son amour? Plus de cent fois ses lèvres tremblantes balbutièrent la légende fatale de l'Ecriture : *Pecunia tua*... Enfin, cédant à l'effroi qui l'avait envahi jusque dans les plus intimes secrets de l'âme, et dont tous ses centres nerveux se trouvaient comme saturés, il replongea le cro-

quis de Rosa Keller dans l'enveloppe et alla vers une des fenêtres demeurée ouverte.

La pluie avait cessé de tomber. Le ciel laissait voir de profondes marges d'azur, où se promenaient de légers nuages blancs. Le soleil, radieux, avait crevé la carapace qui obstruait sa gloire, et se répandait partout en ondes joyeuses et brillantes. Les toits, les arbres, les rues, lustrés par l'eau, étincelaient dans la lumière énergique et forte de l'été soudainement reconquis.

Falgouët sortit. Il courut vers la rue des Irlandais. Il gravit l'escalier de Rosa Keller et frappa à sa porte à coups redoublés. Personne ne répondit. Il lança un regard à travers le trou de la serrure. Il n'aperçut pas un meuble; sur le carreau voltigeaient des fragments de papier mêlés à toutes sortes d'ordures. Evidemment la chambre n'était plus habitée.

Il redescendit et alla vers la niche du concierge.

— Est-ce que mademoiselle Rosa Keller a déménagé ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, depuis huit jours.

— Savez-vous où elle demeure à présent ?

— A l'hôpital, sans doute. La pauvre femme! elle avait une figure qui faisait peur.

Falgouët se sauva à toutes jambes, gagnant la rue des Saints-Pères. Ferrall lui donnerait peut-être la nouvelle adresse de Rosa.

L'hôpital! Ce mot, qui évoque toutes les tristesses navrantes de la vie parisienne, — pour le pauvre, il n'est pas de ville plus triste que Paris, — harcelait Falgouët dans sa marche et battait en brèche sa colère

contre Rosa Keller... L'hôpital !... Il redoubla le pas, comptant, par la rapidité de la course, échapper aux inquiétudes qui le lancinaient douloureusement. Mais les impressions de son âme, obsédée par la vision cruelle de Rosa mourante, ne lui appartenaient plus.

Jusqu'à la place de l'Odéon, il alla ainsi, pénétré de toutes les amertumes, noyé dans toutes les afflictions.

Là il s'arrêta.

Il regarda vaguement la façade du théâtre. Les colonnes du péristyle, détachées de leurs bases, dansaient devant lui, et il lui parut que l'édifice s'écroulait.

— Pauvre fille! murmura-t-il.

Il s'engouffra dans la petite rue de Condé, pleine d'ombre, et laissa librement couler les larmes qui soudain avaient inondé ses yeux.

Notre héros, un peu remis d'une émotion insurmontable, — la nature a de telles profondeurs d'égoïsme que peut-être Falgouët pleurait-il sur lui-même quand il croyait pleurer sur Rosa Keller, — notre héros s'engagea dans la rue Saint-Sulpice. Il venait de franchir la place de ce nom, lorsqu'une main lui caressa doucement l'épaule.

« — Ah! vous voilà, bandit! »

Il se retourna. Il avait devant lui Maurice Verdier.

« — Oui, cousin, me voilà, »

lui répondit-il, essayant de sourire.

Verdier poursuivit gravement :

« — C'est grand plaisir de voir un gueux comme cela.... »

Théven continua à son tour :

« — Je suis charmé. »

Verdier, élevant la voix de plusieurs tons :

« — Monsieur, on sait de vos histoires. »

— Ecoutez donc, mon ami, je me soucie médiocrement d'assister à une représentation complète de *Ruy-Blas*. Finissons... Où allez-vous avec cette valise au poing ?

— A Marlotte, parbleu !... Voulez-vous m'accompagner ?

— Que diable irais-je faire à Marlotte ?

— Tiens ! et contempler la belle nature !... N'êtes-vous pas un maître-paysagiste ?... D'ailleurs, vous trouverez tous nos amis là-bas.

— Nos amis ?

— Krüger dit le noble, Salmon le subtil, Bertrand le caustique, Brissonneau l'aliéné et le grave Ferrall.

— Quoi ! Ferrall est dans la forêt de Fontainebleau ?

— Il est parti hier au soir, et je l'eusse suivi, n'eût été cette féroce compagnie de Lyon, qui s'obstine à demander de l'argent en échange de ses billets.

— S'il ne vous fallait qu'un ou deux louis, Verdier, ne vous gênez pas...

Le jeune poète ouvrit de grands yeux et prit le bras du romancier.

— Falgouët, reprit-il, voyons, ne soyez pas méchant.

Sa voix tremblait presque.

— Comment, vous n'accepteriez pas un service de moi? insista le Breton.

— De l'argent de vous, jamais.

— Et pourquoi?

— Parce que je vous en ai refusé, moi.

— Vous en aviez donc, la nuit de Noël?

Verdier courba la tête.

— Oui, murmura-t-il.

Falgouët lui prit les mains vivement et les lui serra.

— Verdier, lui dit-il, l'aveu très noble que vous venez de me faire rachète les torts que vous pouvez avoir eus envers moi. Je suis votre ami et je vous prie désormais de me traiter comme tel.

Verdier, pour dissimuler son trouble, leva les yeux vers l'horloge de la mairie.

— Sept heures! s'écria-t-il. Je manquerai le train... Adieu!

— Vous allez à la gare à pied?

— Si le cœur vous en dit!... Ce n'est pas loin. Nous traversons le pont d'Austerlitz, et nous y sommes.

Falgouët arrêta un fiacre. Ils y montèrent.

Le train venait de partir, quand les deux amis entrèrent dans la gare.

— Il n'y a que les chevaux de Paris pour vous jouer de ces tours, dit Verdier. Ma parole, ces bêtes-là ont du macadam dans les veines...

— Est-ce le dernier départ?

— Non, encore un, à neuf heures, qui correspond avec Marlotte... Comment tuer le temps jusqu'à neuf heures ? Et cette valise qui s'incruste dans mes mains...

— Avez-vous dîné ?

— Oh! si peu!... Vous savez, une pension d'artistes...

Falgouët l'entraîna vers le buffet.

Verdier était redevenu gai, et notre Breton, diverti de ses préoccupations pénibles, rit plus d'une fois de bon cœur. On parla des amis, de leurs maîtresses, de leurs travaux. A ce dernier propos, Verdier félicita Falgouët sur les premiers chapitres de son roman, dont Ferrall avait fait le plus grand éloge...

Le garçon apporta un salmis de perdreaux.

— Si Rosa était avec nous, vous verriez travailler ses jolies quenottes ! s'exclama Verdier.

— Au fait, savez-vous ce qu'est devenue cette brave fille ? demanda Falgouët, saisissant la balle au bond.

— On causait d'elle, avant-hier, à la Renaissance, et personne n'a pu donner de ses nouvelles. Salmon lui-même l'a perdue de vue, car, depuis quelques jours, elle a quitté le logement où il l'avait laissée cet hiver.

— Pourvu qu'elle ne soit pas malade dans quelque hospice.

— Point. Brissonneau en aurait été informé par ses amis les internes. Baste ! Rosa Keller voltige de branche en branche, comme un bel oiseau bleu qu'elle est

Falgouët ne jugea pas à propos de pousser plus loin ses questions.

Ils grignotèrent lentement les fantaisies du dessert, puis dégustèrent le café à petits coups.

Soudain la cloche sonna.

Verdier rejeta sa serviette. En lui prenant la main pour lui dire adieu, Falgouët y glissa trois louis.

— Il faut donc que je m'exécute ? demanda le poète.

— Je vous en prie.

— Ah ! ça, mais vous avez donc enterré quelqu'un, pour jeter ainsi l'argent par les fenêtres ?

— Les voyageurs pour Melun, Fontainebleau, Dijon !... cria un employé du chemin de fer.

Verdier se sauva.

Comme le train quittait la gare, Falgouët remontait, à pas lents, le boulevard de l'Hôpital. Le chagrin, ce monstre hideux que les éclats de rire de Verdier avaient un instant mis en fuite, venait de le ressaisir et le déchirait de ses mille griffes aiguës. Un homme trop sensible est comme une place ouverte : il appartient à l'ennemi qui veut le prendre. Notre Breton venait de céder à l'influence folâtre de Verdier, et, maintenant que le poète était parti, il cédait à cette phrase malheureuse : « *Vous avez donc enterré quelqu'un ?...* »

Il vagua à travers les rues de la Santé, du Faubourg-Saint-Jacques, des Ursulines, pensant à son père, obsédé de regrets, bourrelé de remords. L'abbé Le Gorrek, arrachant au vieux cordier avare cent cinquante mille francs, le bouleversait jusqu'au fond des entrailles. Qui sait, peut-être avait-il méconnu son père ?... Doute affreux !... Pourquoi le contre-maître des ateliers, de-

puis novembre, l'avait-il laissé sans nouvelles? Ah! certes, malgré les liens étroits qui l'attachaient à Paris, il eût volé vers la Bretagne. Non, il n'était pas un fils dénaturé.

Il pleurait...

En descendant la rue des Postes, une idée traversa le cerveau obscurci de Falgouët : s'il écrivait tout de suite à l'abbé Le Gorrek pour connaître absolument l'état de son père? Quoi! son père avait eu deux attaques d'apoplexie, et il n'en avait rien su! Il hâta le pas.

Au seuil de sa porte, il se croisa avec deux hommes qui s'en allaient chuchotant entre eux. Il reconnut Grippon et Wasmus. Les misérables! depuis huit mois, ils étaient informés, eux! Il ne leur adressa ni une parole ni un salut, et se perdit dans le vestibule.

La bougie allumée, Falgouët se mit à sa table et commença une lettre.

« Monsieur l'abbé,

« Je n'ai jamais oublié mon professeur du petit « séminaire de Quimper... »

Il s'arrêta. Il avait cru entendre des pas étouffés dans l'escalier conduisant à sa chambre...

Il poursuivit :

« ... et je prends la liberté... »

Il frissonna. Sa porte avait gémi. C'était comme si une main, cherchant la clef pour ouvrir, se fût pro-

menée extérieurement à l'endroit de la serrure. Cette maison avait donc d'autres locataires que Grippon et lui? Il déposa la plume et écouta... Le frôlement qu'il avait perçu continua sur le panneau, sur les traverses de la boiserie. Quelqu'un rôdait par là. Qui? Peur ou courage, il bondit vers la porte et l'ouvrit toute grande. Ciel! Rosa Keller, pâle, défaite, expirante, émergea de l'ombre devant lui.

— Comment, vous! vous! s'écria-t-il reculant avec épouvante.

Rosa fit quelques pas, puis tomba aux pieds du jeune homme.

— Relevez-vous! relevez-vous! répéta-t-il.

— Non, pas avant que tu m'aies pardonné, articula-t-elle, les mains jointes... Oh! je suis bien coupable envers toi. Hélas! ce n'est pas ma faute : je t'aime!

Un éclair sillonna les prunelles ardentes du Breton.

— Ne m'en veuille pas, reprit-elle; bientôt je serai morte... J'avais besoin de te voir, et j'ai quitté la rue des Irlandais pour demeurer ici... Depuis, il ne s'est pas passé de jour que je ne t'aie aperçu, tantôt avec M. de Pierrerue, tantôt avec monseigneur Tamisier, deux fois avec *elle*... *Elle!*... J'ai eu tort de t'écrire comme je l'ai fait et de t'envoyer ce dessin...

— Mais que me voulez-vous à présent?

Le ton était dur. Sous ce coup de fouet, Rosa Keller se redressa farouche.

— Te remettre un nouveau papier.

Elle fit passer sous les yeux de Falgouët un billet plié en quatre.

— Voyons !

Rosa parut se calmer.

— Wasmus et Grippon, dit-elle, sont deux bêtes sauvages qui te dévoreront le cœur jusqu'au dernier lambeau.

— Eh ! que me font Wasmus et Grippon ! Je vous en prie, pas de déclamations puériles. J'ai le mélodrame en horreur.

— Wasmus et Grippon sont sortis pour comploter... Moi, je me suis jetée sur ce billet oublié par eux, et je te l'apporte.

— Donnez-le donc !

Rosa Keller regarda fixement Falgouët.

— As-tu du courage? beaucoup de courage au moins? lui demanda-t-elle.

— De qui est ce billet ?

— C'est une dépêche adressée à Wasmus.

— Par qui ? s'écria-t-il, prêt à fondre sur elle et à recourir aux dernières violences.

— Il et signé : « *Trégunc.* »

Falgouët devint livide.

— Trégunc ?... Ah! mon père...

Il tomba sur une chaise...

De grosses larmes coulèrent le long des joues creuses de Rosa.

— Alors, mon père... mon père est mort ?... demanda-t-il d'un ton saccadé.

La pauvre fille, sanglotant toujours, se pencha sur lui et ne sut que balbutier ces deux mots :

— Oui, Falgouët...

— Mon Dieu! mon Dieu!

Il se leva comme fou et marcha à travers la chambre. Une fois, il se frappa la tête contre la muraille à se la briser. Rosa eut la force de le saisir, de l'enlacer et de l'étendre sur le canapé.

Toute la nuit, cette fille, qui était mourante, fut sublime. Elle resta à genoux, inclinée sur cet ami de son cœur, lui prodiguant les plus douces paroles de consolation.

Quand le jour parut, Falgouët était plus calme.

— Adieu, dit-il, je cours embrasser monseigneur Tamisier, et je pars pour Brest.

Il ouvrit la porte.

— Et moi? lui dit Rosa Keller, qui tremblait de tous ses membres, et moi, tu ne m'embrasses pas?

— Vous!

Il la prit dans ses bras et l'étreignit avec frénésie.

Deux heures après, Théven Falgouët faisait route vers la Bretagne.



# XVI

Théven Falgouët ne resta pas moins de six semaines à Brest. Il lui fallut tout ce temps pour débrouiller les embarras de la succession paternelle et vendre la corderie. Encore dut-il laisser quelques menues affaires aux mains de l'abbé Le Gorrek et à celles du notaire Trégunc, devenus ses amis dévoués.

En arrivant à Paris dans les premiers jours d'octobre, Falgouët, avant d'aller rue des Postes, se fit conduire aux Missions-Etrangères. Là, il apprit de la bouche de monseigneur Tamisier que M. de Pierrerue et sa fille ne devaient quitter la Normandie que le 15 du présent mois.

Le marquis, dont les négociations avec M. d'Etrépagny traînaient en longueur, tenterait encore une démarche après une chasse fixée au 14, et rentrerait le

lendemain rue du Puits-qui-Parle, quel que fût le résultat de ce dernier effort. L'évêque thibetain ne céla pas à notre Breton que les lettres du vieux gentilhomme étaient empreintes d'une grande tristesse.

— Tant mieux ! s'écria Théven. Peut-être aurons-nous plus facilement raison de lui, si les circonstances l'ont amené à ce découragement profond.

— Le comte d'Etrépagny se refusant à tout sacrifice d'argent, le coup sera terrible pour M. de Pierrerue. Songez donc : la veille de son départ, Grippon lui a prouvé par des chiffres qu'à moins d'un prompt secours, la *Société* devait se résigner à mourir.

— Et vous êtes sûr que M. d'Etrépagny ne succombera pas aux suprêmes tentatives de M. de Pierrerue ?

— A cet égard, M. de Nayrouse et moi, nous avons la même conviction : si le comte délie les cordons de sa bourse, il se bornera à une aumône insignifiante.

— Eh bien ! moi, je donnerai cinq cent mille francs à M. de Pierrerue pour poursuivre ce qui me paraît la plus généreuse des chimères.

— Cinq cent mille francs ! Etes-vous fou, mon cher Théven ?

— Sauf une créance, pour fournitures, de trois cent mille francs, que je toucherai le mois prochain au Ministère de la Marine, et le vaste immeuble de la corderie, que j'ai dû réaliser, toute la fortune de mon père — treize cent mille francs environ — est en rentes sur l'Etat. Pauvre cher honnête homme ! Dédaignant les spéculations de toute sorte où les habiles doublent la valeur de leurs capitaux, mon père ne voulut jamais

connaître que le Grand-Livre de la dette publique.

— Vous êtes riche, mon enfant; mais vous le seriez encore davantage qu'il faudrait vous garder de faire aucune offre d'argent à M. de Pierrerue.

— Pourquoi cela ?

— Pour la raison bien simple que, empêtré dans une situation matérielle des plus difficiles, il serait capable d'accepter vos services, et que, dès lors, votre mariage avec Claire deviendrait absolument impossible. Comment, en effet, oserais-je demander pour vous la main de Claire, si déjà vous étiez le créancier de M. de Pierrerue? L'argent reçu par lui ne semblerait-il pas le prix auquel on aurait estimé son alliance, et n'aurions-nous pas l'air de l'avoir précipité dans cet emprunt comme dans un guet-apens? Non, il faut que le marquis soit libre de vous accorder ou de vous refuser sa fille. Certainement je ne négligerai pas de l'édifier sur votre position actuelle ; mais j'attendrai, pour hasarder une pareille confidence, d'être renseigné sur ses dispositions à votre égard. Avec le marquis, il faut frapper sur le cœur, et si son cœur répond aux coups que je lui porterai, alors, alors seulement, il connaîtra le chiffre de votre fortune. Donc, pas d'imprudence, mon cher Théven, et quelle que soit, à son retour de Normandie, l'attitude de M. de Pierrerue, prenez grand soin de vous garder vous-même. Si je vous recommande avec cette insistance de réprimer sans merci les élans de votre nature généreuse, c'est que, rue des Postes, vous pouvez vous trouver en butte à des obsessions que je réprouve. J'ai le regret

de vous l'avouer, durant votre absence, plus d'un désaccord s'est élevé entre Grippon et moi. Grippon, que j'ai été surpris de voir si bien renseigné sur vos affaires, croit que, dès votre arrivée de Bretagne, vous devez remplir la caisse de la *Société*, et comme, hier encore, je me permettais d'être d'un avis opposé au sien, il s'est échappé en des paroles si amères, en de telles menaces, que j'en suis réduit à me demander si sur cet homme nous ne nous sommes pas mépris complétement.

— Oui, monseigneur, s'écria Falgouët, vous vous êtes mépris sur cet homme. Grippon est un misérable, il y a longtemps que je le sais, et si je n'en ai rien dit...

— N'en dites rien encore, interrompit l'évêque, n'en dites rien, mon enfant. Plus tard... plus tard nous reviendrons à Grippon et nous jugerons sa conduite...

— Ainsi que celle de son complice Wasmus, je pense...

— Oui, oui... Pour quelques jours encore, il faut user de ménagements... Apprenez que nous tous, les membres de la *Société de Secours Intellectuels*, nous nous trouvons pris dans les griffes de ces deux hommes. Quel éclat déplorable ne pourraient-ils pas provoquer, armés qu'ils sont des signatures du Fondateur et des Organisateurs! Sauvons Claire, qu'une liquidation immédiate des comptes de la *Société* aurait pour effet de faire enfermer incontinent à Vaugirard. Une fois votre mariage accompli, rien ne sera plus commode que d'éteindre toutes les créances et, par une dissolution de

la *Société*, de nous débarrasser sans scandale, surtout sans danger pour Claire, et de Grippon et de Wasmus.

Après deux minutes de silence :

— Et la Supérieure des Carmélites?... Et M. de la Salvetat? demanda Falgouët.

— Je n'ai pas perdu mon temps, répondit l'aveugle. M. de la Salvetat nous est acquis. Le vicomte, qui, au nom de préjugés indéracinables, avait combattu toutes mes bonnes raisons à votre endroit, n'a plus résisté en apprenant que Claire est dénuée de toute vocation religieuse. En dépit de certaines idées de caste, fort tenaces chez M. de la Salvetat, la religion prima toujours la noblesse, et sa conscience s'est effrayée de la responsabilité qui pèserait sur lui si, dans les présentes conjonctures, il allait prendre parti contre Dieu. La peur seule de Dieu l'a pu détacher de M. de Pierrerue, dont il épousa les idées, dont il admire le génie, auquel il a sacrifié sa fortune, pour lequel il mourrait demain... Je voudrais croire la conversion de madame la Supérieure de Vaugirard aussi sincère, aussi loyale que celle de mon brave la Salvetat. Malheureusement, il me reste certains doutes. Deux fois seulement j'ai pu être admis auprès de la Carmélite, et chaque fois, je veux le reconnaître, on m'a écouté avec une convenance, une humilité, une faveur qui m'ont pénétré. « Allons, pensais-je, elle n'est pas si farouche!... »

« Tout le premier entretien roula sur Claire, sur ses dispositions intimes, sur ses goûts, son humeur folâtre, et l'on ne hasarda pas la plus timide observation. Bien au contraire : au moment de me retirer, la Supé-

rieure me remercia des éclaircissements que je venais de lui fournir sur le caractère de sa nièce, et me dit qu'elle allait méditer profondément devant Dieu... Sans avoir eu beaucoup d'animation, le deuxième entretien ne fut pas tout à fait aussi paisible que le premier. Il est vrai que je me hâtai trop de prendre le taureau par les cornes, et que, ayant à peine indiqué le mariage comme l'état qui convenait le mieux à mademoiselle de Pierrerue, je mis un empressement maladroit à produire le fiancé.

« — Le jeune homme dont vous me parlez a-t-il un nom ? me demanda la sœur du marquis.

« — Un nom des plus honorables.

« — Alors, il est gentilhomme ?

« — Gentilhomme ! il ne l'est pas, madame.

« — Ah ! s'écria-t-elle. »

« Depuis que Dieu, pour sa gloire, a permis que je fusse privé de la vue, mon ouïe a acquis, par une attention continuelle, une acuité de perception tout à fait extraordinaire. Ce *ah !* échappé aux lèvres de mademoiselle Claire-Antoinette de Pierrerue, trahissait un tel désappointement, une déception si cruelle, que j'eus quelque peine à contenir l'indignation dont je me sentis ému.

« Quoi ! on avait immolé à Dieu sa jeunesse, sa vie entière; depuis plus de trente ans, on vivait dans une cellule en face de Jésus-Christ, mort pour faire tous les hommes indistinctement dignes du ciel; on avait acquis des vertus surhumaines, et on n'était pas encore parvenu à anéantir l'orgueil!... Gentil-

homme! Et c'était une Carmélite qui me parlait!

« J'avais été doux, affectueux, paternel; je devins sévère. Je demandai à cette Religieuse, obstinée dans les vanités humaines, si elle aimait son Dieu, son cloître, son salut. Je lui montrai quels liens misérables la tenaient asservie, quand, depuis le jour où en Espagne elle avait fait sa profession, on l'avait pu croire libre des entraves où les gens du siècle se trouvent si pitoyablement retenus.

« — Un couvent, lui dis-je, est une maison élevée dans l'air pur et dans la pure lumière, plus voisine du ciel que de la terre, et nul n'a le droit d'y pénétrer qui a gardé à ses sandales quelques taches de nos boues d'ici-bas. Sœur Claire-Antoinette, prenez garde à vous!... »

« Elle se précipita à mes pieds, versa d'abondantes larmes et implora ma bénédiction.

« En se relevant, elle me dit :

« — Disposez du sort de Claire, monseigneur, elle n'est plus à moi. Elle appartient à son père et à vous... »

« J'étais tout heureux en quittant Vaugirard.

« Cela se passait vers le milieu de septembre.

« Depuis lors, quatre fois je me suis représenté à la porte des Carmélites, et, malgré mes instances, cette porte est restée obstinément fermée pour moi. « — *La Révérende Mère Supérieure était au chœur..., au chapitre..., en retraite...* » — Enfin, il ne m'a pas été donné de revoir la tante de Claire. Pourquoi me faire essuyer de pareils refus? Je redoute je ne sais quel piége. Théven, la religion, tombant dans une âme simple, y

amène comme une fête éternelle. Qui ne serait bon, cordial à tous, quand en lui-même tout est joie céleste, épanouissement divin ? Si, au contraire, la religion descend dans une âme obscure, orgueilleuse, elle peut devenir la cause et la raison des forfaits les plus odieux. Gardez cette observation pour vous.

— Vous me faites trembler, monseigneur. Ne pourriez-vous, avant que M. de Pierrerue ait eu le temps de se concerter avec sa sœur, l'amener à prendre quelque engagement ?...

—C'était l'avis de M. Duport et c'était le mien. Nous devions aborder le marquis, le lendemain même de son arrivée. Mais, sur les sages observations de M. de la Salvetat, nous avons renoncé à une démarche qui eût paru trop précipitée. Il est évident, en effet, pour ceux qui connaissent quels liens étroits unissent le frère et la sœur, que M. de Pierrerue n'eût rien promis sans en avoir délibéré au préalable avec son conseil habituel, la Supérieure de Vaugirard. Alors, il nous restait l'ennui d'avoir essayé des tentatives infructueuses et de voir peut-être traîner en longueur une entreprise dont votre cœur, aussi bien que les intérêts de la *Société*, réclame impérieusement la solution. Dès son retour, le marquis ne manquera pas de voler à Vaugirard. M. de la Salvetat penche pour qu'on le laisse librement conférer avec sa sœur.

— Pourtant, monseigneur, quelle sera mon attitude vis-à-vis de M. de Pierrerue, quand il aura appris que c'est moi qui ose aspirer à la main de sa fille ? Avez-vous réfléchi à cela ?

— De ce côté, n'ayez nulle crainte. A Vaugirard, j'ai parlé d'un jeune homme que j'aime, que je voudrais voir heureux ; mais je n'ai pas prononcé son nom.

— Je respire !

— M. de la Salvetat, M. Duport, M. de Nayrouse et moi, nous laisserons donc M. de Pierrerue discuter, se débattre avec sa sœur, convaincus qu'il ne tardera pas à se retourner vers l'un de nous pour nous demander une explication. Evidemment, je recevrai le premier choc. Dieu le veuille ! je suis prêt.

Ici, un repos de quelques secondes.

— En attendant le jour de cette bataille décisive, et qui sera glorieuse, reprit l'évêque, conduisez-vous, mon cher enfant, de telle sorte que vous n'éleviez aucun obstacle sur les pas des Organisateurs. Tous vous sont également dévoués... Tout à l'heure, vous allez rencontrer Grippon, peut-être Wasmus. C'est le cas de vous rappeler ces mots de l'Ecriture : « *Ayez la prudence du serpent.* » Je ne sais quels conseils sont capables de vous suggérer ces deux hommes, dont, pour le malheur de la *Société de Secours Intellectuels*, j'ai connu trop tard les mauvaises passions ; acceptez tout, mais ne faites rien sans me consulter. Il est probable qu'on vous chantera misère à propos de la *Société*, qu'on vous pressera de verser à pleines mains votre argent dans les poches taries de M. de Pierrerue. Ne répondez ni oui, ni non. Réservez-vous.

— J'ai dans le voisinage un excellent ami, dont je vous ai parlé quelquefois, Victor Ferrall. Si j'allais demeurer chez lui jusqu'à l'arrivée de M. de Pierrerue ?

— Gardez-vous-en bien ! J'ignore qui tient Grippon et Wasmus au courant de vos moindres actions ; le fait est que, hier, ils m'ont annoncé pour aujourd'hui votre arrivée de Brest. Il ne faut pas leur laisser croire que vous pouvez leur échapper.

— Alors, vous me livrez aux bêtes ? dit Théven avec un sourire triste.

— Et n'oubliez pas qu'il faut les apprivoiser...

Quand la voiture où Falgouët était monté s'arrêta rue des Postes, et que notre héros ouvrit la portière pour descendre, il se trouva face à face avec Grippon et Wasmus. Grippon lui sauta au cou ; Wasmus s'informa poliment de sa santé.

— Vous m'attendiez donc ? s'écria Théven, reculant avec dégoût.

— Comment vous aurions-nous attendu ? geignit l'intendant d'une voix mielleuse.

— Nous sortons pour arranger certaine affaire de M. de Pierrerue, ajouta l'usurier de la rue Gît-le-Cœur.

— Que je ne vous retienne pas, messieurs, dit le Breton.

Et, ayant payé son fiacre, il franchit le seuil de la porte.

Comme deux limiers acharnés sur une piste, Grippon et Wasmus, le nez plein de l'odeur du gibier, s'élancèrent sur les traces du jeune homme. Ils l'atteignirent au fond du vestibule, au moment où il allait gravir l'escalier.

— Pardon, mon cher Théven, pardon, lui dit l'intendant, vous ne demeurez plus dans cet affreux galetas du deuxième étage.

Falgouët, étonné, se retourna.

— Vous serez infiniment mieux au rez-de-chaussée, continua Grippon. On vous y a disposé deux pièces : un cabinet de travail et une chambre à coucher... Le cabinet de travail donne sur le berceau de lilas où vous aimez tant à vous asseoir.

Tout en parlant, il avait ouvert une porte.

— Vous voyez, poursuivit-il, le peintre et le tapissier ont passé par là.

— Certes! un millionnaire a bien droit à quelques égards, insinua Wasmus.

Falgouët rougit. L'indignation lui portait le sang à la tête. Il se contint pourtant, et, sans plus d'hésitation, pénétra dans son nouveau logement.

— Est-ce joli? est-ce frais? est-ce coquet? s'écria Wasmus, pirouettant sur lui-même avec la légèreté, l'enthousiasme d'un derviche tourneur, et indiquant du doigt les quatre murailles.

— Et mes papiers ? et mes livres ? demanda Théven.

Grippon lui montra toutes ces choses disposées avec ordre dans le cabinet de travail.

Wasmus fit quelques pas, et, comme il se trouvait en verve, il reprit :

— Quel réduit, ce cabinet! N'est-ce pas, monsieur Falgouët, que c'est un vrai nid d'amoureux ? Vous avez là un canapé qui coûte... Enfin... Sans compter que, si la fauvette vient se poser sur les lilas, on pourra la

saisir dans la main, et... va-t'en voir s'ils viennent Jean !...

Le jeune homme était à bout de patience. Encore un mot, et le souvenir des recommandations de monseigneur Tamisier ne le retiendrait plus.

— Monsieur Wasmus, dit-il d'un ton bref, j'arrive de Bretagne tout d'une traite, et je ne serais pas fâché de prendre quelque repos. Quand je vous ai rencontré si soudainement, ne couriez-vous pas à des affaires très pressantes ?

L'usurier, jusque-là bonhomme, folâtre, poétique, eut un haut-le-corps. Il sourit sournoisement. Falgouët aperçut les crocs du carnassier féroce prêts à le mordre et frissonna.

— Mon cher Théven, dit Grippon, M. Wasmus et moi, nous volions, en effet, tout à l'heure, à une affaire qui ne veut aucun retard. Jugez-en vous-même : il ne s'agit de rien moins que d'empêcher un créancier de M. de Pierrerue d'obtenir un jugement contre lui et de le faire arrêter.

— Arrêter M. le marquis de Pierrerue ! s'écria Falgouët, se redressant. Comment ! on oserait ?...

— Ecoutez donc, cher monsieur, il ne faut pas faire le dégoûté... La prison pour dettes a reçu des princes du sang, interjeta Wasmus.

— Quelle somme vous faut-il pour mettre M. de Pierrerue à l'abri de toute poursuite.

Ni Grippon, ni Wasmus ne s'étaient attendus à un si brusque élan ; pris au dépourvu dans leurs combinaisons savantes, ils se regardèrent d'un air anxieux et

hésitèrent une seconde. Falgouët, qui les observait de tous ses yeux, de toute son intelligence singulièrement aiguisée par la situation, flaira un piége. C'était manifeste : on préludait à sa spoliation.

— Mon jeune ami, articula Grippon avec lenteur, peut-être M. Wasmus n'eût-il pas dû vous parler d'une dette qui nous cause beaucoup de tracas. Mais, puisque vous voilà informé à demi, je tiens à ce que vous le soyez absolument... Voici la chose : nous avions espéré que M. de Pierrerue, pour solder une créance de vingt-cinq mille francs, au titre de Caminade et Cie, rue des Bourdonnais, nous abandonnerait les vingt-cinq mille francs de la succession Prémians. Malheureusement, M. le marquis, en proie lui-même à des exigences multiples, a disposé de ces fonds et s'est éloigné de Paris, ne laissant ni instructions, ni argent. Que faire? Vainement nous avons supplié la maison Caminade de nous accorder un délai. Ces messieurs se sont entêtés à nous poursuivre, et si, aujourd'hui même...

Falgouët, qui avait reconquis tout son sang-froid, arrêta Grippon d'un geste impérieux.

— Il ne faut pas, dit-il, que M. de Pierrerue puisse être inquiété. Je ne le veux pas. Si j'avais vingt-cinq mille francs dans mon portefeuille, je vous les donnerais sur l'heure. Mes capitaux, je le regrette, ne seront disponibles que dans quelques jours. Mais, soyez tranquilles, la *Société de Secours Intellectuels* ne perdra rien pour attendre. Ce n'est pas vingt-cinq mille francs, messieurs, que je compte consacrer à l'œuvre sublime

de M. de Pierrerue : vous toucherez cinq cent mille francs, presque la moitié de ma fortune.

— Cinq cent mille francs! s'écrièrent ensemble Grippon et Wasmus ébahis.

— Arrangez cette misère de vingt-cinq mille francs avec MM. Caminade, et dites-vous bien que la *Société de Secours Intellectuels* vit encore.

Le sentiment de la convoitise satisfaite avait si profondément ébranlé l'intendant et l'usurier que, soudain, leurs yeux étaient devenus humides. L'argent a des entrailles à sa façon.

— Vous êtes un noble jeune homme! répéta dix fois Grippon, considérant Théven avec respect.

— Allons, allons, fit Wasmus, entraînant par le bras son acolyte, laissons M. Falgouët, qui est moulu de fatigue, et courons arrêter les frais...

Ils s'inclinèrent de toute l'échine et sortirent.

— Scélérats! infâmes scélérats! murmura notre Breton, dont la rage serrait les dents et crispait les poignets.

Il se jeta sur le canapé, ferma les yeux et essaya de rêver de la Normandie.

# XVII

Victor Ferrall, que Falgouët visita dès le lendemain, lui parla à peu près en ces termes :

— L'évêque Tamisier a raison : vous devez tout attendre de l'affection de M. de Pierrerue, rien ou presque rien des ennuis qui le poignardent. Il faut le reconnaître : la noblesse a cela de supérieur qu'elle sait mépriser l'argent. Peut-être est-ce parce qu'elle n'en manqua jamais, abreuvée qu'elle fut à la source de tous les priviléges. Quoi qu'il en soit, elle ne se prend pas à cette odieuse glu, où la bourgeoisie s'empêtre si grossièrement les ailes, les pattes et le bec. Si vous étiez assez maladroit pour embarrasser le marquis dans les liens de je ne sais quelle créance hypocrite, non-seulement vous vous prépareriez une rupture avec cet homme, mais vous auriez la honte d'avoir perdu son

estime. M. de Pierrerue est devenu un agneau pour vous ; ne commettez pas la sottise de réveiller le lion... Maintenant, il me paraît que votre missionnaire n'a pas indiqué le moyen qui vous reste d'apprivoiser le marquis à votre amour. Il promet de lui frapper de grands coups sur le cœur. C'est fort bien, cela. Mais vous, allez-vous demeurer spectateur impassible d'un duel où est en jeu plus que votre vie, puisque mademoiselle de Pierrerue vous aime? Non, vous devez intervenir dans le combat et achever vous-même la victoire.

— Et comment ? demanda le Breton.

— En partant pour la Normandie, M. de Pierrerue ne vous a-t-il pas invité à poursuivre, en son absence, la fameuse *Introduction aux Mémoires de la Société de Secours Intellectuels?*

— Il m'a engagé seulement à recueillir des notes.

— Que pensez-vous qu'il dirait si, à son retour, il trouvait son *Introduction* achevée?

— Achevée ! C'est impossible.

— Pourquoi impossible?

— Parce qu'on ne réalise pas en dix ou douze jours ce qui réclame près de trois mois de travail.

— Eh bien ! cette besogne sera finie. Si cela vous plaît, vous pourrez, à sa descente de voiture, offrir l'*Introduction* au Fondateur sur un plat d'argent.

— La bonne plaisanterie!

— Point, mon cher Théven... Vous ignorez donc que, pour réfuter, comme je l'ai fait cent fois, les théories absolutistes, j'ai dû les étudier à fond ? Certes,

vous me trouverez faible sur le *De Summo Pontifice* de Bellarmin ; mais j'ai fort bien digéré Joseph de Maistre, et, si cela peut vous amuser, je suis capable de vous réciter par cœur soit son apologie du bourreau, soit sa diatribe contre Voltaire. En voulez-vous ?...

— Alors, vous consentiriez à m'aider ?

— Le meilleur de mes amis n'aime-t-il pas mademoiselle de Pierrerue ?... A vous parler franc, je ne crois pas plus à l'*Introduction aux Mémoires de la Société de Secours Intellectuels* que je n'ai cru à la *Société* elle-même. Voilà pourquoi je puis, sans scrupule, collaborer à une œuvre qui ne doit porter aucune atteinte à mon parti. Ma conscience, mon cher Théven, ne connaît pas les terreurs puériles, et je me trouverais bien naïf si, lorsqu'il s'agit de vous, j'hésitais à jeter un mince caillou dans le fleuve débordant de la Révolution. M. de Pierrerue a la folie de penser qu'il édifie une digue ; si, en effet, c'était une digue qu'il bâtît avec son livre, je me récuserais nettement. Mais, je vous le répète, la *Société de Secours Intellectuels*, l'*Introduction aux Mémoires*, autant de cailloux que le flot profond des idées modernes roulera jusqu'à la mer, la vaste mer de la démocratie, où tout le vieux monde viendra s'engloutir.

— Quand allons-nous nous atteler côte à côte ?

— Tout de suite, parbleu !

Le soir même, les deux amis travaillèrent ensemble. Notre Breton s'était tout à fait installé rue des Saints-Pères, et ne rentrait au gîte de la rue des Postes que bien avant dans la nuit.

Dans les premiers jours, Grippon, auquel, par un dédain insurmontable, Falgouët avait négligé de fournir la moindre explication sur ses longues absences, se montra inquiet. Bientôt il devint agressif. Il fallut le renseigner. L'intendant se déclara satisfait; il devina quel coup décisif pouvait porter à M. de Pierrerue l'*Introduction* achevée, et engagea Théven à ne pas perdre un moment. Est-il nécessaire d'ajouter que monseigneur Tamisier avait été mis au courant dès la première heure, et que, lui aussi, approuvait le zèle habile de Falgouët et de Ferrall?...

Cependant la besogne avançait à grands pas. Encore quelques renseignements puisés à la bibliothèque Mazarine, la plus riche en ouvrages traitant des matières religieuses, et l'on écrirait le dernier mot. Falgouët, comme toujours, éprouvait de profondes lassitudes; mais Ferrall se montrait infatigable, et son intelligence, ouverte de bonne heure à l'argumentation philosophique, suffisait à tout.

Enfin, le 16, vers trois heures de relevée, l'*Introduction* fut finie. Notre Breton, haletant d'impatience, s'empara du manuscrit et courut vers la rue du Puits-qui-Parle. M. de Pierrerue n'était pas encore arrivé. De la fenêtre de son cabinet, Falgouët aperçut, sous le berceau de lilas, que les premiers froids dépouillaient, Grippon et monseigneur Tamisier tranquillement assis.

Ils causaient.

Falgouët saisit à la volée, tombant des lèvres de l'intendant, le nom de *Caminade et Cie*. Toujours des affaires d'argent!...

Tout à-coup Françoise vint les trouver.

— Qu'est-ce? demanda l'évêque.

— Une lettre, répondit la nourrice.

— Une dépêche pour moi, dit Grippon.

Il lut:

« *Départ renvoyé au* 17. *Amitiés à tous, surtout à* « *mon cher Théven.* »

Falgouët était au moment de sauter dans le jardin, quand il s'entendit nommer. Il en reçut un tel coup, qu'il recula dans le cabinet. Il tomba sur le canapé. Quoi! la dépêche ne contenait qu'un nom et c'était le sien! Qui sait? peut-être était-ce Claire qui l'avait rédigée.

Il fit des rêves fous.

Lorsque notre Breton descendit du septième ciel où il avait été subitement ravi, il regarda sous le berceau: il n'y avait plus personne. Il recueillit les feuillets de l'*Introduction* et vola vers Victor Ferrall.

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, en rentrant rue des Postes comme la veille, Falgouët, à sa grande surprise, apprit que M. de Pierrerue était arrivé dans la matinée.

— Il faut que je le voie! s'écria-t-il.

— Vous ne le trouverez pas ici, lui dit Grippon. Il est allé à Vaugirard avec sa fille.

— A Vaugirard?

— N'ayez pas peur. J'ai touché un mot à M. le marquis du travail acharné auquel vous vous livrez depuis son départ, et il m'a paru enchanté.

— Et mademoiselle de Pierrerue ? hasarda-t-il.

— Franchement, je l'ai trouvée un peu triste.

— Triste ?

— Peut-être la fatigue du voyage...

Falgouët marcha dans son cabinet d'un pas effréné. Il était dans une inquiétude, une angoisse extrêmes. Grippon se retira discrètement. L'intendant parti, notre Breton s'arrêta.

« Triste ! murmura-t-il, elle est triste ! »

Il s'assit, et ses yeux, qu'il tourna vers les fenêtres ouvertes de la jeune fille, débordèrent de grosses larmes.

Vers les quatre heures, comme le soleil accrochait ses flammes mourantes aux branchages entrelacés du berceau, l'aboiement d'un chien éclata dans les ruelles d'alentour. C'était la voix de Fox !

Falgouët bondit à sa fenêtre basse, sauta d'un élan irrésistible et courut ouvrir la porte du jardin. En ce moment, M. de Pierrerue, ayant Claire à son bras, déboucha de la rue des Poules. Fox gambadait en avant et continuait à japper.

— Mon cher Théven, je suis tout à fait aise de vous revoir, lui dit le marquis d'un ton réservé, presque froid.

Non-seulement il n'embrassa pas le jeune homme, mais il ne lui tendit même pas la main. Un pareil accueil déconcerta notre Breton.

— Monsieur le marquis se porte bien ? balbutia-t-il avec embarras.

— Le mieux du monde.

Falgouët n'osa ni parler à Claire, ni la regarder.

A l'entrée du jardin, M. de Pierrerue s'arrêta.

— Rentrez, mon enfant, dit-il à sa fille. Moi, j'ai affaire rue des Bourdonnais, et je vous laisse...

Puis, s'adressant à Falgouët :

— Je sais, mon cher Théven, que vous avez travaillé vaillamment depuis mon départ. Nous causerons de tout cela. En ce moment, je suis accablé...

Il partit à grands pas.

Une minute, Falgouët resta accoté au jambage de la porte du jardin, l'attitude anéantie, l'œil atone, absolument hébété. Fox, qui le caressait, le ramena de sa prostration. Aussitôt une idée envahit sa tête, ses nerfs, tout son être : voir Claire, s'emparer d'elle avant qu'on eût pu la lui refuser. Puisqu'il était riche, il irait la cacher au bout du monde pour la dérober à la tyrannie paternelle et l'aimer. Wasmus avait raison : il fallait... de l'audace, beaucoup d'audace...

En quatre enjambées, il se trouva dans le vestibule du petit hôtel. Personne. Il écouta, cherchant à deviner où pouvait être mademoiselle de Pierrerue. Peut-être entendrait-il sa voix... Alors il volait à elle, l'enlevait dans ses bras, et partait avec cet adorable fardeau...

Nul bruit ne frappa son oreille.

Le sang lui battait les artères à les rompre; il sentait comme des flammes lui brûler de temps à autre toute la face. N'y tenant plus, il s'élança vers la porte du salon qu'il ouvrit violemment. Il resta pétrifié : Claire, assise dans un fauteuil, pâle et rigide comme

une statue, le regardait avec des yeux débordant de larmes. Il éprouva un martyre inouï.

— Qu'avez-vous ? s'écria-t-il, tombant à genoux près d'elle, qu'avez-vous?

— Du chagrin.

Ses pleurs redoublèrent.

— Je devine : on veut nous séparer, dit Falgouët.

— Nous séparer ! Oh ! non, ce serait trop cruel... C'est impossible !

— Mais ce grand chagrin?...

— Mon père ne vous a pas accueilli comme il aurait dû le faire, et cela m'a navrée... Quand je songe, ajouta-t-elle, que, durant notre séjour en Normandie, vous avez trouvé le temps de terminer le long travail de l'*Introduction*... Pourtant... pourtant vous avez été bien malheureux...

— Moi ! murmura Falgouët, égaré et sentant, lui aussi, sa poitrine pleine de sanglots.

Claire, pudiquement, glissa sa main fluette dans un pli de son corsage et en retira une belle rose-thé épanouie.

— Prenez-la, dit-elle, se penchant pour tendre la fleur au jeune homme; j'en ai une autre pour moi... Le blanc est deuil : nous serons en deuil tous les deux.

Une douleur écrasante paralysa Falgouët au point qu'il lui fut impossible d'articuler une parole. Ses lèvres tremblantes se collèrent sur la rose, et ce fut tout.

— Madame de Nayrouse a des massifs superbes, reprit Claire après un long silence. J'ai cueilli ces deux

fleurs le jour où nous apprîmes par monseigneur la mort de votre père. Nous les garderons toujours, n'est-il pas vrai ?

— Toujours ? comme vous dites cela ! répondit Falgouët .. Sommes-nous sûrs d'être l'un à l'autre à jamais ?

— Puisque vous le voulez, et que je le veux aussi, murmura-t-elle à voix basse.

— Il peut se trouver des volontés plus fortes que les nôtres.

— Et lesquelles ?

— Celle de votre père d'abord, celle de votre tante ensuite.

— Non. Je suis une sotte, et vraiment j'avais perdu la tête tout à l'heure. Vous ne devineriez jamais à quels ennuis mon pauvre père est en proie depuis ce matin... Tenez ! si vous n'étiez à Paris, je demanderais à repartir pour la forêt de Lions. Quelle paix on respire là-bas !... Figurez-vous que nous étions à peine descendus de voiture, que Grippon et M. Wasmus ressaisissaient mon père et le rejetaient dans toute espèce de tracas. — « Et M. Caminade ? et tel autre créancier de la *Société ?* » — Comme je la maudirais, cette *Société de Secours Intellectuels*, si elle n'avait amené chez nous M. Théven Falgouët !... Enfin, tout cela ne peut durer longtemps, et, à moins que je ne me sois méprise sur le discours bourré de chiffres du sieur Wasmus, la *Société* a touché le fond de son sac. Ne me trahissez pas, mon ami : voici un secret. Apprenez que demain doit avoir lieu, dans ce salon,

la dernière réunion des Organisateurs. Je viens d'écrire moi-même les convocations, dans la cellule de ma tante, à Vaugirard.

— Comment, demain, ces messieurs se réuniront ici ?

— Le rendez-vous est pour deux heures.

— Je tremble.

— Vous tremblez ?

— Ah ! Claire, monseigneur Tamisier m'a promis de saisir la première occasion qui lui serait offerte de tout déclarer à votre père, et demain certainement...

— Eh bien, tant mieux ! interrompit-elle avec un éclair de joie.

Puis, comme Falgouët demeurait dans une sorte de silence accablé, elle ajouta :

— Il fallait que ce jour terrible arrivât. Vous plairait-il de vivre encore longtemps malheureux comme nous vivons ? Quant à moi, si une pareille situation devait se prolonger, j'en mourrais.

— Hélas ! le pauvre évêque, malgré l'appui des Organisateurs, pourrait échouer dans sa démarche suprême.

— Il réussira. Dieu est avec lui.

— Rien ne m'ôtera de l'esprit que, si M. de Pierrerue m'a fait un si froid accueil, c'est moins à ses poignantes préoccupations d'affaires que je le dois, qu'à l'intervention soudaine de votre tante dans notre amour.

— Je ne redoute rien de ma tante : elle ne vous connaît pas.

— Monseigneur, en effet, ne lui a pas livré mon nom. Pourtant, amené par madame la Supérieure des Carmélites à s'expliquer sur le jeune homme qu'il osait mettre en avant pour un mariage avec mademoiselle de Pierrerue, il a été contraint d'avouer que son protégé n'est pas noble. En fallait-il davantage pour me désigner clairement? Allez, si votre tante a pu se méprendre, vivant en dehors du monde, votre père aura compris...

— Aussi pourquoi, avant de m'aimer, ne vous êtes-vous pas avisé d'être gentilhomme, dit la jeune fille avec un dépit naïf.

Notre Breton aurait dû sourire. Il rougit lâchement jusqu'au blanc des yeux.

— Vous n'êtes donc pas satisfait de vous appeler Théven Falgouët ? lui demanda-t-elle, accompagnant ces paroles d'un regard aigu qui le fouilla jusqu'au fond de l'âme.

Falgouët se redressa par un mouvement brusque. Il venait d'acquérir le sentiment de toutes les bassesses où la passion peut précipiter les plus fières natures.

— Claire, dit-il, pénétré d'une émotion profonde, presque religieuse, je suis le fils d'un misérable cordier, Jéhoël Falgouët, de Plogoff. Ma mère se nommait Anne-Yvonne Tréourgat. Mes deux grands-pères, pour vivre, pratiquaient la pêche le long des côtes du Finistère. Tous les deux sont morts pauvres, comme cela arrive dans le peuple.

La jeune fille sentit tout son être ébranlé par une

commotion violente. Elle se leva à son tour et, avec une sorte d'enivrement enthousiaste :

— Embrassez-moi, s'écria-t-elle, je vous ordonne de m'embrasser !

Falgouët, éperdu, projeta ses bras en avant; mais au lieu de les nouer autour de la taille de Claire, il recula saisi d'épouvante.

— Je vous fais donc peur ? lui demanda-t-elle avec une agacerie enfantine.

— Oui, balbutia-t-il, oui !

Falgouët se couvrit le visage de ses deux mains. Il ne voulait plus voir Claire. Il le sentait, encore un regard sur cette créature rayonnante de jeunesse, adorable de grâce, sublime de beauté, et il ne résistait plus aux impulsions malsaines qui l'entraînaient déjà. Il était au bout de sa volonté. Un affreux vertige grisait son cerveau. Il resta cinq minutes au milieu du salon, parfaitement immobile, les doigts toujours collés sur ses deux yeux.

Surprise d'abord de l'attitude singulière du jeune homme, mademoiselle de Pierrerue avait fini par la comprendre, et, flairant le danger, était allée s'asseoir sur une chaise, bien loin de la place où Falgouët, redoutable, se tenait debout. Elle était là toute frémissante, tiraillée par mille pensées contraires, tantôt concevant le projet audacieux d'arracher Théven à sa méditation, tantôt s'arrêtant à la résolution plus prudente de s'esquiver rapidement.

Comment s'en aller ?

Justement Falgouët se trouvait placé à deux pas de la porte, et elle devait le frôler presque en s'enfuyant. Ne la saisirait-il pas au passage? Cette nature généreuse et brave de jeune fille eut un tressaillement de révolte; tête baissée, elle faillit s'élancer à l'ennemi. Si on l'attaquait, elle saurait bien se défendre. Sans délibérer, elle se remit debout hardiment. Mais, quand elle voulut marcher, elle sentit ses jambes qui ne la soutenaient plus. Mon Dieu! qu'allait-il lui arriver? Elle eut sur son front pâle la sueur glacée des héros, au moment où, tous leurs efforts épuisés, ils subissent l'écrasement de l'impitoyable destin... Si elle appelait Françoise?... Aurait-elle seulement la force de crier? Elle n'osa pas tenter l'aventure, car la paralysie la gagnait. Qui sait, peut-être son père allait-il arriver? Elle se réfugia dans cette pensée, et, ayant retrouvé un peu de calme, attendit.

Cependant Falgouët, ayant rendu toute liberté à ses yeux aveuglés, regardait Claire ardemment. La jeune fille abattit une main crispée sur le dossier d'un fauteuil, l'attirant comme pour s'en faire un rempart. Notre Breton se dirigea vers elle. Sa démarche ferme, ses traits impassibles, annonçaient une résolution désespérée. Claire, prête à la lutte, ne connaissant plus la peur, rejeta comme inutile le fauteuil derrière lequel elle s'était retranchée et fit un pas en avant.

— Que me voulez-vous, monsieur? demanda-t-elle à Falgouët, dont elle sentait déjà l'haleine brûlante sur son visage.

Celui-ci essaya de la saisir.

— Laissez-moi ! s'écria-t-elle, farouche.

Ses grands yeux bleus lançaient des flammes et tout son corps vibrait d'une indignation superbe.

— Oh ! que vous êtes belle ! articulèrent les lèvres rigides de Théven.

— Je veux passer !

La passion a d'inexplicables folies. Falgouët, qui ne menaçait plus, s'agenouilla de nouveau devant la jeune fille, puis, se couchant presque sur le parquet :

— Foulez-moi aux pieds, ma Claire, foulez-moi aux pieds, lui dit-il : je ne suis plus digne de vous.

Elle lui tendit la main, le releva, lui sourit ; et, sans proférer une parole, se retira lentement.

# XVIII

Ce fut en vain que Falgouët essaya d'entretenir M. de Pierrerue dans la soirée. Trois fois il revint à la charge, et trois fois il fut repoussé.

— Mon cher Théven, lui dit enfin le marquis entre-bâillant la porte de son cabinet, je travaille avec Grippon. Demain, après la réunion des Organisateurs, nous causerons.

Et, comme le jeune homme, pour le tenter, lui présentait le manuscrit de la deuxième partie de l'*Introduction aux Mémoires :*

— C'est parfait, cela, ajouta-t-il. Laissez-moi régler quelques questions de chiffres ; nous ne tarderons pas à revenir ensemble aux idées.

*Ensemble!* Ce mot rasséréna l'esprit enfiévré de no-

tre Breton. En effet, M. de Pierrerue eût-il prononcé ce mot unique s'il eût médité une séparation? Non; ni la fierté, ni la hauteur, ni l'indépendance absolue de son caractère ne lui permettaient de pareilles feintes. Evidemment, comme l'avait dit Claire, le marquis succombait aux exigences d'une situation pécuniaire des plus embarrassées, et là résidait le motif de sa nouvelle attitude depuis son retour à Paris.

Jusque vers dix heures, Falgouët se promena de long en large dans le jardinet de la rue du Puits-qui-Parle. Il attendait Grippon pour obtenir des renseignements. Du reste, qui sait si Claire, dont la bougie, comme une étoile, brillait encore à travers les hauts branchages dénudés de l'acacia, ne paraîtrait pas à sa fenêtre? Tout à coup il entendit un ébranlement le long de la muraille du petit hôtel : Françoise fermait les volets de la chambre de mademoiselle de Pierrerue. Théven eut envie de l'appeler. Peut-être attirerait-il la jeune fille par cette ruse, pourrait-il lui parler? Il n'osa, et l'espagnolette de la persienne fut accrochée intérieurement.

Après une nuit des plus agitées, Falgouët se leva. Un jour blafard pénétrait lentement dans sa chambre. Quelle heure était-il? Sa montre marquait sept heures. Il sortit en hâte, se jeta dans un fiacre et se fit conduire aux Missions-Etrangères. Si, la veille, il avait facilement renoncé à voir Grippon, éprouvant pour cet homme un insurmontable dégoût, dans un jour qui allait décider de toute sa vie il ne voulait pas se priver d'embrasser monseigneur Tamisier, de se recommander une dernière fois à lui.

— Monseigneur ? demanda-t-il à l'abbé Bresson.

— Monseigneur dit sa messe.

— Je l'attendrai.

L'abbé Bresson lui offrit un siége.

— Eh bien ! mais où sont vos *aspirants?* demanda notre Breton, frappé du vide de la grande chambre où il se trouvait.

— Les cours de travail sont finis. Nous partirons dans quelques jours.

— Vous partirez ?... Où irez-vous ?

— Moi, dans le diocèse de monseigneur Tamisier, au Thibet. Mes camarades en Cochinchine ou en Malaisie.

Falgouët, regardant l'abbé Bresson avec un étonnement stupide :

— Alors, tout est fini pour vous?

— Non, tout commence, au contraire.

— Et qui servira désormais de secrétaire à monseigneur Tamisier?

— Je ne sais... Vous, si cela vous fait plaisir.

— Moi ?

— Monseigneur vous aime tant !

— Mais je ne suis pas dans les Ordres.

— Il faut y entrer.

— Quoi ! vous voudriez que je devinsse missionnaire ?

— N'est-ce pas un beau sort vraiment : combattre et peut-être avoir le bonheur de mourir pour son Dieu !

— Puisque monseigneur n'a rien de caché pour

vous, vous savez bien... s'écria Falgouët, dont les yeux étincelaient.

— En effet, je sais que vous aimez mademoiselle de Pierrerue. Je prierai aujourd'hui pour que son père ne soit pas inflexible... Je cours prévenir monseigneur que vous êtes là.

Falgouët demeura seul quelques minutes, en proie à de tristes pressentiments. Il ne s'expliquait pas pourquoi les paroles de l'abbé Bresson l'avaient troublé jusqu'au fond de l'âme. Il promena un regard distrait autour de lui, sur les murailles nues de cette froide cellule, et sentit un frisson glacé lui parcourir les membres. Le tableau représentant le martyre de monseigneur Tamisier lui apparut au milieu de son trouble.

— Moi, missionnaire!

Il rit aux éclats.

— Monseigneur vous attend à la sacristie. Descendez vite! dit l'abbé Bresson survenant.

Il s'élança dans l'escalier.

— Mon cher enfant, lui dit l'évêque, il ne faut pas rester ici, rentrez chez vous. MM. de la Salvetat, de Nayrouse, Duport, sont venus entendre la messe à votre intention; ils prient encore dans l'église et ils vont me rejoindre. Je juge inutile que les Organisateurs vous voient en ce moment. Si vous étiez là, je n'aurais pas la liberté nécessaire pour tracer à ces messieurs mon plan de bataille. C'est aujourd'hui, à deux heures, que nous attaquerons l'ennemi...

Un déplacement de chaises qui se fit dans l'église Saint-François-Xavier interrompit l'aveugle.

— Partez, Théven, partez, répéta-t-il, les voici !

Falgouët se jeta dans un couloir étroit, et sortit des Missions par la porte donnant sur la rue de Babylone.

Les premiers brouillards d'automne enveloppaient Paris dans leurs voiles humides. Notre Breton s'égara à travers les rues, allant au hasard. Tantôt il piquait vers la montagne Sainte-Geneviève, résolu à tenter un dernier effort pour entretenir M. de Pierrerue ; tantôt, au contraire, il franchissait les ponts, s'enfonçait dans l'intérieur de la grande ville, comme acharné à fuir des endroits trop connus de lui.

Cependant la cité fourmillante, qui tout à l'heure murmurait à peine, commençait à gronder formidablement. Un rayon de soleil avait dissipé les vapeurs matinales, et le monstre levait dans la lumière ses mille têtes hurlantes et affamées.

Falgouët, homme de solitude, se sentit assourdi. Il passait en ce moment, rue des Saints-Pères, devant la maison de Victor Ferrall. Il entra. Il escalada vivement l'escalier. Mais, sur le point de frapper à la porte de son ami, il hésita. Au fait, que ferait-il chez Ferrall ? Avait-il besoin de conseils, quand la partie était engagée si avant ? Il lâcha le cordon de la sonnette qu'il tenait déjà, et s'enfuit à toutes jambes.

Onze heures sonnaient chez les Jésuites de la rue des Postes comme Falgouët rentrait chez lui. Sa surprise fut grande de trouver Grippon installé dans son cabinet, au milieu de ses livres et de ses papiers.

— Je vous attends, lui dit l'homme d'affaires.

— Vous m'eussiez aussi bien attendu chez vous, riposta Théven.

Un sourire dédaigneux plissa les lèvres de l'intendant. Falgouët se sentit piqué.

— Est-ce parce que Rosa Keller a quitté la rue des Irlandais pour la rue des Postes, que vous défendez si obstinément l'accès de votre domicile? lui demanda-t-il narquoisement.

— Rosa Keller?

— Pauvre femme!... Vous devez pouvoir me donner de ses nouvelles. Comment va-t-elle?

Grippon s'était levé, les poings crispés, prêt à un éclat. Mais soudain, comme Falgouët le regardait fixement, toute la nature de l'intendant fit volte-face.

— Cette fille n'est plus ici, mon cher Théven, dit-il d'un air paterne. C'est vrai, j'ai encore tenté un effort pour la sauver. Il est si difficile de se déshabituer du bien!... Cette fois pourtant c'est bien fini. Rosa a pris son vol et ne reviendra plus... Voulez-vous que nous montions chez moi?

Falgouët ne l'entendait point. Il avait ouvert sa fenêtre et regardait dans le jardin.

— M. de Pierrerue travaille, poursuivit Grippon; il revoit les comptes que nous lui avons soumis. Il veut connaître toute la situation de la *Société de Secours Intellectuels*. *Toute*, quelle prétention! Wasmus et moi savons seuls à quoi nous en tenir là-dessus... Cependant, si vous vous décidiez à un sacrifice de cinq cent mille francs, la *Société* serait sauvée, sauvée par vous...

Falgouët se retourna :

— Vous dites? demanda-t-il, distrait.

— Je dis que M. de Pierrerue, dont la réserve vous a causé quelque effroi, conserve pour vous la même affection... et, si vous preniez l'engagement de verser cinq cent mille francs... Voyons, mademoiselle Claire, si jolie, si fraîche, si intelligente, vaut bien cinq cent mille francs...

Un rideau avait bougé derrière les vitres de la chambre de Claire, et Falgouët tenait ses deux yeux, toute son âme, attachés à ce rideau mouvant. Grippon s'approcha ; puis, tirant le jeune homme par la manche de sa redingote :

— Répondez-moi donc, supplia-t-il, mettant presque un genou en terre, répondez-moi. Oui ou non, devons-nous compter sur vos capitaux?...

Pour le coup, la fenêtre de Claire s'ouvrit toute grande. Falgouët repoussa Grippon d'un tour de bras et sauta dans le jardin.

Mademoiselle de Pierrerue était assise devant une table, tenant un livre. Elle lisait. Falgouët, tapi derrière les lauriers, qui n'avaient pas perdu leurs belles feuilles lustrées, la contemplait éperdument. Quel miroir adorable que le visage de la femme aimée! Il passa ainsi de longs moments... Ah! que n'eût-il pas donné pour que la jeune fille tournât les yeux de son côté! Il avait eu beau agiter les arbustes autour de lui, tousser discrètement, hasarder des signes avec ses deux mains, Claire n'avait rien voulu voir. Etait-il croyable qu'elle s'absorbât à ce point dans la lecture, quand il

était à deux pas, palpitant de crainte, brûlant d'amour? Peut-être lui en voulait-on de ses violences de la veille? Il sentit tout son être tressaillir, et, d'un bond, s'élança hors de sa cachette.

Falgouët s'avança dans une allée en plein soleil. Où allait-il? Est-ce qu'il le savait! Il subissait une passion indomptable et se portait en avant presque à son insu. Pendant plus d'une heure, Claire avait été le but de ses yeux; maintenant elle était devenue le but de ses pas, et il allait vers elle de toute sa personne par une impulsion irrésistible. Malheur à qui tenterait de l'attaquer, quand toutes les forces vives de sa nature se soulevaient pour le défendre. Chose horrible! il sentit bien nettement qu'il exécrait M. de Pierrerue, qu'il était capable de le tuer, s'il tentait de lui barrer son chemin.

Falgouët marchait de cette allure lente, sournoise, embarrassée, connue de tous les animaux, au moment de fondre sur leur proie. Il toucha aux pierres de taille du perron. Comme il en franchissait les premières marches, la sonnette du jardin s'ébranla soudainement. Il secoua sa tête vide de pensées et écouta.

— Françoise, allez ouvrir! cria la voix forte de M. de Pierrerue.

Falgouët sentit ses genoux se dérober. Sans trop savoir ce qu'il faisait, il s'assit sur les degrés du perron. Au même instant, monseigneur Tamisier, M. Duport, M. de Nayrouse, M. de la Salvetat, pénétrèrent dans le jardin. Notre héros les vit venir à lui avec une sorte de terreur. Enfin il se souleva, salua profondément et disparut.

Une minute après, Falgouët, qui avait repris l'entière possession de lui-même, rentrait dans la maisonnette de la rue des Postes, et, pour éviter de succomber à quelque folie nouvelle, tandis que son sort se décidait, il appelait Grippon auprès de lui.

M. de Pierrerue ne fit pas attendre les Organisateurs. Ils avaient à peine pénétré dans le salon, qu'il y entrait lui-même, tenant sous le bras un vaste portefeuille de cuir brun. L'allure du marquis était grave, presque triste. Il jeta son portefeuille sur une table, et alla droit à monseigneur Tamisier, dont il pressa les mains avec une nuance très marquée de respect. Il adressa quelques mots polis à MM. de la Salvetat, de Nayrouse, Duport; puis, se plantant debout à l'un des angles de la cheminée, il resta une minute les bras croisés sur la poitrine, l'œil pensif, un pas porté en avant. Avec sa barbe de toutes parts blanchissante, ses cheveux rudes coupés ras, son large front sillonné de grandes rides transversales, cet homme était véritablement beau. Oui, cette main velue avait été faite pour l'épée; oui, cette poitrine puissamment arquée réclamait la cuirasse; oui, ce profil énergique et fier impliquait l'idée du commandement, et c'était bien là le paladin des jours évanouis.

M. de Pierrerue, las peut-être de se débattre avec lui-même, invita d'un geste les Organisateurs à s'asseoir, puis, d'une voix ferme et nette :

— Messieurs, leur dit-il, je vous ai réunis sous la pression des plus terribles circonstances : la *Société de*

*Secours Intellectuels* agonise, la ***Société de Secours Intellectuels*** se meurt. J'avais compté sur M. d'Etrépagny pour remplacer parmi nous madame de Prémians; malheureusement les espérances que je m'étais plu à fonder sur ce gentilhomme ne se sont pas réalisées, et les vingt-cinq mille francs qu'il m'a livrés de guerre lasse ne sauraient suffire à nous prolonger la vie. Un état général de la situation, que j'ai là dans mon portefeuille, vous sera soumis aujourd'hui même, et chacun de vous pourra se convaincre de la régularité parfaite des dépenses. Toutes les sommes sorties de notre caisse, jusqu'aux vingt-cinq mille francs de M. d'Etrépagny, absorbés hier par la créance Caminade, sont inscrites là scrupuleusement. Dans cette vaste comptabilité, pas un denier dont le débours ne soit légitime et très amplement justifié. Je ne veux pas, messieurs, vous remercier de votre zèle, durant de longues années, pour la prospérité de notre entreprise; je ne vous dirai rien non plus des énormes sacrifices que j'exigeai de vous tous. Il est des choses dont on ne doit pas être loué, parce qu'on les a accomplies dans des vues supérieures à la terre. Et, en effet, quel était le but de notre œuvre, sinon le règne de Dieu ou, si vous préférez cela, de l'Autorité, l'Autorité qui est la présence même de Dieu dans les affaires d'ici-bas? Cependant je n'ignore pas que, surmené par l'idée souveraine d'un sublime devoir à accomplir, je vous ai dépouillés, appauvris, réduits peut-être au dernier dénuement. Pardonnez-moi; et, puisqu'il serait petit désormais de ne pas tout découvrir au grand jour, lais-

sez-moi vous avouer que moi-même j'ai vu fondre, dans le creuset de notre *Société*, la dernière parcelle de mon bien, que la misère, l'odieuse misère me menace, et que demain peut-être je serai chassé de cette maison, qui ne m'appartient plus...

— Eh quoi! interrompit le banquier Duport, vous avez engagé cet immeuble, votre dernière ressource?

— Est-ce qu'il peut exister des préoccupations de ressources pour qui s'est imposé une mission comme la mienne?

— Puisqu'il s'agissait de la *Société*, peut-être eussiez-vous dû réunir le Conseil, avant d'aliéner votre maison, interjeta le vicomte de la Salvetat.

— Le Conseil ne pouvait rien, et il fallait cinquante mille francs. Quarante jeunes gens et quinze *Invalides du Travail Intellectuel* attendaient. On ne discute pas devant des bouches affamées. Wasmus me proposa d'acheter, je vendis.

— Alors, vous voilà le locataire de M. Wasmus? demanda monseigneur Tamisier.

— Son locataire et son débiteur, car je lui dois deux termes, soit trois mille francs... Du reste, six mille francs de loyer, c'est trop pour moi, et je déménagerai prochainement. Que me faut-il? une simple chambre. Je trouverai cela à l'hôtel Servandoni.

— Mais croyez-vous que l'hôtel Servandoni, où l'on reçoit les jeunes gens des Ecoles, soit un séjour convenable pour mademoiselle de Pierrerue? insista l'évêque thibetain.

— Non certes, monseigneur! Aussi ma fille ne doit-elle pas me suivre dans ma nouvelle retraite.

— Vous comptez donc vous séparer d'elle?

La voix de l'aveugle, tout à l'heure très humble, avait pris un ton plus assuré. Flairant une résistance à sa volonté, M. de Pierrerue tressaillit.

— Je sais, monseigneur, dit-il, tout ce que je vous dois pour les soins affectueux dont vous ne cessâtes d'entourer mademoiselle de Pierrerue. Il y a quelques années, je vous confiais une jeune âme, douée de bons et de mauvais instincts; vous me la rendez maintenant embellie des plus nobles vertus. Les épines ont disparu du rameau rugueux, il est lisse, et ne porte plus que des fleurs. Je vous le répète, je sens profondément ce que je vous dois. Et la preuve que ma reconnaissance est entière, c'est que, au moment de disposer de l'avenir de ma fille, bien que le pouvoir absolu d'un père n'ait jamais besoin de s'étayer de l'opinion d'autrui, je n'ai voulu rien faire de définitif sans vous consulter. Il m'est doux de donner cette preuve de respect à vous d'abord, qui avez vaillamment accompli votre tâche, ensuite aux Organisateurs, initiés de longue main à mon œuvre, à mes attachements, à ma vie... Monseigneur, messieurs, je vous annonce que, dans quelques jours, mademoiselle de Pierrerue prendra le voile au Carmel de Vaugirard.

— Carmélite! s'écria M. Duport. Mais c'est affreux!

— Pauvre enfant! murmura M. de Nayrouse.

— Etes-vous sûr, au moins, de la vocation de Claire? demanda M. de la Salvetat.

— J'en suis sûr, répondit laconiquement M. de Pierrerue.

— Eh bien, vous vous trompez ! intervint l'évêque de Lha-Ssa, engageant la lutte hardiment, et si quelqu'un, ici, a le droit de parler des dispositions secrètes de mademoiselle de Pierrerue, c'est moi, moi seul ! Qui plus que moi vécut dans son intimité ? Qui plus que moi la sonda, la pénétra dans les recoins les plus obscurs du cœur ? Non, cette enfant vive, folâtre, enjouée, n'est pas faite pour le Carmel, et Dieu ne lui eût pas donné ce caractère communicatif, épanoui, s'il l'eût destinée à la vie solitaire du couvent.

— Dans ce cas, d'après vous, monseigneur, ma fille devrait rester dans le monde ?

— Oui, monsieur le marquis, elle doit y rester.

— Et quelle figure y fera-t-elle, dénuée de toute fortune ?

— Serait-ce parce que la *Société de Secours Intellectuels* a dévoré vos richesses du Minervois que vous enfermeriez mademoiselle de Pierrerue au monastère de Vaugirard ? Monsieur le marquis, un motif si mondain serait indigne d'un homme religieux comme vous l'êtes.

— C'est vrai, articula M. Duport.

M. de Pierrerue faisait de tels efforts sur lui-même pour contenir son indignation bouillonnante, qu'il en était tout tremblant. De sa vie, ce dominateur ne s'était heurté à de pareils obstacles. Ses yeux brillaient d'un feu sombre ; les mouvements d'une rage sourde

l'excitaient sans cesse à rompre l'entretien, à suivre l'impulsion de son idée sans regarder derrière lui. Cependant, sur le point de s'échapper en violences de toute sorte, ce despote fougueux réussit à se rendre maître de lui-même. Au fond, qu'importait l'opposition de ses amis ? Il était bien sûr d'agir comme il l'avait résolu.

— Monseigneur, dit-il, avec une douceur orgueilleuse, née chez lui de la certitude de la victoire, c'est volontairement que je me suis exposé à vos coups, car je n'ignorais pas vos projets sur ma fille. Ma sœur, la Révérende Supérieure de Vaugirard, ne m'a pas caché les entretiens que vous avez eus ensemble, et j'ai le regret de vous déclarer que je partage entièrement son avis, quant au mariage proposé.

— Pourquoi repousseriez-vous le mariage pour Claire, si Claire devait être plus heureuse mariée que Carmélite ? demanda M. de la Salvetat.

— Vicomte, j'en appelle à vous, puisque vous m'interrogez. Si Dieu vous eût fait père, accorderiez-vous votre fille à un homme sans naissance ?

M. de la Salvetat hésita quelques secondes.

— Peut-être, mon cher marquis, répondit-il enfin, si le fiancé avait l'intelligence, la distinction, toute la noblesse native de M. Théven Falgouët.

— Eh quoi ! c'est de Théven qu'il s'agit ! s'écria M. de Pierrerue... Ah ! mon Dieu ! fit-il, portant une main à son cœur.

Il se laissa glisser dans un fauteuil.

M. Duport, profitant de la circonstance, saisit mon



seigneur Tamisier par le bras, et, après lui avoir soufflé quelques mots à l'oreille, l'amena jusqu'au marquis.

— C'est donc Théven ? c'est donc Théven ? répétait celui-ci.

— Oui, mon noble ami, lui dit l'évêque, dont la voix avait acquis les vibrations d'une douceur céleste, oui, c'est Théven, notre cher Théven, qui ose aimer notre Claire. M. de la Salvetat vous parlait de l'intelligence de ce jeune homme ; ah ! si vous connaissiez son cœur ! Comme il vous respecte ! comme il vous admire ! Maintes fois, en ma présence, vous l'avez appelé *votre enfant*. Il mérite ce titre, et la main de Claire que vous poserez dans la sienne sera la confirmation éclatante de l'attachement qu'il vous inspira dès les premiers jours. Je vous le jure, si j'eusse reconnu à Claire la moindre propension à la vie religieuse, je lui aurais moi-même ouvert la porte du Carmel. Mais lorsque, lisant dans son âme comme en un livre ouvert, il me fut clairement démontré que mon élève aspirait plutôt à la vie du monde qu'à celle du couvent, je considérai l'arrivée de Théven Falgouët parmi nous comme une bénédiction du ciel, et je me plus à caresser l'espérance qu'ils pourraient être un jour unis. Si le cloître a ses saintes, le mariage a ses martyres, et peut-être la femme qui lutte au milieu des soucis, des devoirs sacrés de la famille, emporte-t-elle plus de mérite aux yeux de Dieu que la Religieuse, mise par sa foi à l'abri de toutes les agitations et de tous les périls.

Cette dernière réflexion de monseigneur Tamisier émut, en M. de Pierrerue, l'homme de principe, cent fois plus chatouilleux que le père. La raison comprima le sentiment aussitôt, et, se redressant comme un lion blessé :

— Ainsi, dit-il, la vie mondaine, condamnée par l'Eglise, dans tous les temps, vous paraît supérieure à la vie religieuse, préconisée par les Pères, et que le *Docteur Séraphique* a appelée « *la vie par excellence?* »

— Je n'établis aucune sorte de parallèle entre deux conditions humaines, qu'il dépend uniquement de nos dispositions intérieures de rendre ou saintes ou impies.

— Enfin, cela éclate aux yeux, vous penchez pour la vie du siècle ?

— J'en conviens loyalement.

— Vous n'êtes pas catholique ! s'écria M. de Pierrerue, laissant éclater sa fureur.

Monseigneur Tamisier chancela : le trait l'avait atteint au cœur. Il se remit vivement, fit un pas avec l'intention bien évidente d'aller vers M. de Pierrerue. Puis, levant la main droite jusqu'à sa belle face mutilée :

— Monsieur le marquis, dit-il, je fus catholique un jour dans ma vie, le 25 janvier 1836, sur la place du Thalé-Lama, au Thibet.

M. de Pierrerue pâlit.

Les Organisateurs, saisis par cette scène d'un caractère grandiose, entourèrent l'évêque de Lha-Ssa.

— Laissez-moi, mes amis ! murmura-t-il, les écartant.

Il releva sa tête, que, tout honteux comme un enfant, il avait baissée au souvenir de son glorieux martyre, et, d'une voix vibrante :

— Moi, Primel Tamisier, évêque de la sainte Eglise Romaine, j'étais venu dans cette maison avec la confiance d'empêcher le plus odieux des crimes, un crime religieux. Mais la grâce que j'ai sollicitée aux pieds des autels m'a été refusée, et l'épouvantable forfait sera accompli. M. le marquis de Pierrerue veut immoler sa fille. Pourquoi cette immolation barbare? Parce que telle est sa volonté. Dieu, plein de miséricorde pour le bourreau et de pitié pour la victime, a eu beau envoyer le libérateur : le libérateur providentiel n'est pas gentilhomme, et on refuse de l'accueillir. Car, je vous prie de ne pas vous y méprendre, messieurs : ce n'est pas le mariage que M. de Pierrerue déteste, c'est la mésalliance. En d'autres temps, n'a-t-il pas agréé la recherche de M. Guy de Roquefeuil ? M. Guy de Roquefeuil était le fils d'un duc, et Théven Falgouët est le fils d'un humble cordier... Je...

— Monseigneur, interrompit le marquis d'un ton tranchant, je regrette mes vivacités, et vous regretterez aussi les vôtres. Il est malséant que des gens de notre sorte s'emportent à de tels excès de langage. Vous dites que je refuse la main de ma fille à M. Falgouët, parce qu'il n'est pas noble; vous ne vous trompez point. Dieu a établi un ordre sublime dans l'univers; la hiérarchie existe, et ce n'est pas moi, fondateur d'une Société destinée à la maintenir dans sa force, dans son intégrité, qui porterai jamais sur elle une main sacrilége.

— Vous croyez donc que le mariage de Claire avec un homme issu du peuple blesserait la hiérarchie ?

— Ce fait, si mince en lui-même, aurait à mes yeux le caractère d'un attentat. Rien n'est petit devant les principes.

— Alors, en ceci, vous obéissez à une loi ?

— A une loi immuable, répondit imperturbablement M. de Pierrerue.

— Mais M. de Maistre, que vous aimez à citer, n'a-t-il pas écrit : « *Il n'est pas au pouvoir de l'homme de créer une loi qui n'ait besoin d'une exception.* » Pourquoi ne feriez-vous pas exception à la loi ?

— Les exceptions dans la loi ne servent qu'à affirmer la lâcheté humaine. Un Pierrerue ne saurait y recourir.

— Toujours l'orgueil ! s'écria monseigneur Tamisier... Hélas ! monsieur le marquis, ajouta-t-il avec une tristesse indignée, vous n'êtes pas père, et, chose plus triste, vous n'êtes pas chrétien. L'esprit de domination a tari chez vous la source du sentiment. Je vous plains. Vous n'avez jeté le nom de Dieu dans votre *Société de Secours Intellectuels* que pour en éblouir vos adeptes et vous en éblouir vous-même; mais, au fond, vous n'aimez pas Dieu, qui vous écrase de sa grandeur, et vous ne souriez aux hommes que dans l'espoir de les asservir. Je m'éloigne de vous à jamais, comme certains anges fidèles s'éloignèrent des anges révoltés qui tentaient l'escalade du ciel. Adieu !

A travers les chaises, les fauteuils, l'aveugle essaya de se guider vers la porte.

— Monseigneur, lui cria M. Duport, encore une prière pour ces malheureux enfants, je vous en prie.

L'évêque s'arrêta.

— Monsieur le marquis, dit-il se retournant, si ma trop grande affection pour votre enfant, si mon attachement pour Théven Falgouët ont arraché à mes lèvres quelque parole condamnable, je vous en demande pardon. Dieu le sait, loin de venir ici en provocateur de querelles, j'y venais en suppliant. Il est fâcheux que je me sois égaré à discuter avec vous des idées générales bien étrangères à ce débat tout intime, et que j'aie cherché à ébranler votre raison, quand il fallait toucher votre cœur. Je reviens de ma méprise, et je vous conjure, avant de décréter la mort de notre pauvre Théven — car il mourra du coup que vous voulez lui porter — de vous souvenir, non pas des services que ce jeune homme admirable a rendus à la *Société de Secours Intellectuels*, mais de tous ceux que, pour vous, il eût été heureux de lui rendre. Rappelez-vous sa docilité à vos avis, son ardeur à des travaux souvent pénibles, toute sa vie offerte à votre œuvre sans marchander. Il aimait les Lettres avec passion ; mais il vous plut d'incliner son esprit à la philosophie, à la politique, et, pour vous complaire, il laissa inachevé un livre qui devait fonder sa réputation. Un malheur terrible le frappe : son père meurt. Cependant il n'oublie pas que vous allez revenir de Normandie, et, les yeux encore pleins de larmes, il écrit la deuxième partie de l'*Introduction aux Mémoires de la Société*. Ce n'est pas tout, je veux que vous le connaissiez complé-

tement. De crainte qu'on ne m'accusât d'avoir tendu à un homme de votre caractère l'appât grossier de l'argent, je ne vous ai pas dit un mot de la fortune que M. Falgouët, de Brest, a laissée à son fils unique. Mais je secoue mes scrupules, et je vous annonce que cette fortune atteint le chiffre énorme de douze cent mille francs.

— Douze cent mille francs! s'écria M. de Pierrerue, dont le regard s'alluma.

— C'est treize cent mille francs qu'il faudrait dire, interjeta l'ancien banquier Duport; j'ai fait les calculs moi-même.

— Et savez-vous, monsieur le marquis, reprit l'évêque, quelles furent les premières paroles de Théven à son retour de Bretagne? « — J'ai le dessein, me dit-il, « dès que M. de Pierrerue arrivera, de le prier d'ac-« cepter cinq cent mille francs pour la *Société de Se-« cours Intellectuels.* »

— Il m'aurait donné cinq cent mille francs?

— Si, dès hier, il ne vous a pas fait l'offre de la moitié de sa fortune, c'est uniquement que je le lui avais défendu.

— Et pourquoi défendre à ce jeune homme de venir au secours de notre *Société?* demanda M. de Pierrerue surpris. Au lieu de rester *Enfant* de la *Société,* il eût pris rang parmi les *Organisateurs.* N'ai-je pas accepté l'argent de MM. de la Salvetat, de Nayrouse, Duport; n'ai-je pas accepté le vôtre, monseigneur?

— Le cas de M. Falgouët était particulier: il prétendait à la main de mademoiselle de Pierrerue.

— Quelle audace! fit le marquis, frappant de son poing fermé le plateau d'un guéridon... Vous avez agi avec un merveilleux discernement, monseigneur, et je vous remercie... Il est douloureux pourtant de perdre une somme qui eût rétabli nos affaires et permis à la *Société* de prendre un nouvel essor. Que n'eussions-nous pas fait avec cinq cent mille francs!... C'est impossible... J'ai sacrifié mon bien, mais je ne sacrifierai pas mon honneur.

La théorie froide, cruelle, reparaissait. Monseigneur Tamisier comprit que tout était perdu. Il en éprouva un si profond ébranlement, qu'il sentit flageoler ses jambes. Ce grand homme de cœur était brisé; il n'avait plus qu'une envie: prendre la fuite pour laisser couler librement les larmes qui lui montaient aux yeux comme un flot.

— Monsieur Duport, balbutia-t-il, reconduisez-moi... Je reviendrai vous voir demain, monsieur le marquis, car je ne veux désespérer ni de votre cœur, ni de votre religion.

M. de Pierrerue le laissa sortir sans articuler une parole.

Aux premiers pas que monseigneur Tamisier fit dans le jardin, Falgouët et Grippon, embusqués sous le berceau, accoururent.

— Eh bien, monseigneur? demanda notre Breton, haletant d'une poignante inquiétude.

— Accompagnez-moi jusqu'aux Missions, mon enfant, lui dit l'évêque. J'ai besoin de causer avec vous.

Comme Falgouët et l'aveugle franchissaient la porte du jardin, Grippon se précipita vers M. Duport, qui remontait le perron du petit hôtel.

— C'est donc fini? interrogea-t-il.

— C'est fini.

— Comment, il est assez fou pour refuser sa fille?...

— Il la refuse.

Grippon, de toutes ses jambes, s'élança vers la rue des Postes.

# XIX

Quand M. Duport rentra dans le salon, M. de Pierrerue avait la parole.

— ... Ces cinq cent mille francs venaient à propos, disait-il. J'eusse rouvert notre asile de Montrouge et, qui sait ? peut-être notre maison du faubourg Saint-Jacques. Dans tous les cas, nous étions désormais à l'abri de toutes poursuites et pouvions attendre sans inquiétude les fruits que nous promet la publication de l'*Introduction aux Mémoires de la Société*. Pourquoi faut-il que M. Falgouët, au lieu de me demander mon sang en échange du salut de mon œuvre, exige la main de ma fille! Quoi! cet homme, dont j'ai ouvert l'intelligence aux vérités qui constituent la grandeur des Etats comme celle des individus, n'a pas deviné que je ne pouvais condescendre à l'accomplissement de ses

vœux sans encourir mon propre mépris ! Il s'agit bien de mademoiselle de Pierrerue, vraiment ! Ce n'est pas ma fille que je refuse à M. Falgouët : je lui refuse ma renonciation aux idées qui ont dominé ma vie ; je lui refuse la proclamation publique de ma déchéance ; je lui refuse enfin mon abdication et mon abaissement. Il serait horrible de penser que, parce qu'on a une enfant, un jour viendra où l'on sera contraint pour elle à se déshonorer.

L'atrocité de pareils principes n'émut ni M. de Nayrouse, ni M. de la Salvetat, accoutumés à courber l'échine sous la verge du maître ; mais elle révolta l'honnête M. Duport.

— Monsieur le marquis, dit l'ancien banquier de Louis XVIII, vous outragez Dieu en faisant à tous propos intervenir votre honneur, c'est-à-dire votre effroyable égoïsme, dans l'accomplissement des devoirs les plus ordinaires et les plus sacrés. La vie, que vous compliquez sans cesse des excitations de votre cerveau, est plus simple que vous ne la voyez, et tous les pères qui ont des entrailles savent qu'en mariant leurs enfants ils ne se déshonorent pas.

M. de Pierrerue, abasourdi de tant d'audace, resta un moment silencieux. Puis, toisant M. Duport avec une hauteur dédaigneuse :

— Monsieur, riposta-t-il, j'ai supporté de monseigneur Tamisier des observations qui, plus d'une fois, ont frisé l'insolence. Mais si, à votre tour, vous avez la prétention outrecuidante de vous immiscer dans mes affaires privées, n'espérez pas la moindre

indulgence de ma part, vous que le caractère ecclésiastique ne protége point, et qui n'avez aucune sorte de titre à parler si haut dans ma maison.

— J'ai mes services ! s'écria M. Duport, indigné.

— Monsieur, on vous rendra votre argent, accompagné des intérêts, dès que la publication de mon livre aura remis la *Société* sur pieds. Toutefois, laissez-moi vous dire que le mot de race n'est pas un vain mot parmi les hommes, et qu'il était difficile de mieux déceler son origine bourgeoise...

La porte du salon s'ouvrit violemment. Grippon, la face hideusement injectée de bile et de sang, parut. Il tenait quelques papiers serrés dans sa main droite.

— Quel vent vous pousse donc, que vous entriez ainsi sans frapper ? lui demanda sévèrement le marquis.

— Quel vent? celui de la ruine, répliqua l'intendant, dont les lèvres minces ébauchèrent un sourire cruel.

M. de Pierrerue devina qu'un nouvel ennemi venait de se dresser devant lui.

— Voyons, que me voulez-vous ? fit-il, accrochant d'une main fiévreuse les hauts boutons de sa longue redingote noire, militairement coupée.

— Vous soumettre certains comptes.

— Tous les comptes ont été revus ce matin.

— Tous, excepté ceux-ci.

— On s'en occupera plus tard.

— Je tiens à ce qu'on s'en occcupe tout de suite.

— Vous tenez? Ceci est plaisant... Sortez !

Grippon ne bougea pas.

— Vous ne m'avez pas entendu? s'écria le marquis, mis hors de lui par la résistance de son valet.

— Je vous entends parfaitement, et je reste.

— M. de Pierrerue s'élança le poing levé ; mais M. de Nayrouse et M. de la Salvetat le retinrent dans leurs bras.

— Laissez-moi châtier cet insolent, il faut que je le châtie !

— Au lieu de me menacer, vous feriez mieux de me solder les trois années d'appointements que vous me devez, dit Grippon avec calme. Espérant que vous seriez assez habile pour puiser dans la bourse de M. Falgouët, j'ai attendu avec patience mes quinze mille francs. Mais je les exige aujourd'hui. On ne renvoie pas les gens sans les payer, et vous venez de me renvoyer.

Cette réclamation d'argent, très fondée dans l'esprit de M. de Pierrerue, lui rendit quelque sang-froid. Par un effort énergique sur lui-même, il recouvra toute la dignité de son attitude, et, reprenant sa place à l'un des angles de la cheminée :

— C'est bien, dit-il, nous allons régler ces misères.

Il fit un pas, ouvrit son grand portefeuille, saisit un petit calepin et en retira un crayon.

— C'est quinze mille francs que je vous dois ? interrogea-t-il, écrivant. Après ?..

Grippon consulta ses paperasses.

— Ci : quatre mille francs à M. Wasmus, tant pour ses frais de voyage dans le Bas-Languedoc que pour

ses honoraires, le dit Wasmus ayant mené à bonne fin plusieurs négociations importantes.

— Quatre mille francs... Continuez...

— Ci : à M. Wasmus, deux mille francs pour intérêts acquittés aux mains de MM. Caminade et C^e^, lors du renouvellement de la créance de vingt-cinq mille francs...

— Deux mille francs.

— Ci : trois mille quatre cent soixante-quinze francs pour loyers et frais de poursuites dirigées contre le marquis Claude Abrial de Pierrerue...

— Des poursuites ! Que parlez-vous de poursuites ?

— M. Wasmus, las d'attendre ses loyers, a obtenu un jugement contre vous. Ce jugement est exécutoire demain, et, à moins que vous ne vous soyez acquitté dans les vingt-quatre heures, votre mobilier sera saisi, et votre expulsion de céans...

— Misérable ! s'écria le marquis, dont le visage bouleversé annonçait une colère arrivée au paroxysme.

Les Organisateurs, épouvantés, se précipitèrent, mais ils n'eurent pas le temps de sauver Grippon. M. de Pierrerue, qui l'avait harponné de toutes ses griffes, le traîna jusque dans le vestibule, et de là, le jeta sur les marches du perron, où il s'aplatit lourdement.

— Il est des affronts qu'un gentilhomme ne doit jamais supporter, fût-il plus endetté que moi ! s'écria M. de Pierrerue, se retournant vers ses amis.

Cependant les cris de Grippon, les éclats de voix du

marquis avaient pénétré jusqu'à la chambre de Claire, et la pauvre enfant, éperdue, s'était précipitée vers le vestibule. Son père, se démenant de la langue et du geste, au milieu des Organisateurs acharnés à le calmer, l'aperçut tout à coup.

— Ma fille, lui dit-il, j'étais sur le point de vous faire appeler. Remontez dans votre chambre, arrangez-vous un peu et redescendez tout de suite. Vous sortirez avec moi.

— Où allons-nous, mon père? balbutia-t-elle tremblante.

— A Vaugirard.

— Il est cinq heures... Il fait déjà nuit...

— Obéissez !

M. de Pierrerue leva la main par un mouvement impérieux.

Claire courba la tête. En se soutenant à l'aide de la rampe, elle gravit les marches de l'escalier.

— J'espère bien, monsieur le marquis, murmura M. Duport, que monseigneur Tamisier pourra voir demain mademoiselle de Pierrerue, rue du Puits-qui-Parle. Assurément, vous n'avez pas le dessein de l'enfermer au Carmel aujourd'hui?

— Et si je l'avais, ce dessein, est-ce vous qui seriez assez téméraire pour vous jeter à la traverse de ma volonté?

— Veuillez ne pas oublier, monsieur le marquis, qu'en se retirant, monseigneur a promis de revenir demain... Ah ! quoi que vous ayez résolu, je vous en supplie, ne refusez pas à monseigneur Tamisier la

triste joie de faire ses adieux à son élève, devenue comme son enfant, et de lui donner sa bénédiction.

Il y avait des larmes dans cette prière. Mais M. de Pierrerue ne le remarqua point. Grippon venait de se relever, et les yeux enflammés du marquis le suivaient à travers les allées du jardin.

— Quand je songe, s'écria-t-il, tendant vers Grippon son poing crispé, que c'est ce laquais, nourri de la desserte de ma table, qui me chasse de chez moi! Si nous vivions dans un état social régulier, il devrait m'être permis d'abattre cela au coin d'une borne comme un chien...

Et, regardant M. Duport en face :

— Priez monseigneur Tamisier de retarder sa visite: je ne sais pas où je serai demain.

— Monsieur le marquis, insista le vieux bourgeois, il me reste cinq mille livres de rente; trois suffiraient à la modestie de mes goûts. Voulez-vous me permettre de désintéresser pour vous et Wasmus et Grippon? C'est une faveur que je sollicite de vos anciennes bontés pour moi.

M. de Pierrerue parut embarrassé. Bien qu'il s'obstinât dans une attitude très froide, peut-être au fond était-il ému.

— Je vous remercie, monsieur Duport, se contenta-t-il de répondre; mon mobilier, y compris ma collection d'armes, couvrira, je l'espère, mon passif.

Puis, pour couper court à de nouvelles doléances, il s'avança vers l'escalier et, d'un ton de voix énergique :

— Claire! Claire! appela-t-il.

La jeune fille se montra au palier supérieur.

Elle descendit.

Ses yeux étaient rouges, et son teint si éblouissant semblait avoir perdu son éclat. On voyait, le long de ses joues pâles, la trace de larmes récentes. Troublée, interdite, elle regarda tout le monde, cherchant à saisir sur les visages consternés comme une divination de ce qui se passait, car elle n'y comprenait rien.

— Prenez mon bras! lui dit le marquis de ce ton de commandement dont il ne se départait jamais, quand les hommes ou les choses venaient à lui résister.

On sortit du jardin.

On marchait silencieusement, M. de Pierrerue et sa fille en avant, puis MM. de Nayrouse et de la Salvetat, enfin M. Duport seul, la tête basse pour cacher les pleurs qui débordaient ses paupières inondées. Pourquoi monseigneur était-il parti? S'il fût resté, peut-être n'eût-on pas osé arracher son enfant de ses bras.

Vers le milieu de la rue des Poules, le cortége qui n'était pas sans offrir quelque analogie avec un convoi funèbre, — la morte n'allait-elle pas en avant? — le cortége se croisa avec deux agents de police. Une idée extravagante traversa le cerveau de M. Duport: s'il criait au meurtre, et tentait de faire arrêter le meurtrier! Appréciant sa folie, il haussa les épaules.

Au coin de la rue de la Vieille-Estrapade, une voiture passa. M. de Pierrerue fit un signe. Le cocher s'arrêta. Le marquis ouvrit la portière, poussa Claire dans le fiacre, y entra lentement, et les chevaux parti-

rent au galop. Les Organisateurs se regardèrent stupéfiés.

Bientôt M. Duport, se détachant du groupe immobile, fit mine de s'engager dans la rue d'Ulm.

— Où allez-vous donc ? lui demanda le vicomte de la Salvetat.

— Où je vais ? s'écria le bourgeois exaspéré, je vais partout où je ne rencontrerai pas des hommes qui vous ressemblent. Est-ce ainsi que dans vos familles illustres on pratique la foi jurée ? Ce matin encore, aux Missions-Etrangères, devant Dieu, vous promettiez à monseigneur Tamisier de le soutenir dans le combat qu'il allait livrer, et vous l'avez lâchement trahi. Qu'avez-vous fait pour soustraire cette enfant aux fureurs insensées de son père ? Je vous déclare complices du crime qui va se commettre à Vaugirard, et je ne vous connais plus.

M. Duport erra longtemps au hasard dans les rues du *Quartier Latin*. Il voulait aller aux Missions-Etrangères voir monseigneur Tamisier, lui apprendre la fâcheuse nouvelle, pour qu'il avisât au plus vite, s'il restait encore quelque moyen d'intervenir efficacement ; puis il n'osait faire un pas de plus. Quelle ne serait pas la douleur de l'évêque ? Quel ne serait pas le désespoir de Falgouët ?

Cependant la nuit était complète, et le malheureux Organisateur, en proie à des perplexités cruelles, vaguait aux environs du Luxembourg.

« Mais si monseigneur Tamisier courait dénoncer le fait à l'archevêque de Paris ! » pensa-t-il.

Sans plus hésiter, il coupa droit vers le séminaire des Missions.

M. Duport allait d'un bon pas. Dans la rue Saint-Dominique, un jeune homme, qui galopait à toutes jambes, le heurta violemment. Le vieillard se retourna. A la lueur du gaz qui éclairait le trottoir, il reconnut Falgouët.

— Comment, vous, mon cher Théven ?

— N'est-ce pas que, si je tombe aux pieds de M. de Pierrerue, si je le conjure... balbutia notre Breton égaré.

M. Duport lui prit le bras.

— Retournez avec moi aux Missions, mon cher enfant, lui dit-il.

Falgouët se dégagea par un mouvement brusque.

— Non, non !... Il faut que je voie M. de Pierrerue, que je le supplie moi-même...

— Alors, courez à Vaugirard, mon pauvre Théven, car M. de Pierrerue et sa fille ont quitté la rue du Puits-qui-Parle.

Un cri s'échappa de la poitrine du jeune homme. Puis, comme M. Duport essayait de le ressaisir, il lui échappa par une contorsion violente et disparut.

*Le Carmel de Vaugirard* — autrement dit le couvent de l'Ordre du Carmel — démoli depuis, était situé à l'extrémité de la rue de ce nom, juste en face du grand collége dirigé aujourd'hui par les Jésuites, et qui, à l'époque où se passe notre histoire, n'était encore que l'institution de M. l'abbé Poiloup. Cette maison, qui ne

ressemblait en aucune façon aux beaux cloîtres pittoresques de l'Italie ou de l'Espagne, offrait aux yeux un ensemble de maçonneries irrégulières, d'un aspect chétif, presque misérable. On s'était agrandi au fur et à mesure du besoin, et, en haut, en bas, à gauche, à droite, on avait empilé cellules sur cellules, sans la moindre préoccupation d'architecture ou de simple symétrie.

Ces pauvres murailles, vierges de tout badigeon, terreuses ou noires ici, plus loin blanchâtres ou brunes, selon le degré de vétusté des plâtres, avec leurs crevasses, leurs fentes, leurs éraflures, figuraient assez bien ces vieilles robes de religieuses qu'on se passe de génération en génération, qu'on rapièce éternellement et qu'on use jusqu'au dernier fil.

Deux portes donnaient sur la rue, une grande : celle de la chapelle, ouverte le matin jusqu'à midi ; l'autre, petite : celle accédant au cloître lui-même et qu'on n'ouvrait qu'en de rares occasions. C'est à cette dernière que vint frapper Théven Falgouët, après avoir jeté une pièce d'or au cocher qui l'avait conduit ventre à terre, de la rue Saint-Dominique jusqu'à Vaugirard.

— Que désirez-vous ? demanda une voix faible à travers le grillage d'un judas.

— Je suis le secrétaire de M. le marquis de Pierrerue. J'ai besoin de le voir tout de suite pour une affaire très urgente.

La petite porte s'entrebâilla.

— M. le marquis est auprès de la Révérende Mère Supérieure, dit la sœur-portière. Mais il ne peut tarder

à descendre, car sept heures sonnent, et le grand chapelet appelle notre Révérende Mère au chœur. Veuillez attendre dans ce parloir.

— Alors, vous ne pouvez m'introduire à l'instant auprès de M. de Pierrerue ?

— C'est impossible. A moins d'une autorisation du Révérendissime Général de l'Ordre ou de Monseigneur l'archevêque, personne n'est admis dans l'intérieur du Carmel.

Falgouët s'assit sur un banc de bois scellé au mur, qui faisait le tour de la pièce étroite où il venait d'entrer.

C'était une véritable cellule, triste et nue. Un lampion tremblait dans un verre au-dessous d'une statuette en plâtre de la Vierge, éclairant de vagues reflets fugitifs le visage pâle de la sœur-portière, accroupie sur un tabouret. Notre héros tendit l'oreille : il espérait percevoir quelque son de voix. Peut-être entendrait-il M. de Pierrerue, peut-être Claire. Rien ne lui arrivait pourtant. Un silence profond, « *ce silence du cloître qu'on n'oublie plus quand on l'a une fois connu*, » comme dit l'abbé de Rancé, pesait sur lui, l'enveloppait, l'écrasait. Tout se tait autour de Dieu.

Falgouët, dont les événements de la journée avaient porté la surexcitation au comble, sentait une sorte de torpeur le gagner malgré lui. Tout à coup, la porte s'ébranla du côté de la chapelle. La sœur-portière se leva vivement de son escabeau, fit luire une petite clef suspendue à sa ceinture, ouvrit une porte au fond du parloir, et s'éclipsa.

Falgouët s'élança : il voulait suivre la Religieuse, mais la petite porte s'était déjà refermée. Il s'efforça contre elle : elle résista. Il arpenta le parloir dans tous les sens, tantôt en proie à des terreurs folles, tantôt à des espérances insensées. Il revint vers la porte qu'il avait essayé de forcer, et colla son oreille au trou de la serrure. Il ouït un grand bruit de pas, accompagné de ce murmure sourd que font les étoffes en se frôlant entre elles. De temps à autre, un cliquetis sec détonnait dans les corridors sonores du cloître : la croix de métal d'un chapelet avait heurté un chapelet voisin. Evidemment les Carmélites se rendaient à l'office... Les pas allèrent en décroissant, puis cessèrent.

Falgouët éprouvait une angoisse horrible : qui sait si Claire, la corde au cou, le cilice aux reins, ne se trouvait pas engagée déjà parmi ce troupeau ?... Une voix le frappa. Il reconnut la voix de M. de Pierrerue...

On approchait. Il se rejeta au fond du parloir, en un coin où expiraient les lueurs tremblotantes du lampion.

Au même instant, le marquis parut. A côté de lui se tenait une femme en habit de Carmélite, grande et mince. Falgouët chercha Claire; il ne la vit point. Il tomba aux pieds de M. de Pierrerue.

— Grâce, monsieur le marquis, grâce pour elle ! supplia-t-il, les mains jointes.

— Ciel ! quel est cet homme ? s'écria la Religieuse, et pourquoi l'a-t-on laissé entrer ici ?

— Ne vous troublez pas, Claire-Antoinette, répondit M. de Pierrerue avec un extraordinaire sang-froid. Cet homme est M. Théven Falgouët...

Puis, abaissant ses regards sur le jeune Breton :

— Sortez d'ici, monsieur; vous n'aviez pas le droit d'y entrer.

Falgouët se traîna sur ses genoux jusqu'à la Carmélite, qui avait reculé de quelques pas.

— Madame, lui dit-il, j'ai commis la folie d'aspirer à la main de mademoiselle de Pierrerue. Mais, je le reconnais, c'était une folie... Je vous le jure! je quitte Paris, je vais en Bretagne, on n'entendra plus parler de moi... Rendez donc la liberté à mademoiselle Claire... Croyez-en monseigneur Tamisier : mademoiselle Claire n'a pas la vocation, et elle mourra si...

Il ne put retenir ses sanglots.

La Supérieure ne daigna pas répondre à notre Breton ; elle ne le regarda même pas.

— Mon frère, dit-elle, s'adressant au marquis, allez-vous-en rassuré. Les prières de la Communauté et les miennes obtiendront d'En-Haut un miracle pour votre fille.

Elle voulut se retirer; mais Falgouët, qui, ayant la tête absolument perdue, était prêt à toutes les violences comme à toutes les supplications, essaya de lui barrer le passage.

Alors le marquis intervint. Il saisit le Breton, et la Carmélite put s'esquiver.

— Vous êtes donc tout à fait fou! s'écria le vieillard, qui retenait toujours Falgouët énergiquement.

L'infortuné jeune homme tourna vers M. de Pierrerue une face égarée, toute ruisselante de larmes.

— Monsieur le marquis, murmura-t-il, je vous permets de me marcher sur le cœur... Oh ! moi, je ne suis rien, je le sais... Mais elle, elle !... Faut-il que je vous l'avoue ? elle m'aime, monsieur le marquis, elle m'aime!

— Vous vous trompez, monsieur, mademoiselle de Pierrerue ne peut aimer un *enfant* de la *Société de Secours Intellectuels.*

Falgouët s'arracha des griffes du marquis par un bondissement de tout son être physique et moral.

— *Enfant* de la *Société de Secours Intellectuels!* Qu'est-ce à dire? s'écria-t-il, fou cette fois, complétement fou. Quoi ! je ne suis pour vous qu'un *enfant* de la *Société de Secours Intellectuels!* Il est donc vrai que vous n'associez les hommes à votre odieuse entreprise que pour leur imprimer un cachet de honte au front... O Ferrall, Ferrall, vous m'aviez prévenu... Moi, un *enfant* de la *Société de Secours Intellectuels!*... Mais, monsieur, en retour de vos maigres sous, ne vous ai-je pas donné tous les trésors de mon esprit? Si je vous rends votre argent, me rendrez-vous mon intelligence, mon avenir, ma vie, à jamais perdus? Sachez-le, d'ailleurs : je n'ai subi votre joug que parce que j'aimais. Votre main est bien rude ; ce n'est pas elle pourtant qui plia mon âme pleine de révoltes. Votre fille me regarda, et je fus vaincu... Pauvre Claire ! elle voulait vivre, vivre avec moi, et elle est morte désormais. L'habit de Carmélite, voilà son suaire... Est-

il croyable que de pareils sacriléges puissent s'accomplir et que Dieu ne se montre pas? Les cieux sont vides : Ferrall a raison.

Le marquis eut un geste d'impatience, et, ouvrant la porte qui donnait sur la rue de Vaugirard :

— Monsieur Falgouët, dit-il, cet entretien a déjà duré trop longtemps. Un monastère n'est pas un lieu fait pour entendre des imprécations et des blasphèmes. Je vous invite à sortir avec moi : la rue conviendra mieux que cette retraite à l'explosion de vos fureurs.

— Et Claire, monsieur le marquis?... Oh! pensez à Claire! s'écria Théven, s'accrochant à M. de Pierrerue, qui franchissait le seuil du Carmel.

Une main invisible poussa la porte du couvent. Elle se referma.

— Monsieur, dit le marquis, se débarrassant, avec les marques d'un parfait dégoût, de l'étreinte de Falgouët, je vous défends de prononcer le nom de ma fille. Vous n'avez jamais connu mademoiselle de Pierrerue et mademoiselle de Pierrerue ne vous a jamais connu.

Il laissa le Breton atterré sur place, puis, d'un pas ferme, régulier, s'achemina seul vers Paris.

## XX

A minuit, Falgouët, qui avait tourné plusieurs heures autour des murailles du Carmel et tenté je ne sais quelle escalade pour s'introduire dans les jardins, arriva, rue des Saints-Pères, chez Victor Ferrall. En le voyant paraître, son ami devina tout son malheur.

— Mon pauvre Théven! lui dit-il, le recevant dans ses bras.

Le Breton se laissa tomber dans un fauteuil comme une masse : ses jambes ne le soutenaient plus. Ferrall s'assit auprès de lui et lui prit les mains dans les siennes. Cet homme froid se sentait ému d'une profonde pitié.

Cependant Falgouët, dont la respiration était moins haletante, se taisait toujours. Ce silence épouvanta Ferrall.

— Courage, mon cher Théven, lui dit-il. Vous savez bien que vous pouvez tout me confier, à moi.

Falgouët tourna vers lui des yeux enflammés.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu nos amis ?

— Nos amis ?

— Oui, Salmon, Verdier, Brissonneau, Krüger, Bertrand...

— Je les ai quittés, il y a une heure à peine.

— Croyez-vous que nous les trouverions encore à la Renaissance ?

— Et qu'avez-vous à faire de ces messieurs, auxquels vous ne marquâtes jamais la moindre sympathie ?

— Cela me regarde. Sont-ils à la Renaissance ?

— Non, nous en sommes sortis tous ensemble, vers les onze heures.

— Alors, nous les rencontrerons chez eux ?

— Rien de moins certain. Avez-vous oublié nos promenades nocturnes d'autrefois, sur les quais, le long des rues ?... Si vous avez besoin de nos amis, attendez à demain matin. Nous irons les surprendre au lit.

— Comme vous en parlez à votre aise, Ferrall ! s'écria Falgouët, dégageant vivement ses mains et se redressant. Demain matin ! Eh ! suis-je sûr que mademoiselle de Pierrerue restera jusqu'à demain matin au Carmel de Vaugirard ? Ne peut-il pas arriver que sa tante, redoutant quelque méchante affaire avec moi, l'expédie, cette nuit même, vers quelque autre couvent, et que je perde sa piste à jamais ?... Demain matin !

Oh! que vous connaissez mal ces religieuses hypocrites, obstinées, féroces! C'est tout de suite, c'est à l'instant qu'il faut agir. Le Carmel de Vaugirard est un ramassis de masures décrépites que nous envahirons facilement, si nous parvenons à franchir le mur d'enceinte. Ce mur, très haut sur la rue, l'est beaucoup moins du côté des jardins, et tout à l'heure il m'a suffi de prendre élan pour accrocher mes deux mains au chaperon, fort ébréché... Du reste, si je me fusse introduit dans le cloître, je n'eusse point sauvé mademoiselle de Pierrerue. Les Carmélites auraient ouvert leur porte, donné l'alarme, et mon expédition eût fini de la façon la plus ridicule... J'ai un plan qui me garantit le succès. Tandis que, vous et moi, nous forcerons les cellules pour en arracher mademoiselle de Pierrerue, et la reconduirons à travers le dédale des corridors, Brissonneau, Salmon, Verdier, Krüger, Bertrand garderont toutes les issues du Carmel et contiendront les religieuses terrifiées... Mais les heures s'écoulent... Vous avez compris, n'est-il pas vrai?

Ferrall était abasourdi.

— Parfaitement, répondit-il.

— Dans ce cas, partons vite.

— Permettez...

— Est-ce que vous refusez? lui demanda Falgouët avec emportement.

— Bien au contraire, mon cher Théven, je suis déterminé à vous suivre partout.

Une minute après, ils remontaient la rue des Saints-Pères.

Que faire? où aller?

La première pensée de Ferrall fut de gagner du temps. Dans l'espoir de découvrir leurs amis vaguant à l'aventure, il eut envie de proposer à Falgouët une promenade le long des quais de la Seine. Peut-être l'air qui souffle librement sur les berges du fleuve rafraîchirait-il la tête du malheureux Breton et finirait-il par éteindre la fièvre qui le dévorait. En traversant la rue Taranne, ils aperçurent une lueur à travers les volets disjoints du café de la Renaissance.

— Entrons ! dit Falgouët.

Deux joueurs achevaient une partie d'échecs dans un coin de la salle basse absolument déserte.

— M. Brissonneau vient de sortir, répondit un garçon interrogé par Falgouët.

Brissonneau !

Victor Ferrall tressaillit. Pourquoi ne pas conduire tout de suite le malade vers le médecin? Ferrall se souvint que, causant plus d'une fois avec Brissonneau de l'état perpétuel d'excitation où vivait Falgouët, le jeune aliéniste avait très savamment pronostiqué la crise actuelle. Evidemment, si quelqu'un devait sauver Falgouët de la folie qui envahissait son cerveau, c'était l'étudiant.

Ils descendirent une partie de la rue Bonaparte et s'engagèrent dans la ruelle tortueuse du Four-Saint-Germain. Falgouët se laissait conduire avec docilité. Soudain Ferrall s'arrêta et porta les yeux sur la façade d'une vieille maison.

— Que regardez-vous ? lui demanda Théven.

— Venez ! Brissonneau est chez lui.

Il entraîna son ami sur le trottoir opposé, puis tira une sonnette.

Albert Brissonneau était penché sur ses livres. Il travaillait. Tout d'abord, il marqua quelque surprise d'une visite si tardive ; mais, une inspection rapide du visage, de toute l'allure de Falgouët, dont les membres étaient émus d'une trépidation singulière, lui ayant révélé un cas morbide depuis longtemps prévu, il restitua vivement à sa physionomie l'impassibilité qui en était le caractère principal.

Falgouët éclata comme une bombe. Il détailla tous les incidents de la claustration de mademoiselle Claire de Pierrerue, et fit connaître ses résolutions désespérées. L'articulation des mots, la volubilité de la parole, le son de la voix, jouent un rôle important dans l'étude des maladies mentales. Tel hoquet, tel bégaiement, tel soubresaut de la langue, deviennent, pour une oreille exercée, des signes non équivoques de guérison ou d'aggravement. — « Ecoutez, répétait sans cesse Esquirol à ses disciples, écoutez toujours ! »

Brissonneau n'eut garde d'oublier ce précepte du maître, et il écouta Falgouët avec une attention à laquelle prirent part et son être physique et son être moral recueillis en une même pensée.

— Eh bien ? demanda notre Breton, qui, brusquement, n'eut plus un mot à ajouter.

Brissonneau, comme s'il lui fallait peser les extravagances de Falgouët, demeura les yeux attachés sur

lui. Il ne répondit point. Victor Ferrall suait à grosses gouttes : il connaissait la profonde perspicacité d'esprit de l'étudiant, il connaissait l'étendue de son savoir et la pratique que de longues relations antérieures lui donnaient du sujet debout devant lui ; néanmoins, il eût voulu lui jeter un mot, lui faire un signe. Il n'osa pas, placé qu'il était sous l'œil inquisiteur et méfiant de Falgouët.

— Eh bien ? répéta celui-ci, secouant Brissonneau immobile dans son fauteuil.

— Mon cher Falgouët, répondit l'étudiant, sans se départir de son sérieux, le coup de main que vous voulez tenter pour arracher mademoiselle de Pierrerue du cloître de Vaugirard est des plus hardis ; mais, si l'habileté préside à toutes les dispositions, il ne sera pas impossible de le faire réussir. Il va sans dire que je m'associe avec enthousiasme à votre entreprise hasardeuse, et que déjà je convoite l'honneur de m'emparer seul de la terrible Supérieure du Carmel. Toutefois, nous devons renoncer à livrer bataille aux religieuses cette nuit. Nous trouverions peut-être Krüger chez lui. Mais comment mettre la main sur Verdier, qui a des maîtresses aux quatre coins de Paris et couche toujours un peu comme il dîne, au hasard de la fourchette? Bertrand a déménagé; j'ignore son nouveau logement. Quant à Salmon arrivé depuis peu de jours de Marlotte, je ne sais pas d'une manière positive s'il a repris son atelier de la rue d'Enfer. Vous voyez : il faut attendre la nuit prochaine pour délivrer mademoiselle de Pierrerue. Demain, à midi, nos amis seront à

la Renaissance. Nous discuterons ensemble les détails de notre plan d'attaque, nous distribuerons son rôle à chacun, et, le soir venu, nous nous mettrons en campagne..... Je ne vous cacherai pas que, pour mon compte, déterminé à vous servir jusqu'au bout, je voudrais avoir le temps de retirer des mains d'un interne de l'hôpital Necker, à qui je l'ai prêtée pour se battre, ma boîte de pistolets anglais. Sait-on s'il ne faudra pas faire feu sur quelqu'une de ces fanatiques?

— Vous avez raison, mon cher ami, murmura Falgouët, dont la voix avait perdu les vibrations ardentes qui lui donnaient tant d'éclat et tant d'énergie.

Ce signe frappa Brissonneau : il annonçait chez Théven comme un affaissement de toute la machine. Evidemment, l'âme et le corps, surmenés par des fatigues incessantes, étaient excédés, n'en pouvaient plus, pliaient sous le faix.

L'œil de Brissonneau, acharné à l'observation de son *sujet*, eut un éclair de joie. Ce jeune savant, familiarisé avec les intimes secrets de l'organisme humain, en recevant Falgouët dans l'état d'irritation cérébrale où nous l'avons vu, avait redouté les plus graves complications.

« Si la tension nerveuse persiste, s'était-il dit à lui-même, le ressort casse, et le malheureux est à jamais perdu. »

Maintenant Brissonneau était rassuré : sa faiblesse originelle préservait Falgouët.

— Je suis sûr, mon cher ami, lui dit l'étudiant, dominé par les idées qui l'avaient envahi en foule,

qu'en ce moment vous éprouvez une fatigue énorme.

— En effet, je suis bien las, soupira Théven, essoufflé.

— Mettez-vous dans ce fauteuil... Je vais préparer une potion qui relèvera vos forces... Ma chambre est une annexe de la Pharmacie-Centrale.

Comme Falgouët s'asseyait accablé, Brissonneau prenait un verre, le remplissait d'eau à demi, ouvrait un placard encombré de produits pharmaceutiques, en retirait un petit flacon, versait quelques gouttes d'une substance inconnue dans le verre, puis le tendait à notre Breton.

— Buvez, lui dit-il, buvez tout : vous vous en trouverez bien.

Falgouët but. Un instant, son regard resta fixe. Soudain, après des tiraillements nerveux pénibles, la paupière s'abaissa sur le globe de l'œil, devenu tout à fait atone, et il s'endormit.

— Mais, Brissonneau, qu'avez-vous fait? demanda Ferrall, épouvanté.

— Parbleu ! je lui ai donné un narcotique. Fallait-il le laisser mourir de ses atroces émotions? Toute sa nature est aux abois, et je lui procure quelque repos. Il ne serait pas impossible que ce sommeil, lequel vraisemblablement durera plusieurs heures, amenât une réaction favorable. Aux excitations du désespoir pourraient bien succéder les langueurs de la tristesse. Si cela arrive, comme j'ai eu occasion de le constater en mille circonstances à Necker ou à la Salpêtrière, Falgouët est sauvé. Les forts seuls sont inaccessibles à la

consolation; les faibles, au contraire, s'y précipitent, et, il faut bien le reconnaître, la place de Falgouët est parmi ces derniers.

— Et si, dès son réveil, ses idées reprenaient le même cours ?

— Dans ce cas, la situation de notre ami serait très grave : elle se dénouerait inévitablement par la folie ou par la mort.

— Pauvre garçon !

— Mais aussi, continua Brissonneau, dissertant froidement comme il l'eût fait devant le cadavre dans l'amphithéâtre de l'École Pratique, que diable allait faire Falgouët sur la galère des grandes passions ! Il aurait dû comprendre qu'il n'a pas assez de biceps pour y ramer. Les gens à fibre molle ne sont pas bâtis pour voler les pommes des Hespérides et se mesurer avec les dragons. Pourquoi, au lieu d'épuiser sa vie à se hisser jusqu'à mademoiselle de Pierrerue, à s'abreuver perpétuellement de rêves creux, Falgouët n'a-t-il pas passé son bras autour de la jolie taille ronde de Rosa Keller et n'est-il pas parti avec elle pour de délicieuses réalités ? Le diable soit des artistes ! il leur faut toujours la fleur idéale, à ces imbéciles.

— Brissonneau !

— Eh bien ! oui, nous comptons trop avec le corps, nous qui l'avons sans cesse sous les yeux ; mais avouez que vous comptez trop sans lui, vous autres. N'était-il pas visible, dès le commencement, que Falgouët, atteint aux sources vitales par l'abus du travail intellectuel, le plus cruel des travaux puisqu'il est celui pour

lequel la nature nous a le moins préparés, ne pourrait soutenir la lutte où il s'engageait? Quand les alarmes vous vinrent, et que, pour vous rassurer vous-même, vous me confiâtes ses secrets, souvenez-vous-en, je vous dis : « *Sa tête y restera...* »

Le jour parut, et Brissonneau parlait encore. Ferrall ne l'avait interrompu que bien rarement : il était trop triste.

Huit heures sonnèrent.

— L'heure de mon hôpital, dit Brissonneau montrant la pendule.

— Est-ce que vous êtes obligé d'y aller?

— Il y a des malades là-bas qui m'attendent; mais j'en ai un ici qui m'est plus cher, et je reste.

Ferrall lui serra la main énergiquement.

Cependant Théven Falgouët, sur le lit où ses amis l'avaient couché, continuait à dormir d'un sommeil calme, régulier. Brissonneau se leva pour écouter sa respiration et les battements de son cœur. En ce moment, Falgouët ouvrit les yeux. Il regarda autour de lui avec étonnement. Il se mit sur son séant.

— Quelle heure? demanda-t-il.

— Il est dix heures, lui répondit Brissonneau.

— Dix heures !

Il se jeta à bas du lit. Un instant, il demeura debout, examinant d'un air stupide les plis que sa posture allongée avait fait prendre à son pantalon. Puis, spontanément, allant à ses deux amis, il les embrassa.

— Merci! leur dit-il.

C'est tout ce que ses lèvres émues purent articuler.

— Partons-nous ? reprit-il, après un silence de quelques minutes.

— Ce n'est qu'à midi que nous rencontrerons nos hommes à la Renaissance, hasarda Brissonneau.

— Aussi n'est-ce pas pour aller à la Renaissance que je sors, répondit le Breton, saisissant son chapeau.

— Alors, vos projets de cette nuit ?... insista Brissonneau, poursuivant son enquête sur le malade.

Falgouët tendit une main vers la fenêtre.

— Il fait jour maintenant, dit-il, et les fantômes créés par la fièvre se sont évanouis... Je vais de ce pas aux Missions-Etrangères.

Ouvrant la porte brusquement, il disparut dans l'escalier.

— Suivez-le, souffla Brissonneau à l'oreille de Ferrall, je ne suis pas sans inquiétude.

Falgouët, après quelques hésitations, accepta le bras de Victor Ferrall.

— Il faut que monseigneur Tamisier coure sans retard chez l'archevêque, ne cessait de répéter notre Breton.

La cour des Missions-Etrangères était encombrée de lourdes malles d'un modèle uniforme et peintes en noir. Sur les couvercles luisants se détachaient en grosses lettres blanches ces mots : *Chine*, *Corée*, *Malaisie*... Nos amis franchirent ces obstacles et se présentèrent devant la loge de la concierge.

— Monseigneur n'est pas dans sa chambre, messieurs, dit Véronique ; vous le trouverez à l'église.

Falgouët entraîna Ferrall vers Saint-François-Xavier.

La chapelle des Missions regorgeait de monde, et les orgues chantaient à toutes voix. Notre Breton, se hissant sur la pointe des pieds, put se rendre compte de ce qui se pas sait

On célébrait une cérémonie touchante : la cérémonie du départ des *aspirants.* Avant de les envoyer aux extrémités de la terre, *pour y porter la bonne nouvelle*, l'Eglise veut que ceux qui sont déjà ses héros, qui seront un jour ses martyrs, fassent au monde une sorte d'adieu public. De là, un spectacle émouvant, grandiose, unique.

Falgouët, remorquant toujours Ferrall, joua si bien des épaules qu'il réussit à fendre la foule. Arrivé vers le milieu de la nef, il s'empara de deux chaises inoccupées. Alors, se sentant comme plus léger, il s'abandonna tout entier au charme poignant de cette fête singulière. Celui dont une mère chrétienne a pétri l'âme, que, plus tard, des mains catholiques guidèrent à travers les premiers sentiers de la connaissance, pourra bien, quand les vents âpres de la science ou de la passion le griseront jusqu'à lui faire perdre la notion saine de lui-même, renier le Dieu de son enfance, il retournera lâchement à ce Dieu bafoué et le proclamera son vainqueur au premier échec de la vie. On raconte que, parvenu au terme de sa carrière, Lamennais, ce génie tempêtueux et fier, évitait de passer dans les rues où se trouvaient des églises. Qui sait si cet homme, d'une sensibilité exquise sous sa rude écorce, ne crai-



gnait pas de succomber à son cœur et, une fois devant l'autel qu'il avait servi, de commettre un de ces revirements brusques qui sont l'épouvante de la raison humaine, car ils proclament son impuissance, en la ravalant au niveau de l'instinct?

Falgouët chercha des yeux l'abbé Bresson, le secrétaire de monseigneur Tamisier. Il finit par le découvrir prosterné sur les dalles du chœur, au milieu de cinq autres *aspirants*. Son visage rayonnait d'une sérénité céleste.

« Comme il est heureux ! » pensa notre Breton.

En ce moment, un suisse frappa trois coups. L'orgue se tut. Un mouvement se produisit vers la porte de la sacristie, et une colonne de vieux prêtres s'avança processionnellement. Chaque Père prit place dans sa stalle. Puis, le suisse ayant laissé retomber sa canne trois fois, parurent deux jeunes abbés portant l'un la mître, l'autre la crosse ; enfin, après eux, venait monseigneur Tamisier, revêtu d'un rochet de simple mousseline, sans broderies, et d'un modeste camail aux couleurs passées.

A peine l'évêque de Lha-Ssa, que tous les regards suivaient avec un intérêt ému, se fut-il assis au fauteuil du Célébrant, que les jeunes missionnaires, toujours à genoux, entonnèrent ensemble les litanies de la Vierge.

— *Regina Apostolorum !*

— *Ora pro nobis !* répondirent les fidèles.

Falgouët tressaillit. Une voix l'avait frappé dans l'unisson universel. Il regarda du côté du banc d'œuvre

envahi, et vit, avec un mélange de terreur et de joie, une tête grisonnante qui dépassait toutes les têtes.

— *Regina Confessorum!*

— *Ora pro nobis!*

Falgouët ne pouvait s'y tromper : c'était bien la voix de M. de Pierrerue qu'il venait d'entendre de nouveau. Du reste, le marquis seul avait ce port orgueilleux, cette attitude dominatrice. Harcelé par une curiosité qui le mordait à tous les endroits sensibles de son être, notre Breton se pencha dans tous les sens ; mais, l'inconnu demeurant parfaitement immobile, il ne parvint pas à voir son visage.

— *Regina Martyrum!*

— *Ora pro nobis!*

L'orgue éclata en fanfares joyeuses ; les *aspirants*, tout à coup, parurent debout sur le marchepied du maître-autel, leurs faces tournées vers les assistants. Un murmure, où l'on démêlait je ne sais quelle note de douce, de tendre pitié, s'éleva de tous les coins de l'église. Hélas ! ils étaient si jeunes !

Cependant la foule, sur plusieurs rangs, se dirigeait vers le chœur, où s'accomplissait la partie la plus touchante de cette solennité. Chaque fidèle, étant tombé à genoux, baise les chaussures neuves des missionnaires ; puis, se relevant, leur donne l'accolade et leur dit quelques paroles, souvent un simple mot :

« Courage !... Je prierai pour vous !... Le rendez-vous est au ciel !... »

Mais la cérémonie du départ n'intéressait plus Falgouët : ses yeux étaient braqués sur l'homme du banc

d'œuvre et ne s'en détachaient pas. Brusquement les visages se retournèrent, et notre Breton vit, en effet, M. de Pierrerue. Ses traits respiraient un calme admirable. Théven remarqua que ses lèvres remuaient : il priait sans doute. Auprès de lui se tenaient MM. de la Salvetat et de Nayrouse, dans l'attitude soumise de deux aides de camp à côté de leur général. Falgouët éprouva, de la tête aux pieds, un frisson qui faillit le renverser. Instinctivement il s'accrocha au bras de Ferrall.

— Si nous sortions ? lui demanda celui-ci.

— Non, non ! répondit-il ; il faut que j'embrasse les *aspirants*.

— Comment, vous voulez vous risquer au milieu de cette cohue ?

— M. de Pierrerue s'y risque bien. Vous voyez là-bas cet homme à tournure militaire? C'est lui !

— Croyez-moi, mon cher Théven, partons, insista Ferrall. Vous êtes souffrant, vous avez besoin d'air.

— Souffrant! souffrant! Ah! tant mieux! Je n'ai pas besoin d'air, mon brave Ferrall, j'ai besoin de mourir.

— Allons, venez...

Il essaya de l'entraîner vers le fond de l'église. Mais, vivement, Falgouët se dégagea et se rejeta dans le dernier groupe des fidèles qui s'acheminait vers le chœur. Ferrall était tiraillé par des perplexités cruelles : abandonnerait-il Falgouët à ses fantaisies dévotes ? insisterait-il pour l'emmener ? Il se rapprocha de lui. Puis, d'une voix dont le ton ému était peu familier à ce jeune homme méthodique et froid :

— Mon cher Théven, je vous en conjure, rentrons.

— Laissez-moi! répliqua-t-il.

Et, fixant sur son ami décontenancé des yeux où reparut l'égarement de la dernière nuit :

— Oui, je suis l'élève de l'abbé Le Gorrek! Oui, je suis catholique, moi! Oui, j'aime, j'adore le Dieu de Claire de Pierrerue!... Je vous le répète, laissez-moi!

Dans la crainte de provoquer un scandale, Ferrall recula de quelques pas, et s'assit dans un coin isolé.

Désormais Théven Falgouët, débarrassé de toute contrainte, de toute préoccupation pénible, s'abandonna à l'entraînement pieux où son âme se noyait en quelque sorte malgré lui. Il pensait à sa mère, à la Bretagne religieuse, à Claire surtout, à Claire enfermée au Carmel, et l'enthousiasme le soulevait de terre. Parfois il lui semblait que, puisque Claire s'était donnée à Dieu, à son tour il marchait vers l'autel pour y consommer son immolation. Arrivé devant la balustrade qui sépare le chœur de la nef, il ne put dominer ses intimes transports, et, tombant à genoux, il murmura :

— *Regina Martyrum!...*

Il se sentit poussé et se releva. Devant lui, autour de lui, marchaient des femmes et des hommes qui pleuraient bruyamment. Les faces rudes, hâlées, dénonçaient des gens de la campagne.

— Mon pauvre garçon qui s'en va dans les pays sauvages! marmottait un paysan en blouse.

— Que deviendrai-je, moi, bulbutiait une mère,

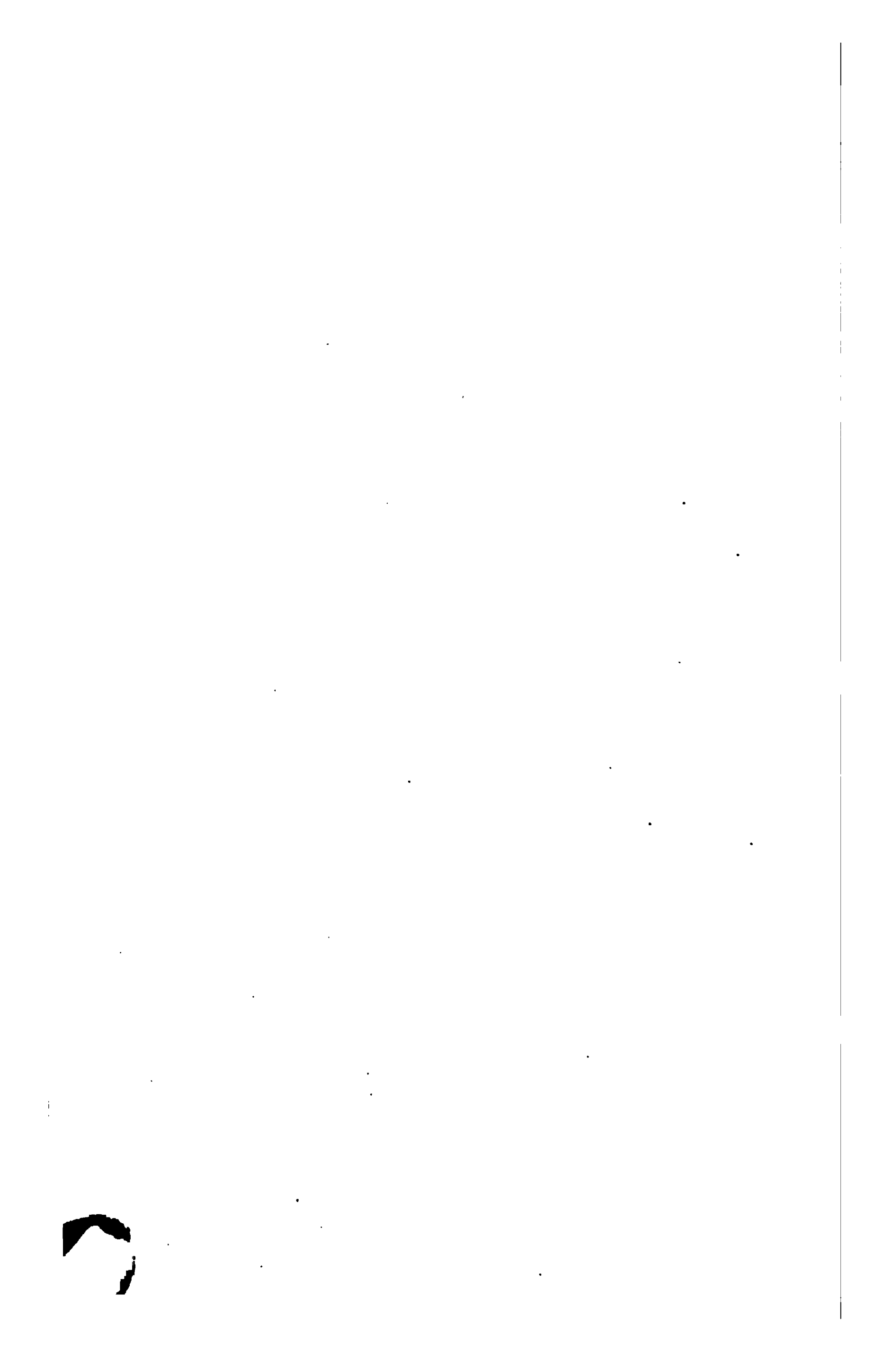
quand le bon Dieu m'aura pris mon enfant? Je n'ai que celui-là!

Falgouët pressa le pas, il était près de défaillir.

Enfin, il se trouva devant les jeunes missionnaires. Tous le reconnurent, lui sourirent. D'un élan inouï, il s'élança dans les bras de l'abbé Bresson.

— Emmenez-moi! s'écria-t-il.

Subitement, il devint pâle... Il s'évanouit.



# XXI

Falgouët fut conduit dans la sacristie, et de là dans la chambre de monseigneur Tamisier. Enfin il reprit connaissance; mais les premières paroles qu'il prcnonça annoncèrent un bouleversement complet d'esprit.

En vain Ferrall, lequel, en toute hâte, avait demandé une voiture, revoyant son ami sur pieds, l'engagea-t-il à le suivre; Falgouët lui répondit en se cramponnant des deux mains à monseigneur Tamisier, comme l'eût fait un enfant dépité ou furieux. Ferrall était consterné : évidemment la crise prédite par Brissonneau allait éclater. Redoutant de voir, d'un moment à l'autre, son ami tomber dans un état qui ne permettrait plus de le transporter, Ferrall insista de nouveau pour l'attirer hors du séminaire des Missions. Mais le ma-

lade le regarda avec des yeux farouches, pleins d'éclairs, et osa même le menacer.

— Laissez-le, monsieur Ferrall, dit M. Duport, qui se trouvait dans la chambre avec monseigneur Tamisier, l'abbé Bresson et deux ou trois autres *aspirants.*

— Oui, monsieur Ferrall, laissez-le, répéta l'évêque thibetain. Il sera bien soigné ici : je l'aime!... Vite, ajouta-t-il d'un ton de commandement, qu'on aille chercher le docteur Michon.

Tandis que l'abbé Bresson courait chez le médecin ordinaire des Missions-Etrangères, Ferrall, montant dans le fiacre en attente dans la rue du Bac, allait à la recherche de Brissonneau.

Quand les médecins arrivèrent, Falgouët était depuis plus d'une demi-heure couché dans le lit de monseigneur Tamisier, en proie à un effroyable délire. Le docteur Michon constata vite les terribles symptômes d'une méningite. Il attira Brissonneau dans l'embrasure d'une fenêtre, s'entretint longuement avec lui, daigna, quoique praticien célèbre, lui soumettre son ordonnance, et le chargea d'en surveiller lui-même l'exécution.

En cette circonstance, l'étudiant Brissonneau fut admirable d'intelligence et de dévouement. Bien qu'il n'eût pas eu toujours à se louer de Falgouët, tempérament inquiet et portant ses inquiétudes jusque dans ses amitiés, pas plus que Ferrall, que M. Duport, que monseigneur Tamisier, il ne déserta un heure son chevet. Il fut attentif à tout, aux longues excitations de la

fièvre comme à ses accalmies, aux divagations de son malade comme aux moindres lueurs de sa raison, de temps à autre victorieuse du mal. Aussi, après quinze jours de lutte acharnée, Brissonneau eut-il la joie d'annoncer à Ferrall, à M. Duport, à l'évêque de Lha-Ssa, que Falgouët était sauvé. A cette nouvelle, des larmes coulèrent non-seulement sur le noble visage balafré de l'aveugle, sur celui de M. Duport, mais elles arrosèrent aussi les joues rigides de Victor Ferrall, peu habituées à cette pluie céleste du cœur.

En effet, vers le milieu de novembre, Théven Falgouët put quitter le lit et hasarder quelques pas, au bras de monseigneur Tamisier.

— Allons, allons, lui dit celui-ci, encore huit jours, et vous quitterez les Missions-Etrangères.

— Pourquoi m'en irais-je? je me trouve si bien ici!

— Certes, mon cher Théven, je ne vous renverrai point. Mais, voyons, maintenant que vous rentrez en possession de votre santé, il faudra bien songer à travailler un peu.

— Baste! à quoi bon ? Je suis riche.

— Votre ami Ferrall veut que vous acheviez votre roman.

— Mon roman, dites-vous?... Mon roman est achevé. Mademoiselle de Pierrerue n'est-elle pas au Carmel de Vaugirard?

Brissonneau avait recommandé à monseigneur Tamisier d'éviter soigneusement de ramener la pensée de Falgouët aux cruels incidents de sa passion. L'évêque,

flairant le péril, fit un effort et se rejeta dans un sujet qu'il jugeait bien éloigné des tortures intimes de notre Breton.

— Qui sait, dit-il, sur quel point de la mer se trouvent aujourd'hui nos *aspirants?* Vers les Canaries, sans doute...

— Eh quoi ! vous leur avez fait prendre la route du Cap ? demanda Théven avec surprise.

— Certainement.

— Et pourquoi pas celle de Suez ? Elle est plus courte.

— Oui, mais elle est plus chère.

— Pauvre abbé Bresson ! je le plains; il a l'air si délicat ! Supportera-t-il cette longue traversée ? Ah ! tenez, j'aime votre ancien secrétaire, et, si j'eusse été prévenu, j'aurais sollicité la faveur de me charger des frais de voyage de vos *aspirants*. Passant par l'Egypte, leurs souffrances eussent été diminuées.

— Dès qu'il a franchi le seuil de ce séminaire, l'*aspirant* entre en mission, et la souffrance lui devient une amie. D'ailleurs, vos offres n'eussent pas été acceptées.

— Comment, vous ne m'eussiez pas permis de défrayer vos missionnaires, de Paris à Macao ?

— Le Conseil qui préside aux destinées des Missions-Etrangères eût rejeté votre proposition.

— Alors, si, par le fait de ma volonté, je donnais une partie de ma fortune — je devrais dire de la fortune de mon père — à votre maison, le Conseil refuserait de la recevoir ?

— Le Conseil, tenu de pourvoir à des dépenses innombrables, accepte volontiers les donations. Il repousse seulement celles qui, pareilles à la vôtre, tendraient à gêner sa liberté d'action, laquelle doit rester absolue.

— C'est-à-dire que vous prenez l'argent, à la condition de le dépenser comme il vous plaît ?

— C'est cela.

— Eh bien ! si je fais mon testament, je ne vous lèguerai pas un sou, dit Falgouët avec un enjouement qui réjouit l'évêque.

— Je l'espère bien ! s'écria celui-ci, heureux.

— Cependant, poursuivit le Breton, dont la voix redevint grave et triste, quand j'aurai laissé deux cent mille francs à mon vieux Ferrall, cent mille francs à Brissonneau, cinq cent mille francs à M. le marquis de Pierrerue, *pour reconnaître ses bienfaits*, il faudra bien vous résigner à accepter le reste.

— Mon cher enfant, mon cher enfant!

— Qui sait? peut-être y aurait-il encore un moyen de ravir ma fortune à mes amis, à M. de Pierrerue, au séminaire des Missions...

— Lequel, mon cher Théven ?

Falgouët tomba aux pieds de l'aveugle, et, lui saisissant les mains :

— Monseigneur, supplia-t-il, il est encore temps de sauver votre Claire : allez voir l'archevêque, allez voir l'archevêque !...

Au même instant, Victor Ferrall et M. Duport entrèrent. L'évêque, se réclamant d'un devoir à accom-

plir dans l'intérieur du séminaire, quitta la chambre aussitôt.

— Vous le voyez, messieurs, vous le voyez, s'écria Falgouët, monseigneur m'abandonne : il refuse d'aller plaider ma cause à l'archevêché.

— Ne blâmez pas monseigneur, mon jeune ami, dit M. Duport ; il a fait pour vous tout ce qu'il devait faire.

— Que lui en coûterait-il de tenter cette suprême démarche ?

— Et si cette démarche avait été tentée ?...

— Quoi !...

— C'est moi qui conçus l'idée de recourir, dans ce cas extrême, à l'autorité diocésaine, et je vous jure qu'il ne me fallut pas une longue insistance pour entraîner monseigneur Tamisier vers monseigneur Sibour. Pauvre saint martyr, comme il vous aime ! L'archevêque, qui nous accueillit avec une bienveillance marquée, comprit tout de suite la gravité de l'affaire, et nous exprima ses regrets de ne pouvoir intervenir. « — *Non possumus*, nous répéta-t-il, *non possumus*. »

— C'est de l'hypocrisie ! s'écria Ferrall. Un évêque est maître absolu dans son diocèse. Il ne dépend que de lui de ne pas tolérer certains abus monstrueux.

— Voilà, en effet, l'opinion que monseigneur s'efforça de faire prévaloir. Mais en vain se réclama-t-il de l'autorité des Pères, en vain mit-il en avant les maximes d'un grand théologien du dernier siècle, Fébronius, monseigneur Sibour demeura inébranlable. Il nous avoua qu'en prenant possession du siége de Paris, imbu lui-même des doctrines de Fébronius, il avait vi-

sité, dans le but seul de faire sentir son bâton pastoral aux communautés établies dans son diocèse, les Franciscains de la rue Vanneau, et que ce coup d'audace lui aurait créé, à Rome, une situation des plus pénibles, des plus douloureuses. Non-seulement il avait reçu une lettre du Pape : « *A Notre Vénérable Frère Auguste*, » où il lui fut prouvé que les propositions de Fébronius, à l'endroit du Pontife Romain, avaient été plusieurs fois condamnées ; mais désormais toutes les affaires du diocèse de Paris, mal noté pour avoir touché aux Réguliers, ne furent expédiées qu'avec une incroyable lenteur. La moindre dispense à obtenir se hérissa de difficultés insurmontables...

— O mon Dieu ! interrompit Falgouët, Claire est perdue, elle est irrévocablement perdue.

— Ce que vous racontez là, monsieur Duport, dit Ferrall, me paraît de tous points invraisemblable. Je n'admettrai jamais que M. Sibour, s'il le veut bien, ne puisse pas ouvrir à mademoiselle de Pierrerue les portes d'un couvent où on l'a renfermée malgré elle.

— Vous comptez sans le Général des Carmes, qui est à Rome, répliqua gravement l'ancien banquier.

Falgouët était retombé sur sa chaise, accablé. Le bon M. Duport, ému jusqu'au fond des entrailles, se rapprocha de lui.

— Voulez-vous, mon cher Théven, lui demanda-t-il affectueusement, que nous retournions aujourd'hui même à l'archevêché ?

— Merci, monsieur Duport ; je le sais maintenant, toute tentative doit rester infructueuse.

— Infructueuse! s'écria Ferrall avec emportement. Théven, je ne suis pas de votre avis, moi!

Falgouët enveloppa son ami d'un long regard.

— Parbleu! lui dit-il, je comprends que vous ne soyez pas de mon avis, vous qui ne vous préoccupâtes jamais de la situation de l'Eglise dans notre société, et qui ne vous intéressâtes à ses faits et gestes à aucune époque de votre vie. Pour moi, c'est différent. Une bizarrerie de mon caractère, — le rachitisme de mon être moral, si vous le voulez, — me poussa de bonne heure vers les études religieuses, et les révélations de M. Duport me paraissent si conformes à tout ce que j'ai appris du gouvernement de l'Eglise, qu'il a fallu le bouleversement produit, ces jours derniers, dans mon cerveau, pour que j'insistasse tant et fondasse un si grand espoir sur une démarche condamnée d'avance à l'insuccès... Non, mon cher Ferrall, ajouta-t-il avec une exaltation croissante, les évêques ne sont pas maîtres dans leurs diocèses. Certes, le pouvoir civil a tout fait pour leur créer une sorte d'indépendance; mais Rome, jalouse, ne leur permet pas d'en jouir et surtout de s'en prévaloir. Les Concordats ont eu beau établir que le Pape ne peut avoir, sur les diocèses de France, qu'une juridiction *extraordinaire*, il s'est toujours attribué une juridiction *ordinaire*, et il n'est pas une mince affaire, dans un coin perdu de notre pays, qu'il ne tranche, à la barbe des évêques, humiliés et frémissants. C'est cette main, éternellement suspendue sur toutes les décisions épiscopales, qui rend l'administration ecclésiastique si hésitante, si louche, si despotique.

Pourquoi les évêques ne secouent-ils pas le joug de leur confrère de Rome? me direz-vous. Eh! qui les soutiendra dans la lutte? Personne. Tandis que l'Etat, qui abomine les conflits religieux, paie grassement les évêques pour qu'ils vivent tranquilles, les Congrégations écloses sur tous les points du territoire les dominent, les écrasent, les terrifient. Vous vous figurez peut-être que ces Jésuites, ces Capucins, ces Barnabites, ces Carmes, que vous rencontrez si humbles dans les rues de nos villes, accomplissent parmi nous une mission de charité et de paix. Détrompez-vous, mon ami; ces hommes et ces femmes aux cent costumes divers, c'est la gendarmerie romaine qui surveille et garde l'épiscopat français.

— Ma foi, mon cher Théven, dit Ferrall, vous connaissez si parfaitement la grande machine ecclésiastique, qu'il est à regretter que vous n'ayez pas songé à nous décrire ses rouages compliqués dans un roman. Il y a là toute une voie nouvelle pour l'observation.

— J'ai été à bonne école! s'écria Falgouët. Oui, Ferrall, M. de Pierrerue m'a révélé tout un monde, et mon art eût bénéficié de mes nouvelles études, si désormais tout n'était pas fini pour moi. Quel livre! avec le bas clergé broyé sous l'autorité sans frein des évêques; quel livre! avec les évêques écrasés à leur tour sous le despotisme du Pape; quel livre! avec le Pape subissant lui-même le poids des Corporations religieuses, qui le font vivre, particulièrement de la Compagnie des Jésuites, si puissante par l'intelligence et par l'argent..... Il faut renoncer à tout cela. Tout cela

n'était possible qu'avec Claire, et Claire est enterrée au Carmel de Vaugirard..... Me voilà incapable de travailler... Mon Dieu! que vais-je devenir? qu'allez-vous faire de moi?

Comme il articulait ces dernières paroles, l'évêque de Lha-Ssa rentra dans la chambre.

Falgouët bondit vers lui.

— Est-il vrai, monseigneur, lui demanda-t-il, l'œil étincelant, que la religion catholique ait des baumes pour toutes les blessures?

— Cela est vrai, répondit gravement l'évêque.

— Alors, répandez ces baumes divins sur mon cœur, car il est déchiré, car il brûle, car il souffre cruellement: Certes il n'est pas au monde de mains plus pures que les vôtres : qu'elles touchent ma plaie et la guérissent!

— Mon enfant, ayez confiance, je vous guérirai.

Il détacha la croix d'or qui brillait sur sa poitrine, et la posa sur les lèvres ardentes de Falgouët, qui la couvrit de frénétiques baisers.

— Voici le commencement du remède, murmura le saint évêque.

M. Duport était tombé à genoux. Quant à Victor Ferrall, il regardait avec étonnement.

Dès le commencement de cette crise, lorsque son esprit avait retrouvé sa complète lucidité, il était arrivé plus d'une fois à Falgouët d'entrevoir, pour son âme et son corps qui s'abîmaient, une sorte de salut par la religion.

« Puisque des circonstances fatales opprimaient mademoiselle de Pierrerue, pourquoi ne subirait-il pas,

lui aussi, l'effet terrible de ces mêmes circonstances, et ne s'arracherait-il pas du monde, comme on en avait arraché Claire, violemment? Si Claire était Carmélite, ne pouvait-il pas être missionnaire, et aller mourir au Thibet, tandis qu'elle mourrait à Vaugirard ? Qui sait d'ailleurs si, noyés dans le même sacrifice, Dieu ne leur enverrait pas quelque consolation inconnue ? »

Cette idée d'une destinée commune le ravissait jusqu'à l'enthousiasme. Mais l'espoir tenace de récupérer Claire dissipait bientôt ses rêves, et sa résolution mollissait dès que, ramené par ses nerfs à la réalité de sa passion, il s'était dit :

« Je l'aurai ! »

Hélas ! il venait de le reconnaître : nul ne lui rendrait jamais celle qu'il aimait. M. de Pierrerue savait bien que l'archevêque ne s'avancerait pas encore une fois contre les Réguliers.

En face de cette situation désolante, l'âme bretonne de Falgouët rouvrit ses ailes, et s'élança désespérément vers les horizons sans fin de la mysticité. Claire apprendrait dans sa cellule que, lui aussi, avait revêtu l'habit religieux, et elle serait heureuse. Il se sentait capable d'affronter mille morts pour lui fournir cette douloureuse satisfaction.

L'abbé Bresson lui avait adressé cette question autrefois :

« — Pourquoi ne vous feriez-vous pas missionnaire? »

Evidemment c'était la voix du ciel qui lui parlait par la bouche du jeune *aspirant*. Il obéirait à cette voix.

Cependant les semaines, les mois s'écoulaient, et monseigneur Tamisier, qui pansait religieusement son malade et le poussait discrètement à rentrer dans le monde, ne le voyait prendre aucun parti. Il se prétendait faible encore, et, placé au seuil d'une nouvelle vie, il demandait qu'on lui laissât le temps de mûrir ses résolutions. L'évêque n'insistait pas; il attendait.

A moins que la rigueur de la saison ne le permît point, — décembre était arrivé, — on se promenait, toutes les après-midi, dans le grand jardin des Missions qui longe la rue de Babylone. Falgouët causait ardemment des choses religieuses, et monseigneur Tamisier opposait quelques réflexions froides à ses enthousiastes déclamations. Un jour enfin notre Breton n'y tint plus; irrité par l'excessive réserve de l'aveugle, il s'emporta vivement, et lui dévoila d'un coup le fond de sa pensée.

— Je ne sortirai pas d'ici, conclut-il: je veux être missionnaire!

— Missionnaire?

— Oui; j'irai rejoindre l'abbé Bresson au Thibet.

— Mon cher enfant, la carrière dont vous parlez ne peut être abordée qu'après de longues épreuves.

— Des épreuves!... Que seront vos épreuves, après celle que je viens de subir?

— Mais ce que vous venez de supporter, Théven, ne peut entrer en ligne de compte, lui dit sévèrement l'évêque. Il serait douloureux de penser que vous m'estimassiez, comme M. de Pierrerue, capable d'un sacrilége.

— Un sacrilége?

— Dans l'état d'exaltation où je vous vois, je me trouverais aussi coupable de vous enfermer dans la vie apostolique, que le fut M. de Pierrerue d'enfermer sa fille dans la vie religieuse à son insu.

— Donc, vous refusez de me recevoir dans le séminaire comme *aspirant ?*

— Je refuse.

Falgouët se tut.

La promenade continua, mais silencieuse de part et d'autre. Au bout d'une demi-heure environ, notre héros s'arrêta. L'évêque, n'entendant plus le pas de son compagnon sur le sable de l'allée, demeura immobile à son tour. Brusquement, il sentit les bras de Falgouët se nouer autour de son cou.

— Que faites-vous, mon enfant? demanda-t-il inquiet.

— Adieu! murmura le jeune homme d'une voix étouffée.

— Vous me quittez?... Et où allez-vous?

Il le retenait avec énergie.

— Je ne sais... Je pars, puisque Dieu lui-même me rejette.

Monseigneur Tamisier l'étreignit affectueusement.

— Alors, c'est bien vrai, vous désirez mourir pour sa gloire?

— Oui, mourir... je ne demande pas mieux.

— Et si, pour éprouver votre vocation subite, j'exigeais un premier sacrifice, me l'accorderiez-vous?

— Faut-il vous répéter que je vous appartiens jusqu'à la mort?

— Prenez garde! je serai cruel.

— Levez le couteau sur moi, monseigneur: me voici!

Et en même temps, bien que l'évêque ne pût le voir, par un geste violent, notre Breton s'était découvert la poitrine.

— Théven Falgouët, dit monseigneur Tamisier élevant la voix de plusieurs tons, je vous ordonne de quitter, à l'instant, le séminaire des Missions-Etrangères. Si, dans six mois, vous persévérez encore dans les intentions pieuses que vous venez de me confier, je verrai là une preuve que Dieu les a bénies, et je vous recevrai des mains de Dieu. Allez!

Notre Breton s'inclina profondément, et sortit du jardin sans regarder derrière lui.

## XXII

Vers le commencement de janvier 1851, Falgouët s'installa, rue de Grenelle-Saint-Germain, dans un riche appartement que M. Duport avait découvert pour lui.

Enfin il était seul, absolument seul.

Durant plusieurs jours, il savoura sa solitude ; il y trouvait je ne sais quel charme douloureux, et parfois, regardant les grands arbres dénudés du vaste jardin qui s'étendait sous ses fenêtres, il se demandait s'il ne verrait pas pousser les feuilles et s'il ne se promènerait pas à l'ombre des rameaux touffus. Décidément, monseigneur Tamisier avait bien fait de le pousser hors des Missions-Etrangères. Eût-on le cœur en deuil, il était si doux d'être libre et d'espérer ! Il avait acheté beaucoup de livres et prenait plaisir à les ranger sur les

tablettes de l'élégante bibliothèque de chêne qui couvrait les quatre murs de son cabinet de travail. Cette pièce avait été décorée avec goût; il y passait, tous les matins, de longues heures à lire, les pieds noyés dans les laines d'un tapis épais et le corps perdu dans les plis moelleux d'une robe de chambre à cordelière de soie et d'or. Ma foi, il n'était pas aussi difficile de vivre qu'il avait eu la naïveté de le croire.

Victor Ferrall, Albert Brissonneau et M. Duport venaient rue de Grenelle chaque jour. Le plus souvent Falgouët les retenait à dîner. On causait littérature, politique, art, science, et notre Breton, dont l'esprit se réveillait d'un long sommeil, avait comme des éclairs inattendus qui ravissaient M. Duport et portaient au comble la surprise de Brissonneau et de Ferrall.

— Mon cher Théven, lui dit un soir ce dernier, le moment est venu de se remettre à l'œuvre. Jamais je ne vous entendis parler avec plus d'élévation et de puissance. Dès demain, il faut reprendre la plume.

Falgouët, le teint animé par la chaleur d'une discussion où il avait, comme autrefois, battu en brèche l'esthétique littéraire de Ferrall, trop ouverte à la politique, pâlit soudainement.

— Vous pensez donc que je suis capable de travailler? balbutia-t-il.

— Si je le pense! Essayez; vous m'en donnerez des nouvelles.

— J'essaierai, articula-t-il tout bas.

Au moment de se séparer, dans la rue de Grenelle, les convives de Falgouët échangèrent ces paroles :

— Je crois notre homme sauvé ! dit Ferrall.

— Je cours annoncer la nouvelle à monseigneur Tamisier, ajouta M. Duport.

— Enfoncé l'amour ! s'écria Brissonneau.

Le lendemain, Théven Falgouët, qui avait passé une nuit fort agitée, au moment de se mettre au travail, ainsi qu'il l'avait promis, se sentit accablé par une insurmontable fatigue. L'enthousiasme de la veille s'était dissipé comme une fumée vaine, et il ne comprenait pas qu'il eût pu, vis-à-vis de ses amis, s'engager si formellement. Cependant il redoutait Ferrall, dont les reproches ou le silence l'eussent également affligé, et, s'asseyant à sa table devant une feuille blanche, il tenta de recueillir ses idées. Baste ! rien ne venait. Au bout d'une heure, pas un mot n'était tombé de sa plume. Quelle honteuse stérilité !

Acharné à découvrir un prétexte qui lui permît de déserter honorablement une besogne impossible, il crut tout à coup l'avoir trouvé. Comment, en effet, continuerait-il son roman sur la Bretagne, sans relire les pages déjà écrites? Or, ces pages étaient restées rue des Postes, avec quelques livres et beaucoup d'autres objets... Etait-il croyable que Grippon eût négligé de lui renvoyer tout cela?... S'il courait chez Grippon ?... Justement, dans quelques jours, devait échoir le billet de six mille francs, qu'au mois d'août il avait souscrit à Wasmus... Il acquitterait sa dette, reprendrait son manuscrit et ne reverrait plus ni Wasmus ni Grippon...

Mais, en dépit de tant de motifs péremptoires, notre Breton restait rivé à son fauteuil. Dans le fond, il éprouvait que s'en aller, c'était s'infliger à soi-même une pitoyable défaite. Un reste de pudeur le retenait. L'idée de son œuvre ne l'ayant pas quitté un seul jour, il n'était pas vrai que, pour la poursuivre, il lui fût nécessaire d'en relire le commencement. D'ailleurs, avait-il besoin d'aller lui-même rue des Postes? Pourquoi n'y envoyait-il pas son domestique, ou, chose plus simple, n'adressait-il pas un mot à Grippon pour lui réclamer son bien? Quant au billet de Wasmus, Wasmus ne manquerait pas de le lui faire présenter à l'échéance.

La vérité, sur cette reculade de Falgouët devant le travail qui venait s'imposer à lui, est que notre héros, un moment diverti de son amour sans espoir par un changement brusque de situation, par les jouissances savourées pour la première fois d'une grande fortune, retournait à Claire de Pierrerue, à son éternel martyre. Tous les chemins étaient bons à son âme pour aller se replonger dans la passion folle qui était devenue son élément, et, altérée de souffrances nouvelles, elle volait d'un irrésistible élan vers Grippon, qui, peut-être, la ferait délicieusement saigner.

Falgouët ouvrit la fenêtre. Il faisait une de ces journées d'hiver froides et claires qui invitent à la promenade vagabonde à travers Paris. Le soleil accrochait mille raies d'or aux branchages des arbres, déjà plus souples et moins noirs. Notre Breton s'habilla vivement, puis s'élança dans l'escalier.



Falgouët traversa le vestibule de la maison de la rue des Postes, grimpa jusqu'au deuxième étage et tira le cordon d'une sonnette.

Une vieille femme parut.

— M. Grippon, s'il vous plaît, demanda-t-il.

La vieille poussa une porte vitrée dans une antichambre obscure.

— Entrez, monsieur, dit-elle.

Falgouët fit un pas, et se trouva nez à nez avec l'ancien intendant de M. de Pierrerue.

— Tiens, c'est vous! s'écria celui-ci, ne sachant dissimuler sa surprise. Ma foi, vous avez bien fait de venir, car votre malle commençait à m'embarrasser joliment.

— Il fallait l'envoyer chez moi, monsieur.

— Plaisantez-vous! Est-ce que vous vous êtes donné la peine de me faire connaître votre adresse?..... Ingrat, va!

Grippon accompagna ces derniers mots de son sourire le plus aimable. Il présenta une chaise à Falgouët, qui s'assit.

— J'ai été malade, dit notre Breton, et n'ai pu vous écrire. Du reste, les six mille francs que je dois à Wasmus devaient, un jour ou l'autre, m'amener ici. Je désire que ce billet ne soit pas présenté à mon domicile, et je vous saurai gré de prévenir Wasmus...

— Votre billet! je l'ai dans mon secrétaire. M. Wasmus l'a passé à mon ordre, lors du règlement définitif de nos affaires. Etes-vous dans l'intention de vous acquitter aujourd'hui ?

— A l'instant même.

Il tira un portefeuille de la poche de sa redingote. Grippon, très alerte, alla à son secrétaire et fouilla parmi des papiers dispersés dans un grand tiroir.

Une fenêtre, qu'un joyeux soleil inondait de ses rayons, s'ouvrait à deux pas de Falgouët. Irrésistiblement, il se pencha pour regarder. Le jardinet de M. de Pierrerue était désert; les plates-bandes se confondaient avec les allées, devenues boueuses; on eût dit d'un lieu depuis longtemps abandonné. Théven porta les yeux du côté du petit hôtel.

— Comment, M. de Pierrerue a déménagé? demanda-t-il.

— Il demeure à l'hôtel Servandoni, répondit insouciamment Grippon, qui cherchait toujours son billet.

Falgouët fit un pas vers lui.

— Je pense bien, monsieur, que ce n'est pas vous qui l'avez chassé de cette maison? reprit-il.

— Dieu m'en garde! Il a été expulsé en vertu d'un ordre de justice. Il était le locataire de M. Wasmus, et, malgré mes instantes prières, M. Wasmus a épuisé son droit contre lui.

Falgouët contemplait Grippon avec des yeux où la méfiance le disputait à la colère. L'intendant éprouva un frisson par tout le corps. Le mouvement de ses doigts, qui allaient dans tous les sens à travers le tiroir, aussi large que profond, devint fébrile, précipité. Tout à coup, il découvrit une petite liasse soigneusement ficelée. Falgouët devina des billets de banque.



— Certes! ce sont là vos économies, monsieur Grippon?

— Vous l'avez dit, mon cher Théven.

— Trois cent mille francs peut-être.

— Comme vous y allez! On voit bien que vous êtes millionnaire, vous.

— Je parie pour deux cent cinquante mille au moins.

— Ne pariez pas, vous perdriez. Je suis un honnête homme. C'est tout au monde si quinze ans de privations et quelques placements heureux de mes appointements m'ont procuré une petite aisance. Mon magot atteint à peine deux cent mille francs.

— Quoi! vous possédez deux cent mille francs, et M. de Pierrerue vit dans un hôtel garni!

— Mais M. de Pierrerue aurait avalé la mer et ses poissons, riposta cyniquement l'intendant; tandis que votre serviteur...

— Vite, vite, rendez-moi mon billet, interrompit le jeune homme, impuissant à se contenir.

— Le voici!

Par un geste empreint d'une lenteur dédaigneuse, Falgouët venait de déposer les six mille francs dans les mains de Grippon, quand une porte s'ouvrit au fond de la pièce où se passait cette scène, et, dans l'entrebâillement, parut une créature défigurée, hâve, livide, un cadavre, une ombre.

— Rosa! s'écria le Breton, dont tous les cheveux se dressèrent.

— J'ai reconnu ta voix et j'ai voulu te revoir, mur-

mura-t-elle. N'est-ce pas que je suis bien jolie? La maladie m'a passée au noir de charbon. Je ressemble à un fusain de Decamps.

Un sourire pâle effleura ses lèvres décolorées.

— Pourquoi vous levez-vous, ma chère enfant? dit Grippon d'une voix émue que Falgouët ne lui connaissait pas. Les médecins ne vous ont-ils pas défendu de vous fatiguer?

Il courut à la fenêtre pour la fermer.

— Non, non, s'écria-t-elle, laissez ouvert. Il fait un si beau soleil aujourd'hui!

Et, s'appuyant sur le bras de Falgouët, elle marcha vers la fenêtre lentement.

— Cet air me ranime, balbutia-t-elle, portant une de ses mains à sa poitrine épuisée.

Elle regarda Grippon.

— Il me soigne bien, fit-elle, lui donnant une tape amicale.

Des larmes parurent dans les yeux de l'intendant.

— Quand cette crise sera passée, bredouilla-t-il, nous partirons pour Nice... Depuis huit jours, toutes mes affaires avec M. Wasmus sont liquidées, et j'ai réuni tous mes fonds pour acheter une propriété dans le Midi. J'aime le Midi, moi. D'ailleurs, ne suis-je pas originaire du Rouergue?...

Le saisissement qu'avait éprouvé Grippon à l'apparition de Rosa ne lui avait pas permis de déposer dans le tiroir de son secrétaire les billets de banque de Falgouët; il les tenait encore au bout de ses doigts. Rosa lui en prit un mutinement.

— Comme c'est joli, ces petits carrés de papier fin ! dit-elle. Que de bonheur cela renferme ! Si mes parents en avaient eu, dans mon enfance, je ne mourrais pas tristement rue des Postes. Dans ce siècle, l'argent, c'est l'honnêteté. Mes parents étaient pauvres, et ils me lâchèrent dans la rue... J'ai quelquefois pensé à ma mère ; car enfin j'ai eu une mère comme tout le monde... Eh bien ! et mademoiselle de Pierrerue ? demanda-t-elle tout à coup, dévisageant Falgouët de ses deux yeux, où venaient de luire toutes les flammes de la vie.

Elle tendit son bras décharné dans la direction de la maisonnette du jardin.

— Le marquis n'est plus là, reprit-elle. Lui, si grand, si noble, si généreux ; lui qui voulut me faire tant de bien, me purifier, me rendre une vraie femme ; sous mes yeux, on l'a chassé de sa maison... Je connais le coupable, Falgouët, et, sois tranquille, si Dieu me prête vie, M. de Pierrerue sera vengé.

En articulant ces dernières paroles, comme sans y prendre garde, elle écarta ses doigts. Le billet de banque qu'elle tenait, s'échappant aussitôt, alla voltiger à travers le jardin. Grippon et Falgouët s'élancèrent tous deux vers la porte et dégringolèrent l'escalier.

A peine l'intendant et notre Breton eurent-ils disparu, que Rosa Keller, penchée à la fenêtre, par un effort énergique se remit debout. D'un pas ferme, elle alla jusqu'au secrétaire de Grippon. Là, elle s'arrêta. Une seconde elle sembla hésiter ; puis, soudain, plongeant ses doigts amaigris dans le grand tiroir où Grippon

faisait tout à l'heure ses recherches, elle recueillit vivement la liasse de billets de banque et tous les papiers épars.

Son œil étincela.

— Ma vengeance, murmura-t-elle, ma vengeance !

Enlevée par un souffle de haine qui la galvanisait tout entière, elle se précipita vers la cheminée.

— Tiens ! tiens ! tiens ! s'écria-t-elle d'une voix rauque, vidant ses mains pleines sur les tisons embrasés, voilà ce que je fais de ta fortune, misérable !

Une flamme blanche et haute remplit le foyer.

— Nous avons retrouvé le billet, dit Grippon, rentrant suivi de Falgouët.

Rosa Keller, par un élan de bête fauve, se jeta sur lui.

— Rendez-le moi, s'écria-t-elle, rendez-moi ce billet !

Grippon crut à un caprice bizarre.

— Le voilà, dit-il avec bonhomie, celui-là et les autres.

Et il lui remit les six mille francs de Falgouët.

— Enfin ! murmura-t-elle.

Elle froissa les billets, puis, avec une admirable adresse, les lança dans le feu, où ils s'enflammèrent.

— Malheureuse ! s'écria Grippon.

Au risque de provoquer quelque effroyable incendie, de son pied, il rejeta les braises jusqu'au milieu de la chambre, et tenta de saisir les billets de banque à demi consumés.

— Six mille francs ! six mille francs perdus ! gémissait-il.

— J'ai brûlé toute la liasse! s'écria Rosa Keller triomphante.

Grippon, accroupi sur ses coudes, se redressa. Il sauta au tiroir de son secrétaire. Le tiroir était vide. Il se retourna vers Rosa Keller, les yeux injectés de sang, les bras tendus, prêt à fondre sur elle et à l'écharper. Cette fille avait fait un grand effort : elle chancela.

Falgouët la saisit, et, arrêtant sur Grippon un regard menaçant :

— Monsieur, lui dit-il d'un ton bref, si vous faites un pas vers cette femme, je vous tue!

— Toute ma fortune! près de quatre cent mille francs!

— Volés à M. de Pierrerue! soupira Rosa Keller.

Grippon, transporté d'une fureur aveugle, vint tout à coup se heurter contre le Breton.

En ce moment, Rosa Keller, qui n'était plus soutenue, tomba lourdement sur le parquet.

Grippon et Falgouët, terrifiés, se regardèrent.

Les traits de Rosa Keller étaient immobiles; ses grands yeux, démesurément ouverts, avaient une fixité épouvantable; ses deux bras, allongés le long de son corps, demeuraient inertes.

Notre Breton se pencha.

— Elle est morte, dit-il.

Il s'esquiva précipitamment.

Désormais, la solitude devint insupportable à Théven Falgouët : le charme était rompu. Ressaisi par sa passion insensée, non-seulement il n'opposa rien à la

furie qui le déchirait de ses griffes, mais il goûta je ne sais quelle atroce volupté à voir pour ainsi dire le sang de son âme s'épancher à flots. Il passait ses journées à vaguer à travers Paris, fuyant M. Duport, fuyant Brissonneau, fuyant surtout Ferrall, plus acharné que les autres à sa guérison.

Un soir de février, ne tenant plus à son supplice et mesurant les cinq mois bien longs qui le séparaient encore de son entrée aux Missions-Étrangères, il eut envie de courir au séminaire de la rue du Bac pour demander grâce à monseigneur Tamisier. Son orgueil l'arrêta pourtant : ne serait-ce pas une reculade devant l'épreuve imposée, et ne le prendrait-on pas pour un lâche?

Parfois, harassé, ne se soutenant plus, il rentrait chez lui, s'enfermait à clef dans son cabinet et prenait un livre. Shakespeare, Gœthe, Molière lui procurèrent souvent quelque repos; mais saint Augustin, que M. Duport lui avait fait connaître, avait seul le privilége d'endormir sa douleur. Cependant ces trêves étaient de courte durée, et, l'aiguillon invisible le piquant au flanc de nouveau, il repartait pour recommencer ses courses désordonnées et sans but.

Un jour, Falgouët, qui venait d'arpenter des quartiers déserts, bien éloignés de la rue de Grenelle, s'arrêta pour respirer. Du reste, ne sachant plus où sa fièvre l'avait conduit, il avait besoin de s'orienter... Une cloche s'ébranla à quelques pas de lui. Il leva les yeux et reconnut le Carmel de Vaugirard. L'impression fut terrible. Agité d'une sorte de tremble-

ment convulsif, il quitta le milieu de la rue et, longeant la haute muraille du couvent, s'achemina vers la grande porrte de la chapelle, dont un des battants venait de s'ouvrir. La cloche allait toujours son train en sa niche au-dessus des toits. Il franchit le seuil de la chapelle.

La chapelle des Carmélites était une grande masure large et haute, sans caractère architectural. Ce lourd bâtiment, presque carré, émergeait au-dessus des cellules avec orgueil, et lançait vers le ciel une prétentieuse tourelle en briques, où se dandinait une clochette grosse comme les deux poings. La pauvreté, inscrite extérieurement sur les murailles, se retrouvait, du reste, dans l'intérieur de la vaste maison. Les peintures, qui donnent aux églises cet éclat, cette solennité qui nous saisissent, faisaient ici complétement défaut. Unique curiosité artistique : aux piliers soutenant les voûtes pendaient, encadrées dans des baguettes de bois noirci, les quatorze stations enluminées de rouge et de bleu par les pinceaux délicats de la rue Galande ou d'Epinal. Nul verre de couleur, pas plus à l'œil-de-bœuf pratiqué au-dessus de la porte d'entrée qu'aux ouvertures de la nef. Six énormes fenêtres, drapées d'une loque de calicot blanc, épanchaient en ce lieu, que Falgouët avait cru un sanctuaire plein d'ombre et de recueillement, le jour brutal de la rue. Quelle chose horrible ! la religion s'était faite particulièrement cruelle pour Claire de Pierrerue : elle avait dépouillé sa poésie.

Notre Breton, curieux de tout examiner, de tout connaître, marcha vers le chœur, où il entrevoyait dans

une niche une statue de sainte, celle de sainte Thérèse sans doute. Mais il s'arrêta épouvanté : à droite, à deux pas du maître-autel, une forêt de lances sortaient de la muraille. La chapelle étant à peu près déserte, il eut l'audace de franchir les trois degrés accédant au chœur et de courir vers cette singulière armature de fer qui le remplissait de surprise et d'effroi.

Il regarda.

Des dalles à la voûte, une immense grille, large de quatre mètres environ, était rivée dans les pierres de taille; un vernis noir très brillant en colorait les barreaux, qui, par leurs entrecroisements, formaient de petites logettes carrées parfaitement égales. Des angles de chaque logette partaient des tiges de fer longues, acérées comme des baïonnettes. Que signifiait cette défense? Evidemment cette porte colossale ouvrait sur le couvent. Avait-on peur que les pères, les frères, les amants ne tentassent un assaut contre le Carmel pour en arracher leurs filles, leurs sœurs, leurs fiancées?

Les yeux attachés sur les lances fascinatrices, Falgouët demeurait immobile, quand un mouvement se fit derrière la grille. C'était comme si, par une brusque secousse, on venait de décrocher l'espagnolette d'un volet. En effet, une haute persienne, appliquée sur les barreaux, s'ébranla, et notre Breton vit, sous l'effort d'une main inaperçue, les longues planches se replier sur elles-mêmes lentement. La porte allait-elle céder à son tour ?

Falgouët palpitait... Rien ne bougea.

Vers le haut de cette effroyable porte de fer, l'air et

la lumière circulaient librement, de l'intérieur du Carmel dans la chapelle et de l'intérieur de la chapelle dans le Carmel. Mais dans le bas, jusqu'à une élévation qui défiait tous les regards, un rideau de lustrine verte décolorée s'interposait, et Falgouët chercha en vain un trou, une éraflure en cette friperie pour y couler un regard. Les plis multiples de l'étoffe ne lui permirent de rien distinguer. Le sang lui bouillonnait dans les veines. Il avança une main vers le fatal rideau. Qui sait si Claire n'allait pas lui apparaître ?

Au même instant, un suisse, qui précédait vers le maître-autel un Carme s'avançant pour dire la messe, lui saisit le bras vivement.

— Que faites-vous là ? lui demanda-t-il.

Théven Falgouët le regarda comme hébété et s'enfuit à toutes jambes.



# XXIII

Le 28 juin, comme minuit sonnait à l'horloge des Missions-Etrangères, un individu pénétra d'un pas furtif dans la cour du séminaire, franchit la porte vitrée qui ouvre sur le grand escalier de pierre de taille et gravit vivement deux rangées de marches. On avait éteint les lampions dans les verres huileux, ce qui rendait l'obscurité complète. Notre homme tâtonna quelques secondes, puis, trouvant une clef sous sa main, il la tourna.

— Qui va là ? demanda la voix de monseigneur Tamisier.

L'inconnu s'élança dans l'intérieur d'une vaste chambre qu'éclairaient les rayons blafards de la lune, et se jeta au cou de l'évêque de Lha-Ssa, prosterné sur le marchepied de son prie-dieu.

— C'est moi ! s'écria-t-il, c'est moi !

— Vous, Théven ? vous ?

— Minuit sonne, et il y a juste six mois que je suis sorti des Missions.

— Cher enfant ! murmura l'évêque, embrassant le jeune homme à son tour.

— Vous me promettez au moins de ne plus m'exiler loin de vous ?

En articulant ces mots, les yeux de Falgouët laissaient couler des larmes.

— Je vous le promets, dit l'évêque. Cependant vous auriez peut-être dû passer encore quelques mois en Bretagne. On ne saurait consacrer trop de temps à l'étude de sa vocation.

— Oh ! monseigneur, n'accusez pas l'abbé Le Gorrek si je reviens plus tôt que vous ne l'eussiez désiré. Il m'a montré la lettre où vous le pressiez de me retenir encore là-bas ; mais, loin de vous, je ne pouvais pas plus supporter la Bretagne que je n'avais pu supporter Paris, et j'ai quitté Brest pour jamais.

— Pour jamais ?

— Je me suis agenouillé, il y a quinze jours à peine, sur les tombes de ma mère, de mon père, de mon oncle Thomas, et je leur ai fait mes adieux.

— Donc, c'est une décision bien prise : vous persistez à entrer dans la vie ecclésiastique ?

— Je persiste de toutes les forces de mon âme.

— Théven Falgouët, réfléchissez ! dit l'évêque d'un ton plus grave.

— Pourquoi réfléchirais-je ? Les sentiers de la terre

me sont fermés ; une seule route s'ouvre devant moi, celle du ciel.

L'aveugle, un moment, demeura silencieux ; puis tout à coup :

— Mon fils, dit-il, l'*aspirant* qui est venu me lire ma méditation du soir, doit avoir laissé une bougie sur la cheminée. Allumez-la et marchez devant moi, je vous suis.

Falgouët fit éclater une allumette.

— Où allons-nous, monseigneur ? demanda-t-il, saisissant le flambeau d'une main tremblante.

— A l'étage inférieur, vous verrez écrit au-dessus d'une porte étroite ces trois mots : *Salle des Martyrs*. C'est là que nous allons.

Ils descendirent lentement et sans échanger une parole. Ils s'arrêtèrent.

— Ouvrez ! dit l'évêque.

Falgouët discerna, sur les murailles de la pièce assez exiguë où il venait d'entrer, quantité de tableaux qui lui parurent semblables à celui suspendu dans la chambre de monseigneur Tamisier. Probablement ces grandes feuilles, encadrées de minces filets de bois noir, représentaient encore des supplices. Il n'en douta plus, quand la bougie, contrariée un moment par le courant d'air de la porte, put briller de tout son éclat. Alors, non-seulement il vit les détails de cette imagerie bizarre, aux couleurs criardes, mais il fut ébloui par le rayonnement de plusieurs châsses disposées à la file sur des gradins. Evidemment ces reliquaires d'or et d'ar-

gent renfermaient les restes des missionnaires morts en confessant leur Dieu.

Falgouët fit un pas : il voulait lire les écriteaux collés sur les vitrines. Mais il eut beau approcher la bougie, un nuage voila ses yeux, et il lui fut impossible de rien distinguer, si ce n'est une longue chaîne de fer aux lourds anneaux étalée sur une planche devant lui. Une indicible émotion le gagnait ; volontiers il eût quitté la *Salle des Martyrs.*

Pourquoi monseigneur, au milieu de la nuit, l'avait-il amené dans cette sorte de cimetière ? Avait-on peur qu'il manquât de courage, s'il était jamais appelé à faire, lui aussi, le sacrifice de sa vie, et essayait-on de l'éloigner des Missions-Etrangères en vue de quelque honteuse défection ? L'orgueil ranima toute sa machine qui s'affaissait, et, allant vers l'évêque de Lha-Ssa pieusement recueilli devant les châsses :

— Est-ce pour m'effrayer que vous m'avez conduit ici ? lui demanda-t-il.

L'aveugle priait ardemment ; sans se troubler, il acheva son oraison.

— Mon fils, dit-il enfin avec une nuance de sévérité dans la voix, s'il ne fallait que du courage pour aborder la vie apostolique, je serais sans crainte sur votre compte : tel que je vous connais, vous redoutez trop l'opinion des hommes pour reculer jamais devant un péril quel qu'il soit. Malheureusement, le courage, comme on l'entend dans le monde, jouit, parmi nous chrétiens, d'une médiocre estime, et nous préférâmes toujours à cette sorte d'idolâtrie de soi-même — car le

héros s'idolâtre dans l'exaltation de sa force — des vertus d'une pratique cent fois plus difficile, puisque, au lieu de tourner à notre propre gloire, elles doivent tourner exclusivement à la gloire du prochain. Non, jamais il n'est venu à la pensée d'un de nos directeurs de demander à l'*aspirant* en instances au seuil de cette maison s'il avait du courage. Mais, en retour, on n'a rien négligé pour savoir s'il était soumis, humble, plus dévoué aux autres qu'à lui-même ; si, enfin, le doigt de Dieu l'ayant touché, il avait acquis l'impersonnalité sublime dont tant de saints donnèrent l'exemple et qui seule rend efficace l'apostolat. Hélas! que de jeunes gens, fascinés par l'attrait d'une mort prompte et pleine de radieuses promesses, sont entrés ici, qui, après quelques mois, ont quitté cette retraite, affligés d'avoir pu confondre le courage avec la vertu... Théven Falgouët, s'il est d'un homme de mourir un jour pour ses enfants, ses parents, une femme, il est d'un missionnaire catholique seulement de mourir pour ses frères toute sa vie.

— Je suis prêt à tout, riposta notre Breton d'un ton sec et laissant échapper un geste d'impatience.

— Etes-vous prêt à vous oublier vous-même? à oublier celle?...

— Eh quoi! vous exigez?...

— Le Dieu que vous voulez servir est un Dieu jaloux.

— Mon cœur...

— Votre cœur faiblit, mon pauvre enfant. Vous voyez donc qu'il existe des sacrifices au-dessus des

forces humaines, qu'il n'est pas aussi facile que vous l'aviez cru de secouer la tyrannie de ses propres passions... Rassurez-vous pourtant : le ciel accorde des grâces supérieures à ceux qu'il lui a plu d'élire, et c'est pour solliciter ces grâces en votre faveur que je vous ai conduit ici. La châsse devant laquelle vous m'avez vu prier contient les restes précieux du vénérable Philippe Durangel, prêtre du diocèse de Séez, mort en Chine pour la foi. En 1827, l'abbé Durangel était entré au séminaire des Missions-Etrangères, dans les dispositions où vous vous trouvez et après des circonstances analogues à celles qui vous y amènent. C'est à Si-Ling-Hien, dans la provinces du Kouang-Si, où il me rejoignit en janvier 1832, que je reçus sa confession. Hélas! en dépit d'une piété profonde, d'un enthousiasme apostolique qui le poussa souvent à des témérités dangereuses pour la mission, il aimait toujours la jeune fille orpheline que des frères avides lui avaient refusée pour l'enfermer dans un couvent.

« — Qui sait si elle vit encore? » me disait-il quelquefois, quand son cœur débordait malgré lui.

« Moi, plus troublé qu'il ne convenait de le laisser paraître, je levais un doigt et lui montrais silencieusement le ciel. La persécution arriva. Le Grand Mandarin de Si-Ling-Hien nous fit arrêter, et nous fûmes jetés dans une de ces hideuses prisons chinoises, ramassis de toutes les lèpres, de toutes les corruptions.

« C'est au fond de cet abîme que l'âme de l'abbé Durangel se détacha peu à peu de tout lien terrestre. Dieu l'avait attendu là pour le toucher de sa main. L'un et

l'autre nous avions la cangue au cou, et, sous un soleil torride, nous nous tenions accroupis dans le coin d'une vaste cour.

« — Mon frère! appela l'abbé Durangel.

« — Eh bien? lui demandai-je.

« — Je suis libre! s'écria-t-il d'un accent de voix qui me fit tressaillir.

« — Libre!...

« — Oui, je ne suis plus prisonnier d'une femme; je suis véritablement prisonnier de Jésus-Christ, *vinctus Christi.*

« Je fis un effort pour me retourner. Sa face rayonnait, et ma foi me fit entrevoir comme une auréole autour de son front... Le lendemain, il subissait l'atroce supplice des cent plaies. J'étais présent. Il expira en répétant ce verset du *Te Deum :* « *Te martyrum candidatus laudat exercitus.* »

— Et vous, monseigneur?

— Moi, je fus reconduit en prison et plus tard relâché : je n'étais pas digne de mourir.

Falgouët demeura silencieux; puis, avec une ferveur solennelle :

— Je vous supplie, monseigneur, de ne pas me repousser, dit-il. Oh! je vous le jure, moi aussi, comme le vénérable Philippe Durangel, j'arracherai le trait qui fait saigner mon cœur.

L'évêque l'enveloppa de ses deux bras, et, le serrant étroitement :

— Mon cher Théven, murmura-t-il, ce lieu est un sanctuaire. Nous y allons passer la nuit à prier pour

vous. Ce sera votre veillée des armes. Demain, vous revêtirez l'habit ecclésiastique et prendrez place parmi nos *aspirants.*

Un mois après, Thèven Falgouët, les cheveux coupés court, la barbe rasée, vêtu d'une soutane mal faite, absolument méconnaissable enfin, se promenait avec Victor Ferrall et M. Duport à travers les allées du séminaire des Missions. Il était joyeux et répondait par des éclats de rire à Ferrall, qui gesticulait et semblait se fâcher.

— Comment, s'écria-t-il, s'adressant à notre Breton, vous ne voulez pas conserver ce que vous avez écrit de votre roman ?

— Mon bon Ferrall, quand vous avez été assez gentil pour accepter mon mobilier de la rue de Grenelle-Saint-Germain, je n'ai fait aucune réserve. Je vous ai donné tout, tout, tout.

— Mais je trouve vos pages admirables, et j'exige que vous les gardiez.

— Admirables ! admirables !

Il rit de nouveau.

— Vous ne croyez donc plus à l'art ? demanda Ferrall avec une indignation contenue.

— Non, non ! s'empressa de répondre Falgouët.

— Alors, à quoi croyez-vous ?

Le nouvel *aspirant* tenait un livre sous le bras ; il le montra à son ami, qui lut sur la couverture : *Cours de théologie*, par monseigneur Bouvier, évêque du Mans...

Ferrall haussa les épaules.

— Bouvier ! fit-il avec un dédaigneux mouvement des lèvres, Bouvier ! Franchement, de Shakespeare tomber à Bouvier, la chute est profonde.

Les yeux de Falgouët étincelèrent; puis un nuage humide les voila, et des larmes y parurent.

— Ferrall, dit-il avec un accent de mansuétude céleste, nous ne parlons plus le même langage ; il n'est donc pas étonnant que nous ne nous comprenions plus. Après mille preuves d'amitié, voulez-vous m'en donner encore une, la dernière ?

Ferrall, troublé, ne sut que répondre par un signe affirmatif.

— Permettez-moi de vivre et de mourir selon mon cœur, ajouta Falgouët.

Une cloche, dont un *aspirant* tirait la chaîne au bout du jardin, s'ébranla bruyamment.

— Je vous quitte, dit le Breton ; je vais à la leçon d'*Histoire ecclésiastique*.

— Mais, mon cher Théven... s'écria M. Duport, le retenant par le bras.

— Vous voulez sans doute m'entretenir de mon argent ?

— Je me suis, en effet, occupé des placements; je les crois avantageux, et...

— Je vous remercie, monsieur Duport.

Sans vouloir en entendre davantage, il s'esquiva.

Falgouët ne recevait guère, aux Missions-Etrangères, d'autres visites que celles de Victor Ferrall et de M. Duport, auxquels se joignait, de temps à autre,

l'étudiant Albert Brissonneau. Encore se lassa-t-il bientôt de voir ses anciens amis, et s'évertua-t-il, sous un prétexte ou sous un autre, à se dérober à des entretiens qui ne l'intéressaient plus. Ferrall, lui tendant pour la centième fois l'hameçon de la gloire littéraire, lui procurait la même fatigue intolérable que M. Duport revenant à satiété sur ses affaires d'argent, mises par lui dans le meilleur état. Cela devenait visible : l'âme de Falgouët était partie pour un autre monde, et tout ce qui se passait en celui-ci le laissait indifférent. D'abord, monseigneur Tamisier, lequel nourrissait l'espérance de voir le jeune *aspirant* reprendre à la vie du siècle, s'était complu à favoriser ses entrevues avec M. Duport, surtout avec Ferrall et Brissonneau; il avait même pressé ces deux derniers, pour porter un dernier coup à Falgouët, d'amener aux Missions quelques-uns de leurs camarades, et Salmon, Krüger, Bertrand, Verdier, éclatant de rire, avaient fait un jour irruption dans le séminaire de la rue du Bac. Mais quand l'évêque de Lha-Ssa, avec sa pénétration admirable, eut flairé chez le néophyte, du reste empressé toujours à lui obéir, des répugnances insurmontables, il craignit de s'être montré cruel, et, fermant la porte aux importuns, lui permit de se repaître librement de solitude et de paix.

Théven Falgouët, débarrassé de toute obligation mondaine, ressentit un immense bien-être. Hier, une montagne pesait sur ses épaules et l'écrasait ; aujourd'hui, il se trouvait allégé de ce poids énorme et respirait à pleins poumons. Quel délicieux repos ! Quelle

ineffable tranquillité ! Initié désormais aux choses intimes et tendres de la religion, il pensa que les voies de Dieu étaient admirables, puisque, à travers tant d'obstacles, elles l'avaient conduit juste au point où était parvenue celle dont aucun effort n'avait encore aboli le souvenir dans son cœur. Ne jouissait-il pas, en effet, de la même retraite que Claire de Pierrerue ? sa vie ne s'écoulait-elle pas dans les mêmes exercices de prière, de recueillement et de foi ?

Monseigneur Tamisier, converti enfin à la vocation de Falgouët, veillait sur lui avec une sollicitude de tous les instants. Un nouveau départ pour les missions de l'extrême Orient lui ayant ravi le secrétaire qu'il s'était choisi après l'abbé Bresson, il chargea Falgouët de le remplacer. Ce fut de la part du pauvre aveugle un moyen ingénieux de s'attacher plus étroitement l'enfant qu'il chérissait, sans éveiller la jalousie, si prompte à s'allumer dans les maisons conventuelles. Désormais, non-seulement il enseigna à son élève préféré la langue chinoise, mais il lui fit lui-même un cours complet de théologie, prenant plaisir à éblouir pour ainsi dire cette intelligence d'élite de toutes les lumières du ciel.

Dans les premiers jours de décembre, l'évêque thibetain annonça à Falgouët que, le 24 du présent mois, veille de la Noël, une ordination générale devait avoir lieu aux Missions-Etrangères et qu'il recevrait la tonsure. La tonsure !... Quand monseigneur Tamisier l'eut quitté, notre Breton éprouva des transports qui tenaient du délire. La tonsure !... puis les ordres mineurs, puis le sous-diaconat, puis le diaconat, puis la prê-

trise, puis la Chine, puis le martyre, puis Claire de Pierrerue là-haut!... Il ferma tous ses livres, et, sauf deux ou trois lettres à répondre pour monseigneur, chaque matin, il ne fit plus rien, se préparant, avec une exaltation mystique tout à fait effrayante, à la grande cérémonie de l'ordination.

Cependant, les enivrements de la raison sont passagers comme les enivrements des sens, et, après une semaine d'enthousiasme et d'extase, Falgouët devint plus calme. A la surexcitation qui tenait son système nerveux vibrant comme la corde d'un arc, succéda une mélancolie qui le détendit complétement. Dans ces dispositions nouvelles, désertant presque à son insu la religion pour l'amour, il fit plus d'un retour vers le passé. Une table en bois de sapin se trouvait dans la chambrette qu'il occupait au-dessus de l'appartement de monseigneur Tamisier. Victor Ferrall et M. Duport avaient déposé plusieurs liasses de papier dans le tiroir assez profond de cette table, et Falgouët, comme s'il y avait là un piége tendu à sa volonté, s'était obstiné à ne pas regarder en ce tiroir. Un jour, il l'ouvrit brusquement et en retira un petit rouleau. C'étaient les premières pages de son roman. Il jeta un coup d'œil rapide autour de lui, redoutant je ne sais quelle surveillance importune, puis, avec une avidité singulière, dévora tout le manuscrit. Il sourit. Ce sourire épanoui, qui échappe rarement aux lèvres du véritable artiste, car celui-là, visant l'inaccessible beauté, n'est jamais content de lui-même, annonçait pourtant chez Falgouët une sorte de satisfaction. Tout à coup, des feuillets

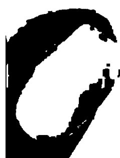
emmêlés de son œuvre, un feuillet, s'échappant, glissa sur le parquet. Il discerna de grandes raies noires sur le papier et pâlit : il venait de reconnaître la gravure de Rosa Keller, représentant le moine du Mont-Cassin jeté par saint Benoît à la voirie. Ses yeux démesurément ouverts lurent la terrible légende : « *Pecunia tua tecum sit in perditionem...* »

Notre héros, tenant d'une main les feuilles de son manuscrit, de l'autre l'effroyable image, resta un moment debout, immobile, pétrifié, ne pouvant aller jusqu'à la cheminée, où se consumaient entre deux briques quelques misérables débris de coke. Enfin ses jambes furent moins lourdes, son cerveau devint plus lucide et, faisant un pas, il lança dans le feu les papiers que retenaient ses doigts crispés. Il les regarda s'enfumer lentement, puis soudain s'enflammer. La gravure de Rosa Keller, au milieu de cet incendie, apparut à Falgouët dans toute sa beauté sinistre ; il reconnut tous les personnages de cette scène épouvantable ; il se reconnut lui-même, surtout lui-même, couché dans la boue de ce charnier hideux, portant au-dessus du front, en manière d'auréole, le stigmate : *Pecunia tua...*

« Je vous restituerai votre argent, monsieur le marquis, je vous restituerai votre argent ! » s'écria-t-il, reculant avec stupeur.

Le tiroir de la table de sapin était resté ouvert. Falgouët, haletant, baigné d'une sueur froide, y prit pour cinq cent mille francs de valeurs, écrivit deux lignes à l'adresse du marquis de Pierrerue et glissa le

tout dans une grande enveloppe. Quand, le lendemain matin, ses devoirs de secrétaire l'appelleraient auprès de monseigneur Tamisier, il obtiendrait de lui de quitter, pour quelques heures, le séminaire des Missions, il irait rue Servandoni, verrait M. de Pierrerue et saurait bien le contraindre à accepter la donation qu'il comptait lui faire. Du reste, il fallait une fois pour toutes qu'il en finît avec le monde, car, la tonsure reçue, il était bien déterminé à considérer les Missions-Etrangères comme un cloître et à n'en franchir le seuil que pour aller rejoindre l'abbé Bresson au Thibet. Après tout, pourquoi le séminaire de la rue du Bac serait-il plus doux pour lui que ne l'était pour Claire de Pierrerue le Carmel de Vaugirard?



## XXIV

Le lendemain, après sa méditation dans la chapelle Saint-François-Xavier, Falgouët, tout pensif, remonta dans sa chambre. La veille, il avait disposé sur sa table non-seulement l'enveloppe adressée à M. de Pierrerue, mais encore deux autres enveloppes contenant, la première, deux cent mille francs pour Ferrall, la seconde, cent mille francs pour Brissonneau. En allant rue Servandoni, il devait s'arrêter rue de Grenelle, puis rue du Four Saint-Germain.

Vers huit heures, au moment où le jour se dégageait d'un brouillard épais de décembre, Falgouët glissa les trois plis dans la poche de sa soutane et descendit chez monseigneur Tamisier.

— Mon cher enfant, lui dit l'aveugle, reconnaissant son pas, Véronique vient de me remettre une lettre.

Il paraît que l'on a ajouté sur la suscription le mot *pressée*. Tenez, lisez-la-moi vite.

Théven prit la lettre des mains de l'évêque et tressaillit : il avait reconnu l'écriture du marquis de Pierrerue.

— Eh bien ? demanda monseigneur Tamisier, impatient.

Falgouët tremblait de tous ses membres ; il rompit le cachet et lut :

« Monseigneur,

« Quand, au mois de mai dernier, ma fille prit
« l'habit de Carmélite, à Vaugirard, vous voulûtes bien
« venir joindre vos prières à celles de tous nos amis,
« les Organisateurs de la *Société de Secours Intellec-*
« *tuels*. Mademoiselle de Pierrerue fait sa profession
« demain, 19 décembre, à dix heures du matin. Per-
« mettez-moi d'espérer, monseigneur, que vous hono-
« rerez de votre présence cette belle cérémonie. Ma
« sœur, que je quitte à l'instant, m'a dit que Claire
« éprouve quelque trouble ; mais moi je répète avec le
« Psalmiste : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt*
« *mihi, in domum Domini ibimus.*

« Je dépose aux pieds de Votre Grandeur
« l'hommage de mon respect.

« ABRIAL DE PIERRERUE. »

C'est à peine si Falgouët put articuler les dernières lignes de ce billet et si monseigneur Tamisier les entendit. La voix lui faisait défaut tout à coup. Il fut

contraint de s'asseoîr. Il sentit comme si son âme tout entière s'en allait.

Cependant, l'évêque de Lha-Ssa, atteint lui-même par le coup qui écrasait notre Breton, ne trouvait pas une parole. Malgré l'orgueil à l'aide duquel il essaie de se hisser un peu, l'homme est si petit qu'une infortune suffit à l'accabler, à l'anéantir, à le supprimer. La religion, quand une vive douleur l'opprimait, n'empêcha pas monseigneur Tamisier de se réfugier, lui aussi, dans le silence, lequel est une sorte d'abdication de la vie. Hélas ! le prêtre, que sa fonction supérieure devrait élever si haut au-dessus de nos misères, n'en appartient pas moins à l'humanité. Claire avait eu beau prendre l'habit au Carmel de Vaugirard, monseigneur Tamisier conservait encore l'espoir que le sacrifice ne serait pas consommé. Si M. de Pierrerue, tenace et farouche, persévérait dans ses résolutions, sa sœur, plus près du ciel, recevrait quelque lumière d'en haut et refuserait de marcher plus avant. Alors Claire serait libre. Oh ! il délivrerait vite Falgouët... Mais non : la réalité impitoyable se dressait devant lui : aujourd'hui même, la victime allait être immolée. En proie à toutes les terreurs, à toutes les amertumes, à toutes les déceptions, le saint vieillard, sans qu'une syllabe tombât de ses lèvres serrées, se leva, fit quelques pas et sortit.

Falgouët avait suivi d'un regard hébété monseigneur Tamisier jusqu'à la porte. Il le vit disparaître et ne bougea pas. Longtemps encore il resta dans un complet affaissement physique et moral. Tout à coup il porta sa main droite à sa poitrine. Plusieurs boutons

de sa soutane, serrés par la crispation de ses doigts, qui tremblaient fébrilement, éclatèrent hors des boutonnières et se répandirent sur le parquet. Une rage sourde le soulevait. Il s'arracha le rabat pour ainsi dire à son insu. Il vit son visage dans une des vitres de la croisée ouverte et se montra le poing à lui-même, comme pour se défier. Vivement il passa la moitié de son corps hors de la fenêtre. Ciel ! allait-il se précipiter ?

Falgouët se redressa, et, chose inexplicable, fit un signe de croix lentement. Qui sait si, pour échapper à quelque horrible tentation, il n'appelait pas Dieu à son secours ? Le sang inondait maintenant sa face blême, et son œil, tout à l'heure atone, lançait des éclairs d'un feu sombre. Il fit deux fois le tour de la vaste chambre de monseigneur Tamisier, tantôt laissant échapper de profonds soupirs, tantôt des paroles qui ressemblaient à des cris étouffés. Enfin, vaincu par la violence d'une effroyable lutte intérieure, il bondit à la porte, l'ouvrit d'un mouvement brusque, et quatre à quatre dégringola le grand escalier des Missions.

Vingt minutes après, Théven Falgouët descendait de voiture devant le Carmel de Vaugirard. Il se précipita dans la chapelle ; mais la foule, qui l'avait envahie jusqu'aux tribunes, l'arrêta dès ses premiers pas. Il se hissa sur la pointe des pieds. Un Carme disait la messe. Il vit aussi quelques chaises clair-semées dans le chœur, et reconnut tous ceux qui les occupaient : MM. de Pierrerue, de la Salvetat, de Nay-

rouse, Duport, monseigneur Tamisier. Il fallait absolument qu'il prît place parmi les Organisateurs de la *Société de Secours Intellectuels*. Comment parvenir jusqu'à eux? C'est triste à dire : à l'église, comme au théâtre, il existe ce qu'on appelle à Paris les jours de *première*, et si, pour un homme du monde, il est presque honteux de ne pas assister à la première représentation d'une pièce signée d'un nom célèbre, il ne l'est pas moins pour un dévot de n'avoir pas paru aux conférences du prédicateur en vogue, aux vœux d'une pauvre fille entrant en religion, à la consécration d'un évêque dans la chapelle étroite de quelque communauté. De là, cette masse compacte, impénétrable, contre laquelle luttait Falgouët.

A la longue cependant son habit l'aida à fendre le flot. Devant un ecclésiastique déterminé à tout bousculer sur son passage, les plus récalcitrants cédèrent, et notre héros atteignit la Sainte-Table, balustrade de fer élevée sur deux marches de pierre de taille, entre la nef et le chœur. O désespoir! cette balustrade solide, aux lourds montants arrondis, se trouva fermée à clef. Devant cet obstacle imprévu, comme des oiseaux effarés, toutes sortes d'idées folles s'abattirent sur le cerveau de Falgouët, que la fièvre embrasait de toutes parts. Allait-il se cramponner à cette grille, l'escalader, la franchir, au grand scandale des assistants? Déjà il avait porté la main à sa soutane, et, la relevant pour ne pas s'entraver, il était sur le point de s'élancer, quand le membre de la *Société de Secours Intellectuels* placé tout au bas de la file —

M. de Pierrerue tenait la tête de la colonne — se retourna. C'était M. Duport.

— Comment, vous ici ? murmura-t-il, au comble de la surprise.

— Ouvrez-moi ! répondit Falgouët, dont les dents claquaient.

M. Duport, épouvanté, fit un signe au suisse, et la balustrade s'ouvrit aussitôt.

— Asseyez-vous là, dit M. Duport, offrant une chaise au jeune homme.

Puis, comme il le voyait fort pâle :

— Vous serez calme, n'est-ce pas, mon cher Théven ?

Falgouët ne répondit pas. A travers les lances de la grande grille accédant au Carmel, il venait d'apercevoir Claire de Pierrerue, et ses yeux, son entendement, son âme tout entière s'étaient tournés de ce côté.

La jeune fille, revêtue de l'habit de Carmélite, se tenait à genoux sur le devant d'une petite chapelle intérieure, le front, ceint du bandeau, collé contre une des logettes de fer, qu'il semblait vouloir forcer. Son visage était blanc comme la cire vierge ; elle avait rabattu ses paupières, bordées de longs cils, sur ses grands yeux bleus ; elle tenait un cierge dans sa main droite, laquelle, trop menue pour être aperçue, disparaissait sous les plis multipliés de sa grossière robe brune. Tandis que, dans le fond du petit sanctuaire intime du Carmel, plusieurs religieuses demeu-

raient en leurs stalles, immobiles comme des statues, deux Carmélites, debout aux côtés de Claire, s'agitaient à toute minute, tantôt, selon les nécessités de la cérémonie, invitant la novice à se lever ou à se remettre à genoux, tantôt lui retirant le cierge ou le lui rendant. Bien que le voile noir masquât absolument la face des deux marraines, Falgouët n'eut aucune peine à reconnaître dans l'une d'elles la Supérieure du Carmel, la sœur du marquis, Claire-Antoinette de Pierrerue.

L'Officiant descendit les trois marches du maître-autel. Il s'avança vers la grande grille. Il se planta devant la novice, toujours agenouillée, et murmura des oraisons que son œil lisait en un rituel ouvert devant lui.

Tout à coup, élevant la voix :

— *Veni, sponsa Christi!* s'écria-t-il (1).

Falgouët, attentif au moindre mouvement de Claire, la vit se lever lentement.

— *Adsum!* (2).

Ce mot fut plutôt un soupir s'échappant de la poitrine oppressée de la jeune fille qu'une réponse ferme et résolue.

Falgouët éprouva une commotion qui mit son cerveau dans un complet désarroi. La tête lui tournait. Il fut contraint de s'asseoir. Stupide, il regarda les

(1) Venez, épouse du Christ.

(2) Me voici.

dalles à ses pieds, et, comme si cela l'intéressait, compta les fentes et les écornures de la pierre.

Un bruit sourd, prolongé, eut lieu dans l'enceinte de la chapelle. Tous les fidèles se mettaient debout, car l'Officiant, qui avait regagné le maître-autel, les deux bras levés vers le tabernacle, venait d'entonner le *Te Deum*.

Falgouët se dressa sur ses jarrets et fit deux pas en avant. O joie! ô douleur ! les yeux de Claire s'arrêtèrent sur lui. Enfin elle l'avait vu ! Falgouët, enivré, en proie à une sorte de vertige, voulut avancer encore ; mais M. Duport, s'interposant, l'empêcha d'aller plus avant. Il recula tout honteux; puis des paroles indignées tombèrent de ses lèvres rigides comme le marbre.

— C'est infâme! c'est infâme! articulait-il.

Cependant le *Te Deum* continuait.

« *Sanctus, Sanctus, Sanctus!...* » chantait joyeusement la voix vibrante de M. de Pierrerue, très perceptible au milieu des voix des assistants.

Falgouët sentait au front le battement de ses artères comme autant de coups de marteau. Des fourmillements intolérables exaltaient sa chair, brûlaient tout son corps. Qu'allait-il devenir? Il l'ignorait. Ce qui était évident, c'est qu'il ne pouvait plus supporter le spectacle des tortures infligées à celle qu'il aimait. Que ferait-il? Tout. A chaque seconde, sous le débordement d'une passion qu'il avait crue étouffée, anéantie, et qui renaissait plus violente, plus indomptable que

jamais, il prévoyait qu'il allait commettre quelque attentat monstrueux, quelque forfait inouï. Fondrait-il sur M. de Pierrerue et l'égorgerait-il au pied de l'autel? Oh! s'il eût pu mettre le feu à cette chapelle odieuse, brûler le Carmel!...

Les deux marraines de Claire la débarrassèrent du cierge, substituèrent un voile noir à son voile blanc, puis la firent reculer de quelques pas. Falgouët vit alors ce qu'il ne lui avait pas été donné d'apercevoir encore : sur un tapis en grosse laine s'étalait une longue croix formée de fleurs artificielles: roses, œillets, primevères, et de petits rameaux de buis. Que signifiait cette croix singulière? La Supérieure fit un signe à la novice. Celle-ci posa ses deux genoux à l'extrémité inférieure de la croix.

Le *Te Deum* ébranlait toujours les voûtes...

Falgouët, qui s'était enfoncé les poings dans la bouche pour réprimer une insurmontable envie de crier, crut voir des larmes dans les yeux de Claire de Pierrerue. Qui sait, peut-être à ce moment même luttait-elle contre sa terrible tante? La Carmélite Claire-Antoinette, d'un geste impérieux, désigna de nouveau la croix de fleurs à sa victime, laquelle, à bout de force pour résister, s'y coucha les bras étendus. Un linceul était là tout préparé; la Supérieure le déroula lentement sur la religieuse, immobile, muette, morte.

Ce fut le dernier coup pour notre héros. Rejetant sa chaise et repoussant M. Duport, il surgit au milieu du chœur, criant :

— Elle pleure ! elle pleure !

Puis, avant qu'aucune main pût le saisir, enlevé de terre par un élan de bête fauve, il s'élança désespérément contre la grille du Carmel.

Un cri s'éleva de toutes les parties de l'assistance : le jeune homme, la poitrine transpercée en plusieurs endroits, après s'être tenu debout cinq secondes, souriant à Claire qui avait rejeté son linceul pour le regarder, venait de s'affaisser sur les dalles du chœur.

Théven Falgouët fut couché sur le tapis qui recouvrait le marchepied du maître-autel. Le sang s'échappait à flots par trois blessures béantes. Une des lances de la grille avait pénétré dans sa poitrine à une profondeur de dix centimètres environ. Sauf M. Duport, lequel courait dans Vaugirard à la recherche d'un médecin, tous les membres de la *Société de Secours Intellectuels* entouraient le moribond.

— Quelle joie ! je vais mourir ! dit-il à monseigneur Tamisier.

Sa voix faiblissait.

Soudain, ses yeux, qui étaient restés fixés du côté du sanctuaire intime du Carmel, n'apercevant plus Claire, disparue avec les religieuses effarées, s'arrêtèrent sur M. de Pierrerue. Ils étincelèrent.

— Assassin ! assassin ! s'écria-t-il, détournant la face avec horreur.

— Mon enfant, mon pauvre enfant ! répétait monseigneur Tamisier, égaré, le visage ruisselant de larmes.

Cependant M. Duport ne reparaissait pas, et le sang,

qu'on avait essayé d'arrêter avec des linges, avec la nappe même de l'autel, s'épanchait toujours. Falgouët blémissait; ses mains, que monseigneur Tamisier pressait dans les siennes, devenaient de plus en plus froides. Brusquement il fit un effort et prit dans la poche de sa soutane, ouverte de haut en bas et d'où s'échappa le cordon noir dérobé à mademoiselle de Pierrerue, les trois enveloppes qu'il y avait glissées le matin; son œil, éteint à demi, chercha la plus grande, adressée à M. de Pierrerue; enfin il la reconnut, et, par un reste de force, la tendant au marquis, il murmura :

— Votre argent... *pecunia tua... tecum...*

Avec ces mots s'exhala son dernier soupir.



## XXV

Le 3 novembre 1862, douze ans environ après cette catastrophe, Victor Ferrall, parcourant au hasard le journal l'*Opinion Catholique*, étalé sur une table du café Procope, où il avait l'habitude de déjeuner, lut cette courte note au bas de la troisième page :

*Hier, est mort, dans un âge avancé, le marquis Claude Abrial de Pierrerue, Fondateur de la* Société de Secours Intellectuels. *Ses obsèques auront lieu aujourd'hui, à midi précis. On se réunira à la maison mortuaire, hôtel Servandoni, rue Servandoni.*

Ce jour-là même, Ferrall, dont la situation comme

auteur dramatique n'est plus contestée, devait lire son beau drame *Arnauld de Brescia* aux comédiens de l'Odéon. Il déjeuna à la hâte, courut au second Théâtre-Français, demanda un sursis de deux heures, puis s'achemina vers la rue Servandoni. Deux idées le poussaient : l'une, généreuse, celle de rendre un hommage délicat à la mémoire de Théven Falgouët, en assistant aux funérailles du père de Claire de Pierrerue ; l'autre, plus égoïste, celle de connaître comment avait fini l'homme terrible qui avait précipité son ami dans la mort, et qui sait ? peut-être d'en retirer quelque profit pour son art. Le temps était froid, mais beau. En passant devant Saint-Sulpice, Victor Ferrall ne fut pas trop surpris de voir la façade de l'église tendue de noir. Falgouët n'avait-il pas laissé cinq cent mille francs à M. de Pierrerue ? Un instant, il regarda les hommes qui appendaient de brillants cartouches armoriés aux chapiteaux des colonnes du péristyle. Il fit un retour vers le passé, et, songeant à tous les déboires, à toutes les démarches honteuses, à toutes les lassitudes que lui avait épargnés à lui-même le legs de son malheureux ami, il sentit des larmes lui remplir les yeux.

Joseph, le domestique de M. Leclerc, balayait la cour de l'hôtel Servandoni.

— Au cinquième, monsieur, dit-il à Ferrall.

Au cinquième étage, une petite porte était entrebâillée ; Ferrall y frappa discrètement. La porte s'ouvrit, et M. Duport parut.

— Comment ! vous, monsieur ? s'écria-t-il avec un élan de joie triste.

— Je fus l'ami de Théven Falgouët, et la mort de M. de Pierrerue ne pouvait me trouver indifférent.

M. Duport l'attira dans l'intérieur d'une de ces chambres d'hôtel garni, aux papiers moisis, aux meubles disparates et ruinés. Tant de pauvreté portait au comble l'étonnement de Ferrall : M. de Pierrerue avait-il encore englouti dans son œuvre les cinq cent mille francs de Falgouët ? Il était sur le point de questionner M. Duport, quand celui-ci, poussant une porte vitrée, lui montra, en une pièce d'aspect aussi misérable que celle où il venait d'entrer, le cercueil du marquis de Pierrerue. Il était disposé sur deux chaises de grosse paille ; quelques cierges brillaient devant la courte nappe blanche qui recouvrait la longue boîte de sapin ; une religieuse, une seule, marmottait des prières dans un coin. Ce dénûment, cet abandon épouvantable donnèrent le frisson à notre poète dramatique.

— Mais où sont les membres de la *Société de Secours Intellectuels?* demanda-t-il. Quoi ! dans un moment aussi terrible, aussi solennel, on vous laisse seul ici.

M. Duport referma doucement la porte vitrée et offrit un siége à Ferrall.

— La *Société de Secours Intellectuels*, lui dit-il, n'existe plus depuis deux ans. Quant aux Organisateurs, il ne reste plus que moi. Monseigneur Tamisier

mourut le premier, puis M. de la Salvetat, puis M. de Nayrouse...

— Et ceux que vous ne cessâtes de secourir, ceux que M. de Pierrerue appelait ses *enfants*, où sont-ils ? Je n'en vois pas un dans cette chambre.

— Peut-être n'ont-ils pas connu la note insérée dans l'*Opinion Catholique*. Hélas! j'aime mieux croire à l'ignorance des hommes qu'à leur ingratitude.

— L'homme est lâche, monsieur Duport; en assistant aux funérailles de M. de Pierrerue, ses obligés ont craint de proclamer trop haut les services qu'ils reçurent autrefois de lui.

— Chut!

— A propos, et Grippon, gorgé des bienfaits de toute la *Société*, où est-il?

— Je ne l'ai pas revu.

Après un silence, dévoré de curiosité, Ferrall reprit :

— Mais la fortune léguée par Théven Falgouët à M. de Pierrerue?...

— Ne parlons pas de cela, je vous en prie, interrompit vivement l'ancien banquier de Louis XVIII. Qu'il vous suffise de savoir que dix années de bienfaisances de toute sorte, dans ce quartier intelligent et pauvre, absorbèrent les cinq cent mille francs de votre ami.

— M. de Pierrerue ressuscita sans doute la fameuse *Société de Secours Intellectuels?*

— Il la ressuscita.

— Et vous n'eûtes pas assez d'influence pour l'arracher à sa ruineuse folie?

— Monsieur, à la mort de Théven Falgouët, j'avais encore quelques mille livres de rente, et il ne me reste rien aujourd'hui. Pour garantir à M. le marquis de Pierrerue le pain quotidien jusqu'à hier, Dieu seul sait à quelles démarches il m'a fallu descendre. Monsieur, ce grand homme était un enfant. Savez-vous ce qu'il voulait faire, quand nous n'eûmes plus un sou? Il voulait se laisser mourir de faim... Je ne mérite aucun blâme.

Ferrall serra les mains du vieillard avec un attendrissement mêlé de respect.

— Mademoiselle de Pierrerue, demanda-t-il, lui avez-vous annoncé la mort de son père?

— Cela ne m'a pas été possible : je ne sais pas où elle est.

— Elle a donc quitté le Carmel de Vaugirard ?

— Je l'ignore ; le fait est que, depuis huit ans, époque où remonte la mort de la sœur Claire-Antoinette de Pierrerue, M. le marquis, qui n'eut plus accès dans l'intérieur du Carmel, est resté absolument sans nouvelles de sa fille. Que de fois ne l'ai-je pas pressé d'écrire au Général des Carmes, à Rome ! Il me répondait toujours :

« — Rassurez-vous, nous reverrons Claire au ciel... »

Au même instant, le commissaire des morts, suivi de quatre hommes, dont la livrée funèbre dénonçait les fonctions, entra. M. Duport ouvrit la porte vitrée.

Quand le cercueil de son ami qu'on emportait passa devant lui, ce vieillard, qui jusque-là avait pu contenir ses larmes, les laissa déborder à flots. Ferrall lui offrit son bras et le soutint en descendant l'escalier.

Un splendide catafalque se dressait au milieu de l'église Saint-Sulpice, et les orgues, de toutes leurs voix, chantaient le terrible *Dies iræ*. La nef ne pouvait contenir la foule, qui débordait sur les bas-côtés du monument.

« A la bonne heure ! » pensa Ferrall.

Mais sa surprise fut grande lorsqu'il vit les employés des pompes funèbres, au lieu de porter le cercueil de M. de Pierrerue vers le luxueux catafalque, entouré de hauts candélabres d'argent, le déposer sur deux misérables escabelles de bois, à l'entrée de l'église.

— Que signifie cela ? demanda-t-il.

— Cela signifie, monsieur Ferrall, que M. le marquis de Pierrerue ne laisse pas deux millions de fortune, comme le comte d'Etrépagny, répondit une voix chevrotante.

Il se retourna et n'aperçut que le donneur d'eau bénite, enseveli sous son carrick.

— Prenez mon eau, elle ne fait de mal à personne, mâchonna celui-ci lui tendant le goupillon.

— Grippon ! s'écria M. Duport.

— Né dans l'Eglise, je devais y mourir. C'était écrit.

— Vieux libertin ! interjeta Ferrall, ce sont les filles qui vous ont mené jusqu'ici.

Grippon leva les yeux aux voûtes.

— L'esprit est prompt et la chair est faible, murmura-t-il d'un air de componction... *Spiritus promptus est, caro...*

Un prêtre auxiliaire de la paroisse — quelque pauvre diable d'Espagnol sans doute — interrompit le latin de Grippon, ancien élève du séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet. Il dégoisa vingt paroles inintelligibles, donna un coup d'aspersoir, puis se retira vivement.

Les hommes consolidèrent le cercueil sur le corbillard, puis l'on se dirigea vers le cimetière Montparnasse.

Cependant Ferrall avait grand'peine à contenir son indignation. Quoi ! c'étaient là les funérailles que la religion catholique faisait à l'homme qui lui avait sacrifié sa fortune, sa famille, sa vie ? Un prêtre auxiliaire, un simple prêtre auxiliaire pour le marquis de Pierrerue ! Des escabelles, de simples escabelles, pour ce grand mort dont l'Église entière aurait dû mener le deuil ! Il n'en revenait pas. Non, non, même au temps où, exalté par les théories radicales d'un père républicain, il faisait, lui aussi, profession de détester le clergé, il ne lui eût point supposé ce noir égoïsme, cette cupidité impitoyable, cette atroce ingratitude.

— Vous allez protester, mon cher monsieur Duport, dit-il exaspéré, mais je trouve vos prêtres hideux. Ils ne croient plus au ciel ; ils croient à la terre, car la terre c'est l'argent : ils n'ont pas d'autre foi !

Le vieillard, anéanti par une douleur écrasante, au lieu de répondre à Ferrall, ne sut que balbutier dans les sanglots ;

— Mon noble ami... je le perds !... Il était bon, il était grand, il était sublime ! Je suis seul à présent.

Au cimetière, malgré les instances très-vives de Ferrall, M. Duport voulut rester dans les sillons de la fosse commune jusqu'à la dernière pelletée de terre. Quand tout fut fini, il prit des mains de Joseph, lequel avait accompagné le convoi en souvenir du bien que le marquis avait fait à sa mère, une modeste croix de bois noir, et la planta lui-même dans le tertre de la tombe. Cette croix portait quatre mots écrits en lettres blanches et qui résument admirablement, selon nous, toute l'existence du marquis Claude Abrial de Pierrerue.

Nous reproduisons cette épitaphe dans sa simplicité grandiose :

*Ici*

REPOSE

UN CATHOLIQUE

A l'entrée de la rue Servandoni, Victor Ferrall serra affectueusement la main à M. Duport et lui promit de retourner le voir dans la soirée. Notre auteur dramatique crut qu'un devoir lui incombait : celui de

veiller sur le dernier survivant des membres de la *Société de Secours Intellectuels.* Il a rempli ce devoir noblement; il le considérait encore comme un hommage rendu à la mémoire de Théven Falgouët.

M. Duport mourut le 3 mai 1865.

Paris, janvier 1868. — Libourne, octobre 1871.

*FIN*

*du*

*CARMEL DE VAUGIRARD*

# LE MARQUIS DE PIERRERUE

PAR

*FERDINAND FABRE*

## I

## LA RUE DU PUITS-QUI-PARLE

## II

## LE CARMEL DE VAUGIRARD

